



messages d'orient

MESSAGES D'ORIENT

17, RUE FOUAD 1^{er}
ALEXANDRIE - EGYPTE

DIRECTEURS : ELIAN J. FINBERT
C. J. SUARÈS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

EUROPE CONTINENTALE ET SES COLONIES.. 85 FRANCS FRANÇAIS
EGYPTE..... 85 PIASTRES AU TARIF
AUTRES PAYS ET COLONIES..... 22/— SHELLINGS

LE PRIX DE VENTE DE CHAQUE CAHIER EST
FIXÉ SUIVANT SON IMPORTANCE

NOTRE TIRAGE ÉTANT LIMITÉ L'ABONNEMENT
PART DE CHAQUE CAHIER A PARAÎTRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A
M. ELIAN J. FINBERT

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION
AU SECRÉTARIAT DES « MESSAGES D'ORIENT »

LES DIRECTEURS REÇOIVENT SUR RENDEZ-VOUS
LE JEUDI DE 4 H. A 6 H.

LES DEMANDES DE CHANGEMENT D'ADRESSE DOIVENT ÊTRE
ACCOMPAGNÉES DE 2 FR.

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS
IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS REJOURNÉS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR
TOUS LES PAYS

CITATIONS AUTORISÉES AVEC INDICATION DE SOURCE

SOMMAIRE

ELIAN J. FINBERT.....	Laude.
ALI-NO-ROUZE.....	Avant-dire : Comment peut-on être Persan ?
ALI-NO-ROUZE.....	Djaafar Khan est revenu d'Occident (comédie en 1 acte, en prose).
KAZEMZADEH IRANSCHAHR.....	Le Génie Persan
HASSAN MOGHADAM.....	La littérature Persane d'aujourd'hui.
ALI-NO-ROUZE.....	Proverbes Persans.
MOHSEN MOGHADAM.....	L'Art Persan (hors-textes)-
KAZEMZADEH IRANSCHAHR.. .	Le rôle de la femme dans la révolution persane.
ALI-NO-ROUZE.....	Omar Khayyam.
HASSAN MOGHADAM.....	Omar Khayyam et Maurice Barrès.
ALI-NO-ROUZE.....	Le Comte de Gobineau et la Perse.
HASSAN MOGHADAM.....	Aperçu sur Saadi.
ALI-NO-ROUZE.....	Lahouti.

PAGES DE LA REDACTION

POSITION :

ELIAN J. FINBERT.....	Orient-Occident.
C. J. SUARÈS.....	Les Civilisés.

LES APPELS DE L'OCCIDENT :

FRANÇOIS ET ANDRÉ BERGE	Regards vers l'Est.
RENÉ CREVEL.....	Pour une liberté de l'Esprit.

LES LIVRES SUR L'ORIENT :

ELIAN J. FINBERT.....	Mansour
ALEC SCOUFFL.....	Au Paradis de Goha
J. R. FIECHTER	Jean-Richard Bloch, la Nuit Kurde.

DOCUMENTS :

Lettres de M.M. Marcel Arland, Henri Barbusse, Jean-Richard Bloch, Jean Cocteau, Joseph Delteil, Georges Duhamel, Stanislas Fumet, Henri Hertz, P. Morhange.

Messages d'Orient

*Le premier Cahier des **Messages d'Orient** a été tiré à :*
1500 exemplaires numérotés.

Exemplaire N° 618

Tous droits réservés.

LAUDE

Nous avons conscience d'appartenir à une époque de grandes inquiétudes qui ne pourra se ressaisir et trouver son apaisement que par des Messages.

*Messages non seulement de promesse et de ferveur,
mais gonflés de puissances comme les trajectoires que
tracent les cailloux lancés par des frondes adroites.*

*Car l'époque a raclé la pitié des hommes jusqu'à la moelle,
car l'époque se penche avec angoisse sur l'obscur nuit
de sa renaissance.*

*O miracle des jeunes pousses engluées de sèves qui vont
bientôt orner le printemps des printemps,
grave attente des vieilles écorces qui se dénuderont
jusqu'à l'aubier.*

*Qui de nous, qui de nous va jeter la parole annonciatrice ?..
Nous sommes las des rhéteurs, des abstractions et des mots,
nous avons la nostalgie d'une foi...*

*Que vienne enfin celui qui frappera la roche
pour que les eaux scellées nous éclaboussent
et nous plongent dans le grand courant humain...*



*Entre les antiques pistes de la sagesse qu'a suivi le pas
des races, jamais nous n'eûmes à choisir...*

*Nous sommes les racines et le tronc, nous sommes
les feuillages de cet arbre qui abrita tous les Messagers ;
en nous se divinisent les vigneurs puissantes
qui dans les veines des hommes se délièrent toujours...*

*Choisir, c'est dans une aire de bûches flambantes danser,
c'est tracer à son âme de petites bornes de paille et de boue
et pour nous l'homme a la signification de l'absolu et
sur les terres heureuses qui sont siennes l'horizon point ne ferme
sa courbe...*

*Puisque tu portes, repandus sur toi comme une huile
odorante, les signes de l'esprit,
toi le plus humble d'entre les humbles,
que le salut soit sur toi, frère,
les jublations de la vie t'appartiennent.*

*Royauté de notre âme, que tes ornements sont multiples et
qu'il fait jeune en nous de marcher dans ta perfection
comme en la perpétuelle découverte du monde...*

*Car seules les stalactites précieuses nées de l'essence ardente
de nous-même réjouiront nos yeux
et les richesses que soupèsent nos paumes sont des pincées
de poussière dans le vent ;*

*car seule la victoire qui bondit, houleuse, du règne du
cœur impose la tiare
et les événements qui se massent autour de nous sont des
ombres...*



*Or face aux haines qui s'affrontent et s'enchevêtrent et
courbent*

*la nuque des nations,
là bas en l'Occident ;
or face à la Machine qui broie dans ses forces cabrées
tous les rythmes du cœur,
aux bateleurs qui jonglent avec les théories
comme les enfants jouent aux osselets sur les places des vil-
lages, là-bas en l'Occident ;*

*or face à l'angoisse qui poigne ceux-là qui ont déserté les
hauts plateaux et qui n'ont plus rien que le gouffre de leur chair,
qui n'ont plus rien que les lisses parois de leur cerveau où*

*se love une vie abstraite et glacée,
là-bas en l'Occident ;
or, face au cris d'appel du haut des vigies,
aux craquements qui béent dans les consciences,
là-bas en l'Occident ;*

*or, face au siècle qui s'avoue n'être plus rien
qu'un petit moteur qui bat, qui bat,
en folle vitesse,
d'ici, de là,
sans s'arrêter,
là-bas en l'Occident,*

nous autres d'Orient, nous choisissons....



*Sagesse qui a l'humilité d'un pauvre dont le cœur est frais
comme la margelle d'un puits et qui porte une besace lourde
seulement d'un peu de froment éternel ;*

*sagesse qui attend, visage rasséréné, que la frappe le
destin parce qu'elle sait qu'elle renonce à elle-même et
qu'elle se resorbe dans l'universel ;*

*sagesse qui n'est pas enclose dans les pages des livres,
qui est jaillissante en notre vie
depuis des millénaires, comme un don,
qui se coule à travers les interstices des formes,*

*qui s'enlace aux palpitations de toute chose vivante,
par une amoureuse intuition ;*

*sagesse tendue comme un arc glorieux vers les fins et non
vers le petit désir qui fulgure, brusque,
dans le bouillonnement rapide de notre sang,
mobile dans ses nappes intérieures,
silencieuse comme le songe des germinations,
qui ne subit d'autre conquête que celle qu'elle remporte
sur elle-même,
qui ne s'offre à d'autre puissance qu'à celle de son élan ;*

*Sagesse de l'Orient,
respiration profonde qui soulève l'ossature des terres lumi-
neuses, de l'Archipel aux cerisiers jusqu'aux datteraies du Nil,
tu es une ;*

*que tu sois le Dragon qui respire et s'enroule sur lui-
même comme les nuages,*

*que tu sois le visage auguste de Çakiamouni et de
Confucius*

*que tu sois le Dieu sans visage d'Israël ou de Mohammad
ou de Celui qui nous donna la manne blonde des Paraboles,
tu es une*

*Fruits des grandes maturités qui a le goût du divin,
nous l'apportons nos âmes soumises, ô éternelle . . .*

*Nous qui ployâmes notre ferveur devant des fétiches
étrangers*

et bûmes les vins violents de leurs croyances,

*nous qui voulûmes rompre le pain de tous les hommes
pour que le compagnonnage d'amour fut la fierté du
monde,
nous revenons à toi, lassés des blasphèmes et des rires
pour revêtir ta tunique de lin blanc et de simplicité
et écouter les versets de tes Messages . . .*

ELIAN J. FINBERT

Cahier Persan

AVANT-DIRE

COMMENT PEUT-ON ETRE PERSAN ?

Si paradoxal que cela puisse paraître, cette phrase des «Lettres persanes» ne serait nullement déplacée dans la bouche d'un Occidental d'aujourd'hui. Lorsque, dans mes voyages en Occident, je fais la connaissance d'un Européen, je m'attends aussitôt à la lui entendre prononcer. Et s'il ne le fait pas, c'est que probablement il n'a pas lu Montesquieu. Cela ne l'empêche du reste pas de se montrer en tout ce qui concerne la Perse et les Persans d'une ignorance aussi touchante que les contemporains du spirituel magistrat. Pourtant les Européens apprennent de plus en plus à connaître l'Orient. Aujourd'hui, pour eux, un Turc, un Egyptien, voire un Arabe ne sont plus des êtres aussi extraordinaires qu'il y a encore un siècle. Ils ont sur ces peuples et leurs pays des connaissances — à la vérité extrêmement insuffisantes et défectueuses — mais enfin des connaissances tout de même. Ainsi ils savent *grosso modo* que ce sont tous des musulmans, qu'ils n'ont point de queue au derrière, que Constantinople est au bord du Bosphore, l'Egypte au bord du Canal de Suez, (lequel fut construit par Ferdinand de Lesseps) et que chez ces gens-là les cloches des églises sont remplacées par un bonhomme qui va chanter sur un minaret.

Le Persan jouit d'une situation privilégiée. De lui on ne sait rien. C'est encore un être mystérieux, lointain, presque irréel. Un animal aussi curieux que l'Afghan ou le Thibétain,

par exemple. D'où sort-il, au juste? Et où se trouve déjà la Perse? On dit que c'est un très vieux pays. Naturellement, c'est des barbares puisque c'est des Orientaux. Il y a encore Ispahan, où il y a beaucoup de roses. Ma fille Hortense chantait une chanson qui s'appelait «les roses d'Ispahan». Et puis les Mille et une Nuits. Ça doit être un beau pays, chez vous. Est-ce qu'il n'y a pas de pétrole, par là-bas? Ah! et les tapis persans! Fameux, les tapis persans! C'est dommage qu'ils soient si chers. Quelle est, au juste, votre religion? Et le Chah, qu'est-ce qu'il fait? Je l'ai vu à Deauville: il a l'air très bien. Vous avez aussi de grands poètes: Saadi, Omar Khayyam. Mais n'est-ce pas plutôt un Hindou, Omar Khayyam? Quelle langue est-ce qu'on parle en Perse? Le persan? Est-ce que c'est la même chose que le turc? Ah! oui, vous écrivez de droite à gauche. Comme c'est curieux! Et puis on s'assied par terre, chez vous, n'est-ce pas? Eh! oui, cher Monsieur, nous nous asseyons par terre et nous écrivons de droite à gauche. Mais sur cette dernière remarque vous avez épuisé votre érudition. Vous n'êtes pourtant pas le premier venu: vous ne vendez ni des saucissons, ni des ceintures orthopédiques, vous n'êtes point cafetier et pas davantage journaliste. Vous êtes un homme cultivé, qui avez fait des études universitaires et qui avez des diplômes. Vous êtes avocat ou médecin, homme politique ou de lettres, professeur ou artiste. Vous êtes fier de votre «culture générale», et vous avez raison. A la vérité si vous faisiez un effort de mémoire vous retrouveriez bien encore quelques souvenirs scolaires concernant la Perse antique: les guerres médiques, Darius, Xerxès, les trois vertus perses d'après Hérodote: monter à cheval, tirer de l'arc et ne pas mentir. N'est-ce pas cela? Et puis il y a encore la religion des Perses, dont vous savez qu'ils adoraient le feu, ou le soleil, ou les deux. Ainsi parlait Zarathoustra. Et il y avait le principe du bien et le

principe du mal... Enfin Alexandre conquiert la Perse. Et c'est fini. A partir de ce moment, vous enterrez ce pays, comme vous aviez enterré l'Assyrie et la Chaldée. Aussi êtes-vous tout étonné, au fond, de voir que les Persans, ça existe encore. Et quand on vous en présente un, vous ouvrez un œil aussi rond que si vous aviez devant vous un Phénicien pur sang ou un authentique Carthaginois. Lors d'un voyage en Tunisie, je fis la connaissance d'un professeur tchèque qui avait profité de ses vacances pour venir «étudier l'Orient». Nous fîmes plusieurs excursions ensemble. Il m'avait d'abord pris pour un quelconque Méridional, un Espagnol, un Italien, ou un Grec. Quel ne fut pas son ébahissement quand il apprit que j'étais un «Asiatique». Il n'avait jamais vu un animal de cette espèce. D'émotion ses lunettes lui tombèrent du nez et il me déclara avec ravissement: «Ach! mais vous avez l'air civilisé!» Je lui répondis en riant: «Tiens, c'est curieux; vous aussi.»

Qu'on n'aille pas croire que j'exagère, ou que je me fais un malin plaisir de ridiculiser les Européens. La connaissance moyenne qu'un Occidental cultivé peut avoir de la Perse dépasse rarement les quelques notions que nous avons exposées plus haut. Nous ne parlons naturellement pas des Orientalistes, ni du petit nombre de ceux, artistes, écrivains ou diplomates, que leurs goûts ou leur métier ont porté à étudier d'un peu plus près la civilisation iranienne. Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'insister. Vous qui me lisez, ô hommes cultivés, passez en revue vos connaissances sur la Perse. Ne vous en aurais-je pas par hasard prêté plus que vous n'en possédez?

Pendant longtemps, lorsqu'on m'interrogeait sur mon pays, j'étais fort gêné — pour mon interlocuteur — tant son ignorance me paraissait ridicule. Cela me rappelait une question que me posaient mes petits camarades de collège.

quand j'étudiais en Suisse. Ayant appris de leurs parents que les Musulmans étaient polygames, ils me demandaient : «Combien as-tu de mères?» Les interrogatoires que je subis plus tard de la part de leurs parents, pour être moins spirituels n'en étaient pas moins naïfs.

D'ordinaire, après la religion des Persans, c'est la forme de leur gouvernement qui intéresse l'Occidental cultivé : «C'est la royauté absolue, chez vous, n'est-ce pas? Le Chah peut couper autant de têtes qu'il veut?» Après tout, ce pauvre Occidental cultivé n'est peut-être pas si fautif, quand Larousse lui-même, au bout de dix-sept ans de constitution et deux révolutions, déclare encore l'Etat persan une monarchie absolue! *Au bout de la septième grossesse* dit un proverbe persan, *elle prétend être encore pucelle.*

Je vous épargnerai le pittoresque des autres questions qu'on a l'habitude de nous poser dans des occasions pareilles. Elles sont parfois si saugrenues, si ahurissantes, qu'il m'est arrivé à moi-même, au sortir d'un de ces interrogatoires, de me demander candidement : Oui, en vérité, comment peut-on être Persan?

Nous espérons que les pages qui suivent expliqueront comment on peut l'être à ceux qui se posent encore cette question, mais qui ont assez de curiosité d'esprit pour désirer sérieusement en recevoir la réponse.

ALI NO-ROUZE

DJAAFAR KHAN EST REVENU D'OCCIDENT

Comédie en un acte

par

Ali Nô-Rouze.

Traduite du persan
avec notes et commentaires
par l'auteur.

(Cette comédie a été représentée pour la première fois, en persan, à la soirée donnée par la Société «Irané-Djavân» (1), le 7 hamal 1301 (23 Mars 1922) au théâtre du Grand-Hôtel, à Téhéran.)

(1) Voir à la fin de la pièce les notes et commentaires de l'auteur.

PERSONNAGES

Acteurs de la 1ère représentation :

DJAAFAR KHAN ABDJAD. (22-23 ans)	Cholam-Ali Khan Bidar.
L'ONCLE DE DJAAFAR KHAN.	Mohdi Khan Nâmdâr.
MACHHADI AKBAR.	Hosseïn Khan Nafissi.
Précepteur de Djaafar Khan.	
LA MÈRE DE DJAAFAR KHAN.	Mme Varto Thérian.
ZINATE KHANOUM.	Mlle Mania.
Cousine de Djaafar Khan.	
CAROTTE,	
Chien de Djaafar Khan.	

La scène se passe en l'an 1340 de l'Hégire (1922) chez Djaafar Khan à Téhéran. (2)

Nous sommes dans un inderoum (3) de petite aristocratie téhéran. La scène représente la Chambre commune. Murs nus, blanchis à la chaux. Plancher entièrement recouvert de tapis persans. A droite, porte donnant sur le débarras. A gauche, porte s'ouvrant sur le corridor.

Au premier plan à droite, une chaise et une table. Sur la table, un plat contenant des bonbons, un autre rempli de raisins secs et de pois grillés, un couteau et un fourchette. A gauche, une petite table, supportant un samovar, une chemise de nuit, un almanach et un journal. Au milieu de la scène, par terre, un grand coussin plat.

SCÈNE I.

La mère, Zinate.

La mère est habillée à l'ancienne mode : blouse et jaquette ; pantalons ; chaliteh ⁽⁴⁾ tcharghad ⁽⁵⁾ épais ; tchador ⁽⁶⁾ de prière : point de souliers. Costume de Zinate : tcharghad de gaze empesée ; blouse et jupe courte moderne ; bas de soie ; point de souliers ni de tchador.

Au lever du rideau, la mère et Zinate sont assises sur un coussin, au milieu de la scène. La mère fume un ghalian. ⁽⁷⁾ Un brasero et des pinces, ainsi que divers objets de toilette et matières à farder tels que casserole à chauffer le vasmeh, ⁽⁸⁾ étui à kohl, savon, boîtes de poudres blanches et rouges etc. sont posés sur une table basse, devant Zinate. Un miroir dans la main gauche, la jeune fille est en train de se teindre les sourcils avec du vasmeh. Elle s'est déjà dessinée de même une moustache, et a noirci ses cils au kohl.

LA MÈRE, *fumant.*— Applique-toi, afin que tes sourcils se rejoignent. Aujourd'hui mon cher Djaafar arrive, il faut que tu te fasses belle, pour qu'il voie que nos filles à nous ne valent pas moins que celles d'Occident.

ZINATE, *tout en se teignant les sourcils.*— Dites-moi tante, ⁽⁹⁾ combien de temps y a-t-il que Djaafar Khan est parti pour l'Occident.

LA MÈRE.— Il doit y avoir sept ou huit ans. Il était comme ça, quand il est parti. Maintenant, Dieu le garde ! il doit être devenu un homme. Mais à quoi bon ? Sans doute il n'a plus ni religion ni croyance, *soupirant.* Dieu maudisse son père qui

a enlevé cet enfant de nos mains pour l'emmener avec lui, là-bas, chez ces Occidentaux.

ZINATE.— Est-ce vrai, tante, ce qu'on dit, que là-bas on mange de la viande d'ours, de la viande de singe et des choses comme ça ?

LA MÈRE.— Certainement que c'est vrai. Ces maudites gens ⁽¹⁰⁾ mangent de tout Et leurs boissons ? Eh ! bien, ils ingurgitent d'étranges eaux-de-vie. Qu'elles leur soient du venin de serpent ! La femme d'Eftékharé-Daftar, ⁽¹¹⁾ dont le mari revient d'Occident, m'a raconté qu'il y a là-bas une eau-de-vie appelée *chartérose* qu'ils tirent de la peau de leurs prêtres, quand leurs prêtres meurent.

ZINATE.— Oh ! Dieu nous garde d'un pareil sort ! Moi j'ai entendu dire que le *cognac*, on le tire de vieux souliers et de chaussettes sales. Que le laveur de morts les emporte !

LA MÈRE.— Mais oui, n'est-ce pas, ces gens là ne sont pas musulmans, pour tirer l'eau-de-vie du raisin ou du raisin sec, comme le font les êtres humains.

ZINATE, *montrant son visage*.— Maintenant, est-ce bien, tante !

LA MÈRE.— Magnifique ! Te voilà belle comme la lune de la quatorzième nuit. Mais si tu mettais encore un peu de kohl, ce serait mieux. Maintenant, quel chien serait mon fils, s'il ne tombait tout de suite amoureux de toi ! *Elle soulève le foyer du ghalian* ⁽¹²⁾, puis appelle Machd'Akbar ! Machd'Akbar ! ⁽¹³⁾

SCÈNE II.

La mère, Zinate, Machhadi Akbar.

Costume de Machhadi Akbar : chapeau de feutre ovoïde, châle à la ceinture, chaussettes de laine de couleurs diverses. Bref, un costume à la Machd' Akbar.

MACHHADI AKBAR.— Oui, Khanoum, (14).

LA MÈRE.— Tiens, emporte ce ghalian. Et puis, après, va te mettre devant la porte, et dès que Djaafar Khan arrivera, avertis-nous immédiatement.

MACHHADI AKBAR.— Dieu soit loué, Khanoum, nous avons assez vécu pour voir encore une fois Monsieur Djaafar Khan. Vous savez, Khanoum, que j'aime Djaafar Khan plus que mon propre fils. On ne dirait pas que j'ai été seulement son précepteur... Aujourd'hui j'ai couru plus de cent fois à la porte. Chaque fois qu'on frappait, je croyais que c'était lui. Mais une fois c'était le boucher, une fois c'était la femme d'Ali, le laveur de morts, une fois c'était le colporteur juif. J'ai risqué d'embrasser le Juif à sa place. C'est que nos yeux ne voient plus bien clair. *Il s'essuie les yeux.*

ZINATE.— Mais pourquoi pleures-tu, Machhad Akbar! Même si tu avais embrassé le Juif, la belle affaire! *Elle rit, et tout en riant, se met à tousser.*

LA MÈRE — Tape-toi dans le dos. Tape-toi dans le dos, ça s'arrêtera. *Elle tape dans le dos de Zinate.*

MACHHADI AKBAR.— Ça ne fait rien, Khanoum. La toux, c'est signe de cadeau. Dieu lui donne longue vie, à notre maître. Sans doute, parmi toutes ces belles choses qu'il va rapporter

d'Occident, il y aura bien aussi pour moi une paire de lunettes ou deux yeux artificiels.

ZINATE.— Qu'est-ce que tu racontes, Machd'Ahbar, avec tes yeux artificiels ? Est-ce que des yeux peuvent être artificiels ?
Elle rit.

MACHHADI AKBAR.— Oh ! Khanoum, par Dieu ! des yeux artificiels excellents ! J'ai lu dans le journal que dernièrement les Allemands en ont inventé une sorte, qui voit mieux encore que nos propres yeux. Que j'emporte maintenant le ghalian de Khanoum. *Il prend le ghalian.*

LA MÈRE.— Le mouton ⁽¹⁵⁾ est-il prêt, Machd'Akbar ?

MACHHADI AKBAR.— Oui, Khanoum. J'ai même donné le couteau au boucher pour qu'il l'aiguise. Il va l'apporter tout à l'heure. *Il sort.*

LA MÈRE.— Et ton oncle, Zinate ? Qu'est ce qu'il est devenu ? Est-ce qu'il ne va pas venir aujourd'hui ?

ZINATE.— Si, il viendra. Il est allé à la Mosquée Royale acheter une prière pour Djaafar Khan. De là, il viendra directement ici. Tante, où as-tu mis ⁽¹⁶⁾ la poudre blanche ?

LA MÈRE.— Là, dans le débarras.

ZINATE.— Alors, que j'aïlle m'arranger et que je revienne.
Elle sort par la droite.

SCÈNE III.

La mère seule, puis Machhadî Akbar.

LA MÈRE, *se levant*.— Il faut que je fasse un peu d'ordre dans cette chambre, pour qu'elle ne déplaie pas à mon enfant. Je lui ai préparé sa chaise et sa table. Cette chemise de nuit aussi, c'est exprès pour lui que je l'ai cousue. *Elle plie la chemise et la pose sur la table*. Et son lit, je l'ai fait dresser dans l'autre chambre. Lui, maintenant, il est occidentalisé. Il a besoin de ces choses. *Bruit de heurtoir*. On frappe! *Elle appelle Machd'Akbar! Machd'Akbar! Mon Dieu, c'est mon Djaafar. Elle appelle Machd'Akbar!*

MACHHADI AKBAR — Vous m'avez appelé, Khanoum ?

LA MÈRE.— On frappe! va vite ouvrir. Ce doit être mon cher Djaafar !

MACHHADI AKBAR.— On a frappé, Khanoum ? Je n'ai pas entendu. Que voulez-vous ? Mon œil ne voit plus bien clair. Mais j'y vais, j'y vais tout de suite. *Il sort*.

LA MÈRE.— Mon Dieu, que je donne une femme à ce fils, que je voie autour de lui sept ou huit bambins qui crient, qui courent, qui pleurent, qui mettent du désordre, et alors que je meure. Je ne fais point d'autre souhait. Cette Zinate aussi n'est pas mal, elle me sera utile. Elle pourra aider au ménage, nettoyer les légumes, raccomoder de petites choses, repasser le linge, lire le Koran. Et puis aussi, c'est la cousine de Djaafar ; par conséquent elle est de la famille. D'ailleurs entre cousin et cousine le contrat de mariage est conclu d'avance au ciel. J'en ai parlé aussi à mon frère, il est d'accord avec

moi. Nous la donnerons donc à Djaafar, et nous leur dirons de rester tous les deux dans cette maison, à tourniquer autour de nous.

SCÈNE IV.

La mère, Machhadi Akbar.

MACHHADI AKBAR, *Une carte de visite à la main.*— Khanoum, Khanoum, une bonne nouvelle ! Tu me dois une récompense. C'est lui. C'est Djaafar Khan lui-même ! Il est là, devant la porte. Dieu soit loué !

LA MÈRE.— Où est-il ? Pourquoi donc n'est-il pas entré ?

MACHHADI AKBAR.— Par Dieu, Khanoum. Je ne sais pas pourquoi. J'ai été ouvrir la porte. J'ai vu, Dieu le garde, un jeune homme beau et de belle taille, qui se tenait là. J'ai tout de suite reconnu Monsieur Djaafar Khan. J'ai dit : « Te revoilà, mon cher maître. » J'ai voulu le prendre dans mes bras et l'embrasser ; mais lui m'a repoussé, en disant : Mousiou, ne jette pas tes crachats sur moi. Tu as des méacroubes.

LA MÈRE. — Bon, bon. Mais dis-moi, pourquoi n'est-il pas entré ?

MACHHADI AKBAR.— J'ai eu beau faire, Khanoum, il n'est pas entré. Il m'a dit : « Pendant que je descends mes affaires de la voiture, remets ceci, *il montre la carte*, et demande si madame est visible ou non. »

LA MÈRE, *prenant la carte.*— Eh ! qu'est-ce que c'est que ça ? C'est que je ne sais pas lire, moi, regarde ce qui est écrit dessus. *Elle remet la carte à Machhadi Akbar.*

MACHHADI AKBAR.— Par Dieu, Khanoum, c'est écrit en langue occidentale, je ne peux pas lire non plus. Mais le maître, il m'a dit que..., au juste, qu'est ce qu'il a dit ? *Il réfléchit un instant.* Ah ! oui, il m'a dit que c'est une carté-pizite ⁽¹⁷⁾.

LA MÈRE.— N'importe ! Dis-lui d'entrer.

MACHHADI AKBAR.— J'y vais, Khanoum, j'y vais. *Il sort.*

LA MÈRE, *seule*.— Le cher enfant ! il arrive de voyage, il est certainement fatigué. Il faut qu'il prenne quelque chose. Je lui ai préparé des bonbons et de l'adjil, ⁽¹⁸⁾ et voici son couteau et sa fourchette. Mais il doit avoir la go ge sèche. Que j'aïlle lui chercher un peu de laitue. ⁽¹⁹⁾ *Elle sort par la droite*

SCENE V.

Machhadi Akbar, Djaafar Khan, Carotte.

Costume de Djaafar Khan: Complet gris, à la dernière mode de Paris; pantalon repassé avec soin et d'un pli irréprochable, col mou; cravate, pochette et chaussettes de la même couleur; par-dessus le complet, un waterproof à martingale; gants canari. Sur les souliers et le kola (20) poussière abondante. A la main droite il tient une valise, et à la main gauche la laisse d'un petit chien. Derrière Djaafar Khan, Machhadi Akbar. Il porte une malle, un parapluie, des cannes et divers objets de voyage, qu'il dépose par terre, en entrant. Djaafar Khan parle le persan avec une certaine difficulté.

DJAAFAR KHAN, *posant la valise sur la table.*— Ouf! enfin arrivé. Mais ce qu'il a fallu faire de chemin. Et ce que nous en avons avalé, de poussière et de microbes. *il secoue la poussière de ses souliers et de son kola et dépose celui-ci sur la table.* Au chien: Ici, Carotte! *regardant sa montre-bracelet,* ce matin nous sommes partis de Yengué-Emam à sept heures et quart. Jusqu'ici, nous avons mis exactement huit heures vingt-trois minutes.

MACHHADI AKBAR,— Eh! bien, mon cher maître, j'espère qu'on s'est plu là-bas, ces quelques années.

DJAAFAR KHAN. Oui, assez. Et toi, Machd'Akbar, comment vas-tu? Tu n'es pas encore mort?

MACHHADI AKBAR.— Grâce à la bienveillance de notre maître. Oh! nous nous sommes a moitié conservé. Dieu soit loué! Enfin notre maître est revenu d'Occident. Et maintenant,

avec l'aide de Dieu, il va s'arranger une existence pour lui-même, il prendra une femme...

DJAAFAR KHAN.— Pour moi même ? Tu te trompes, Machd'Akbar. Ce n'est jamais pour soi-même qu'on prend femme. *Au chien* : n'est-ce pas Carotte ? *A Machhadi Akbar* : donne-moi cette valise.

MACHHADI AKBAR.— Comment maître ?

DJAAFAR KHAN.— Chose. Cette valise.

MACHHADI AKBAR.— Ah ! bien maître.

DJAAFAR KHAN.— *Il prend la valise des mains de Machhadi Akbar, l'ouvre et en sort divers objets qu'il dépose sur la table ; entre autres : une brosse à habits, un livre français, un vaporisateur et un peigne. Et Madame ? . . Et Khanoum, où est-elle ?*

MACHHADI AKBAR.— Elle va venir à l'instant, maître.

DJAAFAR KHAN.— *Passant la laisse du chien à Machhadi Akbar.*— Tiens ça un moment, Machd'Akbar.

MACHHADI AKBAR.— Eh ! mais... il est impur, maître.

DJAAFAR KHAN.— Carotte est impur ? Il est cent fois plus pur que toi. Je le lave au savon tous les matins. Allons Carotte, allons ! *Machhadi Akbar prend la laisse, mais s'efforce de garder la distance entre le chien et lui.*

MACHHADI AKBAR, *grognant.*— En voilà une occupation ! Après quatre-vingts ans de vie musulmane, c'est bien le moment de nous faire gardien de cabot !

DJAAFAR KHAN.— Il y a un très mauvais air, ici. *Il fait fonctionner son vaporisateur.* Ce doit être plein de microbes.

MACHHADI AKBAR.— Non, mais vraiment, maître, vous n'avez rien trouvé de mieux que ce chien à nous apporter comme cadeau de voyage ? Et encore, un sale chien occidental ! Au lieu de nous apporter, par exemple, une paire de lunettes...

DJAAFAR KHAN.— Des lunettes ? pour quoi faire ?

MACHHADI AKBAR.— Eh ! C'est que nous voilà devenu vieux, maître ! notre oreille n'entend plus, notre œil ne voit plus.

DJAAFAR KHAN.— Quel âge as-tu, Machd'Akbar.

MACHHADI AKBAR.— Quand feu Monsieur votre père est revenu d'Occident avec le Chah Martyr, ⁽²¹⁾ vous n'étiez pas encore au monde. Je me souviens, cette année-là, Khanoum avait perdu deux dents. *Il compte.* Vingt ans ici, vingt cinq ans là... Ca fait... cinquante-six ans. Nous avons encore dix-sept ans là... Dix-sept ans... Je dois avoir eh ! comme ça, quatre-vingts, quatre-vingts cinq ans, mon cher maître.

DJAAFAR KHAN.— Quatre-vingts-cinq ans ! Mais, c'est une très mauvaise habitude, pour la santé ! Il faut la perdre cette habitude-là !

MACHHADI AKBAR.— C'est une mauvaise habitude ?

DJAAFAR KHAN.— Sans doute. Pour agir d'après les règles, et suivant un système, après soixante-dix ans on doit mourir. C'est très mauvais pour la santé. *Il s'avance au devant de la scène. A part.* Allons prendre un bain, pour nous nettoyer un peu. A sept heures dix je dois aller chez madame Halvapa-zoff. C'est en route que j'ai fait la connaissance de cette dame caucasienne. Et depuis Bakou, nous avons fait le voyage ensemble. Je lui ai promis d'aller chez elle aujourd'hui, pour être présenté à son mari. Ça peut-être utile : il a un commerce d'autos.

SCÈNE VI.

La mère, Machhadi Akbar, Djaafar Khan, Carotte.

LA MÈRE, *Une gerbe de laitue à la main.*— Mon Dieu ! Mon Djaafar *Elle l'embrasse.* Dieu veuille que je me sacrifie pour ton visage de lune ! *Elle pleure de joie.*

DJAAFAR KHAN.— Eh ! bien, mais, pourquoi donc pleures-tu ?

LA MÈRE.— Si tu savais combien je t'ai attendu ! Combien ton absence m'a causé de chagrin !. . laisse, laisse encore une fois. *Elle l'embrasse...* Après huit années entières .. Dieu soit loué ! *Elle pleure.*

MACHHADI AKBAR.— Eh ! bien, Khanoum, maintenant que, Dieu merci, notre maître est revenu sain et sauf, pourquoi pleurer ?

LA MÈRE.— Oui, non, tu dis vrai. C'est fini. C'est fini *Elle essuie les larmes.* Si tu savais combien de bougies j'ai allumées pour toi, combien d'argent j'ai donné au seyyeds (²³)...

DJAAFAR KHAN.— Tu as allumé des bougies ? Pourquoi faire ?

LA MÈRE.— Mais, chéri, pour que tu reviennes plus vite.

DJAAFAR KHAN.— Ah !

LA MÈRE.— Alors, dis-moi, tu n'as pas fait un mauvais voyage ? Tu n'as pas pris froid, du moins ?

DJAAFAR KHAN.— Non, le voyage n'a pas été pénible. Seulement, Carotte nous a causé un peu d'ennui.

LA MÈRE.— Qui est-ce Carotte, chéri ?

DJAAFAR KHAN.— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas encore présentés .. *montrant le chien,* Carotte, c'est Monsieur. *Au*

chien Carotte, donne la patte à Madame! Donne la patte! Il ne sait pas encore bien le persan. Donne la patte, Carotte, donne la patte!

LA MÈRE, *s'éloignant du chien*.— Eh! non, chéri, il est impur! Qu'est-ce que c'est que tu as amené avec toi?

MACHHADI AKBAR, *approuvant*.— Par Dieu!

LA MÈRE.— Eh! bien, chéri, dis donc. Parle-nous un peu de là-bas, de ces maudits Occidentaux, qui ont gardé si longtemps mon enfant parmi eux. *Soupirant*. Dieu soit loué! nous avons assez vécu pour revoir encore une fois cet enfant. Mais si tu savais combien nous avons prié, avec Zinate, combien de fois nous avons fait le tour des quarante mambars. .⁽²⁴⁾

DJAAFAR KHAN.— Qui ça, Zinate?

LA MÈRE.— Comment? Dieu me damne!⁽²⁵⁾ Tu ne connais pas Zinate? Ta cousine... la fille de Raghîé Khanoum?... Cette même Hoghié Khanoum qui t'allaitait à ma place, quand j'allais au bain ou à Chabdol-Azim.⁽²⁶⁾ Tu as oublié?

DJAAFAR KHAN.— Ah! Oui, Zinate. Je me souviens à présent.

LA MÈRE.— Mais oui, quand vous étiez petits, vous jouiez toujours ensemble.

MACHHADI AKBAR.— Monsieur Djaafar Khan taquinait Zinate Khanoum. Il l'avait appelée Zine.⁽²⁷⁾ Alors elle venait s'asseoir sur le dos de Monsieur, et elle disait: «Si je suis une Zine, alors toi, qu'est-ce que tu es?»

DJAAFAR KHAN.— Ça n'était pas plus haut que ça, quand je suis parti.

MACHHADI AKBAR.— Oh! maintenant, Dieu la garde! elle est devenue une Khanoum belle, instruite... Du reste elle est ici, vous la verrez tout à l'heure.

LA MÈRE.— Oui, chéri, sois gentil avec elle, quand elle viendra. Je l'ai demandée pour toi, pour que tu l'épouses

DJAAFAR KHAN.— Ah! Merci beaucoup! Laissez-moi d'abord arriver, avant de me fabriquer une famille. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça?

LA MÈRE. — Eh ! bien, mais pourquoi prend-on une femme ? Pour qu'elle vous fasse des enfants, qu'elle tienne votre maison, qu'elle se farde pour son mari.

MACHHADI AKBAR, *à part*. — Demandons au maître si cette question des yeux est vraie. *Haut*. N'est-ce pas, maître, qu'en Occident on fabrique des yeux artificiels ?

DJAAFAR KHAN. — Bah ! des yeux ? mais ce n'est rien ça. On fabrique aussi des nez artificiels, des oreilles artificielles, même des... enfin on fabrique tout ce que vous voulez.

MACHHADI AKBAR. — Que le père de l'Occidental soit brûlé ! Ils sont plus malins que le diable, ces gens-là. Il ne leur manque plus que d'inventer des hommes artificiels tout bonnement.

DJAAFAR KHAN. — Des hommes artificiels ? Je pense que d'ici cinq ou six ans on en fabriquera également.

LA MÈRE. — Que dis-tu ? Dieu me pardonne ! des hommes artificiels ?

DJAAFAR KHAN. — Certainement. Il y a un docteur américain, qui est justement en train d'en faire l'invention. L'année passée tous les journaux d'Europe et d'Amérique ne parlaient que de ça. Que de conférences on a données à ce sujet ! que de films on a tournés ! Jusqu'à ici le gouvernement américain a déjà accordé à ce docteur quatre millions de dollars pour ses expériences.

MACHHADI AKBAR. — Voyez-vous ? Maudit soit le père de l'Occidental ! Je vais ranger les malles du maître.

DJAAFAR KHAN. — Apporte-moi aussi mes objets de toilette, je vais prendre un bain.

MACHHADI AKBAR. — Comment, maître ? Que j'apporte les objets de quoi ?

DJAAFAR KHAN. — De toilette. Pour le bain.

MACHHADI AKBAR. — Ah ! bien, maître. Vous n'avez pas d'autre ordre ?

DJAAFAR KHAN. — Arrange aussi une chambre pour Carrotte. Son lit est dans la grande valise. Mais, tu sais, il faut le

traiter avec la plus grande déférence. Carotte est un chien bien élevé et parfaitement honorable. Il est d'origine anglaise.

MACHHADI AKBAR, *à part*.— Une chose que nous n'avions pas encore vue, c'est l'honneur d'un chien ! *haut* Eh ! bien, maître, mais ça ne comprend pas la langue humaine. Et moi je ne sais pas non plus le français. Comment causerons-nous ensemble ?

DJAAFAR KHAN.— Parle-lui persan. Il est intelligent : il apprendra vite. Et si tu veux aussi persaniser son nom, Carotte veut dire : «Havidj.»

MACHHADI AKBAR.— «Havidj» maître ? *au chien* Eh ! bien Havidj ! Allons, monsieur Havidj ! *Il sort avec le chien.*

SCÈNE VII.

La mère, Zinate, Djaafar Khan.

ZINATE.— *Elle entre par la droite, à l'improviste et sans tchador. Ecoutez, tante, cette poudre... Elle aperçoit Djaafar Khan, pousse un cri et s'enfuit.*

DJAAFAR KHAN, à part.— Pas mal ! Seulement ces moustaches...

ZINATE.— *Elle rentre par la même porte, mais cette fois, couverte d'un tchador dont elle se voile le bas du visage.* Bonjour.

DJAAFAR KHAN.— Bonjour, Mademoiselle. Comment allez-vous ?

ZINATE.— Ma santé dépend de votre bienveillance.

DJAAFAR KHAN.— Et comment va Mortéza Khan ? Il n'est pas venu avec vous ?

LA MÈRE.— Son frère est à Tadjriche. ⁽²⁸⁾

ZINATE.— Il voulait venir vous présenter ses hommages ; seulement une légère indisposition l'en a empêché

DJAAFAR KHAN.— Alors vendredi, j'irai moi-même lui rendre une visite.

LA MÈRE.— Oui, petite mère, va. ⁽²⁹⁾

DJAAFAR KHAN, à Zinate.— Nous étions justement en train de parler de vous.

ZINATE.— Nous n'étions pas digne que vous parliez de nous. Sans doute en Occident vous avez vu tant de femmes exquises, que vous ne devez plus nous compter, nous autres comme des êtres humains.

DJAAFAR KHAN.— Oh ! certainement ça ne durera pas. Vous

autres, aussi, vous deviendrez quelque chose. Mais, comment se fait-il, Mademoiselle, que vous ne soyiez pas encore mariée ?

ZINATE.— Peut-être n'était-ce pas mon sort.

LA MÈRE.— Oh ! avec les talents que possède Zinate Khanoum, mille amoureux au cœur blessé tournent autour d'elle. Jusqu'à présent on l'a déjà demandée cent fois. C'est son oncle qui ne l'a pas donnée. Tout ce qu'une femme doit savoir pour procurer le repos de son mari, elle le sait. Elle sait se teindre les sourcils, elle sait faire le halva, ⁽³⁰⁾ elle sait dire la bonne aventure, elle connaît la magie ⁽³¹⁾.

DJAAFAR KHAN, à part.— Voilà des talents qui pourront m'être très utiles. *Haut* Eh ! bien, Mademoiselle, que savez-vous d'autre ? Jouez-vous du piano ? Faites-vous de la peinture ? Jouez-vous au tennis ?

ZINATE.— Oh ! Dieu m'en garde ! ⁽³²⁾ Suis-je donc une danseuse ou une saltimbanque ?

DJAAFAR KHAN.— C'est que nous autres Parisiens, nous pensons que...

LA MÈRE.— Malheur ! C'est un enfant de Sanguéladj, ⁽³³⁾ et il dit : « Nous autres Parisiens » !

SCÈNE VIII.

**La mère, Zinate, Djaafar Khan,
Machhadi Akbar.**

MACHHADI AKBAR.— Khanoum, j'ai porté le mouton à la cuisine Comme vous avez dit que vous vouliez le partager vous-même, je vous ai attendue. Notre voisin Ali, le laveur de morts, a aussi envoyé sa femme réclamer sa part.

LA MÈRE.— Bien, bien. Nous la leur donnerons. Viens, Zinate Khanoum, viens aussi nous aider.

MACHHADI AKBAR - Mais n'oubliez pas, Khanoum, que c'est à moi que vous avez promis la tête, les pattes et les tripes.

LA MÈRE.— Bien, Machd'Akbar, bien. Nous te les donnerons.

ZINATE, *avec coquetterie*, à *Djaafar Khan*.— Djaafar Khan, en attendant que nous revenions, distrayez-vous avec ce journal. *Elle prend le journal qui est sur la table, et le tend à Djaafar Khan.*

DJAAFAR KHAN.— Merci, Mademoiselle.

Tous sortent, sauf Djaafar Khan.

SCÈNE IX.

Djaafar Khan seul.

DJAAFAR KHAN.— Non, elle n'est pas mal, cette Zinate. Seulement ces moustaches !... *Il s'assied sur la chaise, ouvre le journal et lit* : «Spectacle de Gala au profit du journal unique en son genre. «L'Enfer». Hâtez-vous, pour vous épargner des regrets ! La nuit du vendredi 29 Rabies-Sani, en langue persane. Monsieur Chacal, le célèbre artiste du Théâtre Impérial de Vladivostock, avec sa bien-aimée au salon du Grand-Hôtel... dans le plus pur style européen ? exécuteront des danses sociales et littéraires ! Hâtez-vous, pour vous épargner...»

Eh ! mais, ce n'est pas mal, voilà que Téhéran aussi commence à prendre vie. *Il lit* «Nouvelles importantes de l'Intérieur : Hier Monsieur le Président du Conseil a honoré la Cour de sa présence et y a bu un verre d'eau. Messieurs les Vizirs étaient également présents. La séance dura jusqu'aux environs du crépuscule ?» *Il tourne la page.* «Arrivée dans la capitale. Mr. Moflakherol-Akhas, qu'on compte parmi les jeunes gens actifs et probes du pays, vient d'arriver dans la capitale ! après trente-cinq ans d'études des sciences, de philosophie, de gymnastique et de céramique dans les universités européennes. Vu les peines que s'est données le susnommé, et les connaissances qu'il a acquises dans les branches précitées, le susmentionné vient d'être chargé par le gouvernement de la Direction Générale des Canalisations de Korman et partira bientôt pour rejoindre son poste. Qui donc disait qu'en Perse on ne savait pas apprécier les gens instruits ? Voilà un

bon journal, que celui-ci. Tant au point de vue nouvelles, qu'au point de vue idées... Voyons le titre. *Il regarde la première page.* «La Tempête», journal politique, littéraire, scientifique, hebdomadaire, moral, social, caricatural, philosophique, économique, pratique, national. Local du journal... Conditions d'Abonnement... Tarif des Insertions. Compliments et louanges : 1^{re} classe : 24 krans la ligne ; 2^{me} classe : 12 krans la ligne ; 3^{me} classe : 6 krans la ligne. Injures et menaces : 1^{re} classe : 17 krans et 15 chahis le mot ; 2^{me} classe : 7 krans et 10 chahis le mot ; 3^{me} classe : 3 krans et un abassi ⁽³⁵⁾ le mot. En cas de répétition, il sera fait un rabais». *Il se lève* Eh ! non, ce n'est pas mal. Voilà que peu à peu en Perse aussi tout se régleme, *Il s'approche des adjil.* Voyons ce qu'on nous a préparé par-là. Tiens ! des pois grillés et du raisin sec ! Il y avait bien longtemps que... nous n'avions eu l'honneur... *Il s'assied.* Seulement, comment faut-il manger ça ? Ils n'ont pas mis de serviette. *Il se met à manger les pois et les raisins avec la fourchette.*

SCÈNE X.

Djaafaar Khan, l'Oncle.

L'ONCLE, *à part*.— Comment ? Il mange des pois et du raisin avec une fourchette ? *Haut*. Djaafaar Khan !

DJAAFAR KHAN.— Tiens ! mon oncle. *Il se lève et tend la main à son oncle*.

L'ONCLE, *Repoussant la main de Djaafaar Khan*.— Qu'est-ce que c'est que c'est que ça ? Ah ! tu sais... les serremments de mains, ça n'est pas mon genre. *Il dépose sur les joues de son neveu deux baisers juteux*. Eh ! bien, sois le bienvenu ! ⁽³⁶⁾ Et dis-nous un peu, comment ça s'est-il passé là-bas ?

DJAAFAR KHAN.— Mais très bien. J'étais toujours tranquille, sans soucis, ma vie était bien organisée. Seule votre place était vide.

L'ONCLE.— La place de votre serviteur était fort bien comme elle était ! Je vous prie de ne jamais souhaiter pareille chose pour moi. Et Téhéran comment l'as-tu trouvé ?

DJAAFAR KHAN.— J'y vois certains changements...

L'ONCLE.— Comment ? Qu'est-ce que tu vois ?

DJAAFAR KHAN.— Certain... choses... certaines améliorations. Par exemple l'éclairage électrique, l'arrosage des rues...

L'ONCLE.— Et quoi d'autre, encore ?

DJAAFAR KHAN.— L'Elbourze aussi me semble avoir augmenté d'attitude.

L'ONCLE.— Mais, non, Monsieur, mais non ! Eclairage ! arrosage ! Sous prétexte d'embellir la ville, ils sont en train de gâter complètement Téhéran. Qu'avons-nous besoin d'électri-

que ? Qu'avons-nous besoin de pavés ? Tenez, ils ont été arrêtés et conduire hors de la ville ces malheureux mendiants et ces pauvres fous, pour pouvoir dire : « Nous avons construit une maison-des-indigents, nous avons institué une maison-des-fous, nous avons fondé une maison-des-invalides »

DJAAFAR KHAN. — Mais, ce sont là des institutions très utiles. Ce sont des choses pareilles qui contribuent au progrès et à la civilisation d'un pays. Dans toute l'Europe, il y a et des asiles d'aliénés, et des asiles de pauvres et des orphelinats..

L'ONCLE. — Attends frérot, attends, d'abord, si c'est pour moi que tu parles, parle un langage humain, afin que je te comprenne. Ces « Orf-Leila », « morf-Leila », ça ne me dit rien du tout.

DJAAFAR KHAN. — Je veux dire que si nous voulons... enfin... faire des progrès, nous devons imiter les Européens.

L'ONCLE. — Mais, non, Monsieur, mais non. Quelle drôle d'idée ! Est-ce qu'à l'époque de Saint-Soleïman, il y avait des Occidentaux, ou des maisons-des-invalides, ou comme vous dites des « Ouniversités » et des « Institout-Pastor » ? Eh ! bien, les gens vivaient tout de même heureux. Ce sont justement nos maisons-des-invalides qui nous ont rendus si invalides, aujourd'hui. Ecoute-moi, mon cher, cette manie de singer les Occidentaux, ne vaut rien du tout pour nous.

DJAAFAR KHAN, *à part*. — Cet oncle et moi, comme disait notre cocher en cours de route, notre eau ne coulera jamais dans le même ruisseau. Il est donc inutile de discuter avec lui plus longtemps.

L'ONCLE. — Eh !. Eh !. tu es entré dans la chambre avec tes souliers ! Mais enlève-les-, voyons, enlève-les !

DJAAFAR KHAN. — Que j'enlève mes souliers ?

L'ONCLE. — Sans doute tu dois les enlever.

DJAAFAR KHAN — Mais, pour l'hygiène... chose... pour la...

L'ONCLE. — Que vient faire ici l'hygiène ? Tu souilles toute la chambre. Tu dois prier sur ce tapis !

DJAAFAR KHAN.— Si je les enlève, alors je vais me salir les pieds.

L'ONCLE.— Mais non, voyons, enlève-les, enlève-les.

DJAAFAR KHAN, *à part*.— Ah ! s'ils commencent à m'embêter comme ça dès maintenant, ça ne marchera pas ! *Après un moment d'hésitation*. Bah ! patientons pour l'instant. Il vaut mieux, au début, montrer un peu de soumission. Plus tard, nous pourrons plus facilement l'emporter. *Il se déchausse*.

L'ONCLE — Ecoutez, mon cher, maintenant que vous êtes revenu dans votre pays sain et sauf, il faut vous habituer aux coutumes persanes ! vous devez manger avec les doigts, vous devez vous purifier la bouche après avoir bu, vous devez coucher par terre, vous devez... Eh ! ton kola ?

DJAAFAR KHAN.— Je l'ai enlevé, pour que mes cheveux prennent l'air. Question d'hygiène...

L'ONCLE.— Qu'est-ce que tu me chantes avec ton hygiène ? Va mettre ton kola mon bonhomme. Vous êtes Persan, vous ne devez pas parler de pareilles choses... *Il veut mettre le kola sur la tête de Djaafar Khan*.

DJAAFAR KHAN, *résistant*.— Le docteur m'a dit que si je gardais le kola continuellement je deviendrais chauve.

L'ONCLE.— Quoi ?

DJAAFAR KHAN.— Heu... Chose... que je perdrais mes cheveux.

L'ONCLE — Il est fort impertinent, votre docteur ! Qu'est-ce qu'il y comprend, lui ? C'est moi que tu dois écouter. Dans ce pays, si on ne met pas de kola, c'est les autres qui vous le mettront. ⁽³⁷⁾ *Il met le kola sur la tête de Djaafar Khan*. Nous autres Persans, nous devons nous cramponner à notre kola des deux mains, parce que c'est la seule chose qui nous reste...

DJAAFAR KHAN, *Enlevant son waterproof*. *A part*.— Il commence à m'énervé.

L'ONCLE.— Ce doit être notre étendard. Le kola, c'est l'éducation ; Le kola c'est l'histoire ; Le kola, c'est la patrie ; le

kola... *Il aperçoit la cravate et la pochette de Djaafar Khan.*
Eh ! qu'est-ce que c'est que ça encore ? Et ça ? Et ça ? Regardez-moi comme il s'est fagotté ! *D'un ton de conseil.* Mon cher, va vite ôter et jeter tout ça.

DJAAFAR KHAN, *énervé* — Jeter ! Mais, Monsieur, ceci est une pochette, ceci est une cravate. C'est de la civilisation ! Comment jeter !

SCÈNE XI.

L'Oncle, Machhadi Akbar, Djaafar Khan,
Carotte.

MACHHADI AKBAR, *tenant le chien en laisse.*— Maître, ce Moussiou commence à nous embêter. Il est allé à la cuisine, et a léché toutes les tripes de la victime.

DJAAFAR KHAN.— Ce n'est pas possible, ça, Machd'Akbar. Carotte est un chien bien élevé et un gentleman. Jamais il ne mangera des tripes.

L'ONCLE.— Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? A *Machhadi Akbar*. Ou as-tu trouvé ce chien ?

MACHHADI AKBAR.— Par Dieu, que vous dirai-je ? Havidj Khan est à Monsieur. Il l'a amené d'Occident.

L'ONCLE, à *Djaafar Khan*.— Est-ce une rareté de Natanze ^(⁹⁸) que vous nous avez apportée ? A *Machhadi Akbar*. Va me lâcher ça dans la rue. Il va tout souiller ici.

DJAAFAR KHAN.— Comment ? Qu'il lâche Carotte dans la rue ? Mais c'est un souvenir de Madame Halvapazoff. Depuis Bakou jusqu'ici, j'ai dépensé pour lui plus de cinquante tomans en droits de douane, billet de bateau et location de voiture. Et maintenant il est impur ?

L'ONCLE.— Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. ^(⁹⁹) Réellement cet Occident vous rend fou. A *Machhadi Akbar*. Emporte-le, emporte-le. *Machhadi Akbar se dispose à sortir.*

DJAAFAR KHAN.— Je proteste, moi. *Il court derrière Machhadi Akbar*. N'écoute pas Machd'Akbar. Et surtout ne va pas

le lâcher. *Machhadi Akbar sort avec le chien. A part.* Quand donc deviendront-ils civilisés ces gens là ?

L'ONCLE.— Ecoute-moi, mon cher ! Ici ce n'est pas l'Occident. Nous sommes Persans et musulmans. Nous n'avons besoin ni de «pouchette» ni de civilisation ; et nous ne devons pas non plus manger avec des chiens. Si tu veux vivre ici, il te faut renoncer à toutes ces fantaisies. Tu dois congédier ton chien, revêtir convenablement un sardari, ⁽⁴⁰⁾ ne pas repasser ton pantalon et n'avoir jamais d'opinion personnelle. Maintenant va vite changer tout ça et reviens pour que je te dise le reste.

DJAAFAR KHAN.— Mais...

L'ONCLE.— Non, non. Fais ce que je t'ai dit. Va mettre un sardari, alors tu comprendras mieux. *Il le fait sortir par la droite, à part* Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu !

SCÈNE XII.

L'Oncle, la mère

LA MÈRE, *Elle tient un plateau contenant une tasse à café.* — Où est allé mon enfant ? Je lui ai apporté du «chocolate».

L'ONCLE.— Du «chocolate» ? laisse ça, mère. On n'a pas assez gâté ce garçon là-bas, que tu veux le gâter d'avantage ?

LA MÈRE.— C'est que mon enfant s'est occidentalisé, maintenant, il s'est habitué à...

L'ONCLE.— Mais non, mais non, il ne faut pas l'écouter. Pas du tout ! *La mère dépose le plateau sur la table.* Enlève-moi tout ça. Qu'a-t-il besoin de chaise ? Qu'a-t-il besoin de fourchette ? Il faut l'éduquer ce garçon là. Regardez-moi cet insensé qui amène un sale chien dans la chambre ! Je dis ça dans son intérêt. Et puis, ne voulons-nous pas lui donner Zinate ? Eh ! bien, s'il ne change pas de manières, comment ces deux pourront-ils vivre ensemble ? Demain il lui fera mille tracassas, à cette pauvre fille. Il lui dira : «Tu dois coucher dans un lit, manger à table, ne pas roter, laver tes dents avec une brosse...» Eh ! bien, je ne consentirai jamais à ce que Zinate soit malheureuse. Depuis la mort de son père, j'ai pris soin de cette fille mieux que de mes propres enfants, jusqu'à ce qu'elle soit devenue, Dieu la garde, une femme Et je dois continuer à m'en occuper comme un père.

SCÈNE XIII.

La mère, l'Oncle, Machhadi Akbar.

MACHHADI AKBAR.— Khanoum, Khanoum, Djaafar Khan s'est déshabillé dans la cour, et tout le temps il remplit une aiguière qu'il se vide sur la tête. Je lui ai demandé : « Pourquoi fait-tu comme ça ? » Il m'a dit : « Je prends une douche. » Mais j'ai eu beau regarder, je ne lui ai rien vu mettre sur ses épaules. ⁽⁴¹⁾ Et maintenant, il est allé dans le débarras, où il est en train de fouiller dans les habits de feu notre maître. Je lui ai dit : « Maître, que fais-tu là ? » Il m'a dit : « tais-toi, je deviendrais nerveux ». Que ma langue devienne muette, que sept korans soient au milieu, ⁽⁴²⁾ je crains que Mr. Djaafar Khan ne soit devenu fou.

L'ONCLE, à la mère.— Vois, n'avais-je pas raison ? Quand je dis qu'il faut l'éduquer.

LA MÈRE.— Eh ! ça ne sera pas toujours comme ça. Maintenant Djaafar Khan vient d'arriver, et il a rapporté quelques vilaines habitudes. Quand son père est revenu d'Occident, ç'a été exactement la même chose.

MACHHADI AKBAR, à part.— Le poireau ressemble à sa graine et Djaafar à son papa. ⁽⁴³⁾

LA MÈRE.— Mais peu à peu il se civilisera. D'ici l'hiver, je vous promets et qu'il couchera sous le corsi ⁽⁴⁴⁾, et qu'il ne prendra plus la douche, et qu'il ne se coupera plus les moustaches...

L'ONCLE.— Non, non. Il faut agir dès maintenant. Si nous attendons, il sera trop tard.

MACHHADI AKBAR.— Pour sûr. Le mattre a raison. Pour l'amour de Dieu ! Voyez-vous ça ? Il me dit qu'après soixante-dix ans on doit mourir !

SCENE XIV.

La mère, l'Oncle, Machhadi Akbar,
Djaafar Khan.

DJAAFAR KHAN, *Il a enlevé col et cravate, et a revêtu un large sardari.*— Je n'ai trouvé que ce sardari. Il est un peu large.

LA MÈRE.— Ça ne fait rien, chéri, ça ne se voit pas.

MACHHADI AKBAR.— Grâce à Dieu, voilà maintenant notre maître redevenu musulman.

DJAAFAR KHAN, *à part, avec un sourire.*— Ils s'imaginent que je vais garder ça... Eh ! ces quelques premiers jours il faut un peu agir à leur guise. Après, nous les civiliserons peu à peu. La diplomatie de Talleyrand ne s'inspirait pas d'un autre prince. *Haut.* Machd'Akbar, va me chercher une verre d'eau. Mais il faut que l'eau ait bouilli pour qu'elle ne contienne pas de microbes.

MACHHADI AKBAR.— Bien, maître. *Il sort.*

LA MÈRE, *à Djaafar Khan.*— Viens, ici, petite mère. Pour remplacer ton faux-col je t'ai fabriqué un faux-col persan. *Elle lui accroche au cou une amulette.*

DJAAFAR KHAN.— Que fais-tu ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA MÈRE.— N'y touche pas chéri, n'y touche pas. C'est contre le mauvais œil.

DJAAFAR KHAN.— Contre le mauvais œil ?

L'ONCLE.— Viens, mon cher, attache aussi ce talisman à ton bras. J'ai été tout exprès aujourd'hui te l'acheter à la Mosquée Royale. *Il lui attache le talisman au bras.*

DJAAFAR KHAN.— Que voulez-vous que j'en fasse, de votre talisman ?

L'ONCLE.— Tant que ceci t'accompagnera tu ne seras jamais malade.

DJAAFAR KHAN, *hochant la tête, à part.*— Bon ! Bon ! Bon !

MACHHADI AKBAR, *entrant avec un grand verre d'eau.*— Tenez, maître, voici l'eau.

DJAAFAR KHAN.— Elle a bouilli ? Tu as fait bien attention ? Il n'y pas de microbes, dedans ?

MACHHADI AKBAR.— Non, maître... Ils sont tous cuits. Tenez regardez vous-même.

DJAAFAR KHAN, *Il prend le verre et le considère.*— Bien. Au moment où il porte le verre à sa bouche, Machhadi Akbar *éternue.*

MACHHADI AKBAR.— Atchi ! Atchi !

LA MÈRE.— Patience ! Patience ! Djaafar.

DJAAFAR KHAN.— Comment ?

L'ONCLE.— Ne bois pas : il est arrivé une «patience».

DJAAFAR KHAN.— Que je ne boive pas ? Mais, c'est pour la boire que j'ai demandé cet eau.

TOUS.— Non, non, ce n'est pas bien ! Il est arrivé une «patience».

DJAAFAR KHAN.— Eh ! qu'est ce que vous me voulez, avec votre patience ? J'ai soif moi. *Il veut boire.*

L'ONCLE, *Lui enlevant le verre des mains.*— Il est arrivé une «patience», ce n'est pas bien.

DJAAFAR KHAN, *résigné, à part.*— Que dire ?

MACHHADI AKBAR.— Ecoutez, mon cher maître. Quand il arrive une «patience», il faut patienter. Sinon, à Dieu ne plaise, ma langue devienne muette, il vous arrive malheur... Par exemple, l'eau vous saute à la gorge ou bien... *il éternue.* Atchi ! Atchi !

TOUS.— Ah ! Voici une «hâte».

L'ONCLE.— Il est arrivé une «hâte». *Il présente le verre à*

Djaafar Khan. Maintenant bois, bois maintenant.

DJAAFAR KHAN.— Comment ? Mais, si après un éternuement, il n'est pas bon de boire de l'eau, alors à présent non plus il n'est pas bon d'en boire.

LA MÈRE.— Mais non, chéri. C'est que l'autre fois c'était une «patience», et que cette fois-ci c'est une «hâte».

DJAAFAR KHAN.— Qu'est-ce que vous me voulez avec votre patience et votre hâte ? Laissez-moi tranquille. Je n'ai plus soif.

TOUS.— C'est qu'il est arrivé une «hâte».

L'ONCLE — Ça ne se peut pas. Il est arrivé une «hâte», tu dois boire. *Il le fait boire de force.*

DJAAFAR KHAN.— Dans quel pétrin suis-je tombé !

L'ONCLE, *A la mère et à Machhadi Akbar.*— Je veux parler un peu avec Djaafar Khan au sujet de son mariage. Il vaudrait mieux que vous nous laissiez seuls.

LA MÈRE.— Eh ! bien, soit, nous sortons.

La mère et Machhadi Akbar sortent.

SCÈNE XV.

L'Oncle, Djaafar Khan.

L'ONCLE.— Djaafar Khan, venez vous asseoir ici, j'ai quelques mots à vous dire.

DJAAFAR KHAN.— Bien. *Il veut s'asseoir sur la chaise.*

L'ONCLE.— Non, non. *Il montre le tapis, où il vient de s'asseoir à la persane. Djaafar Khan prend place à ses côtés, maladroitement.* Eh ! bien, mon cher, maintenant, que grâce à Dieu vous êtes revenu d'Occident, et que vous ne quitterez plus la Perse...

DJAAFAR KHAN.— Mais, il n'y a rien de décidé à ce sujet ; au contraire, je crois que...

L'ONCLE.— Non, ne le croyez pas, «à countraire». Maintenant que vous êtes destiné à demeurer ici, vous devez songer à vous construire un nid, un logis, à vous arranger une existence, bref à prendre une femme. Votre mère et moi, nous avons tenu conseil et nous avons décidé de vous unir à Zinate..

DJAAFAR KHAN.— Vous avez décidé ? Grand merci !

L'ONCLE.— Ce mois-ci, c'est le mois de Rabiol-Akher, qui n'est pas propice au mariage, mais le mois prochain, si Dieu le veut...

DJAAFAR KHAN.— Le mois prochain est parfaitement propice au mariage. Mais peut-être ai-je moi-même une opinion là-dessus.

L'ONGLE.— Tout ce à quoi vous pourriez songer, votre mère et moi nous y avons déjà songé à votre place. Ces jours-ci nous fixerons les cérémonies de la «consommation des

bonbons» et du «Châle de la bague» (45); deux semaines après nous appellerons le révérend Zarifo-Charieh pour célébrer l'union, et à la fin de Radjab, nous fixerons le jour des noces.

DJAAFAR KHAN — Ah ! pardon ! Vous allez un peu vite. D'abord je n'ai nullement l'intention de prendre femme. Et même si j'en prenais une, ce ne serait pas une persane.

L'ONCLE — Tu ne prendras pas une Persane ? Alors sois tranquille. Ce ne sont pas les Occidentaux non plus, qui nous donneront leurs filles, à vous autres. Ou bien ce sera de celles que nous connaissons. *Contrefaisant l'accent occidental.* Madame Djaafar Khan ce sera probablement ou une cuisinière, ou une lessiveuse, ou une danseuse.

DJAAFAR KHAN.— Supposons même que j'épouse une Persane. Eh ! bien, le mariage demande certaines... choses... Comme ça sans méthode, ce n'est pas possible. D'abord pendant un certain temps eu doit fréquenter sa fiancée, étudier son caractère, voir si l'on pourra s'entendre ou non. Ce qui prend déjà cinq ou six ans.

L'ONCLE.— Oh ! après les noces on a tellement de temps pour connaître sa femme, qu'il n'est pas besoin de méthode ni de «péthode».

DJAAFAR KHAN.— Oui, mais malheureusement, on arrive à la connaître une fois qu'il n'y a plus de remède. Et puis encore, il faut qu'au moins on ait vu la...chose...la mine de la femme avec qui on sera condamné à vivre jour et nuit.

L'ONCLE.— Après les noces, vous vous verrez tant que vous serez rassasiés l'un de l'autre.

DJAAFAR KHAN.— A quoi ça peut-il servir, après les noces ?

L'ONCLE.— Et avant les noces, ce serait un péché. Mais mon cher, vous ne distinguez donc pas le bien du mal ?

DJAAFAR KHAN.— C'est mal que je sache si ma femme a le nez long ou rond ?

L'ONCLE.— Quant à cela sois tranquille. Grâce à Dieu, le

nez de Zinate n a rien à se reprocher. Seulement, prenez garde que cette question ne supporte pas la plaisanterie; ne parlez pas de ces choses là autre part, si vous ne tenez pas à vous faire lapider. Il y a un autre sujet dont je voulais vous entretenir: vous êtes allé en Occident, vous avez perdu neuf ans à y faire des études, et vous êtes revenu. Eh! bien, maintenant que vous voilà à Téhéran, que comptez-vous faire?

DJAAFAR KHAN.— Je compte entrer dans une...chose... administration, suivre une carrière et arriver à une position...

L'ONCLE.— Eh! bien, par quels moyens atteindrez-vous cette position?

DJAAFAR KHAN.— Je me présenterai, par exemple, à telle administration, ou à tel Ministère, je dirai les études que...

L'ONCLE.— Attends mon ami, attends. Tout cela ne vaut rien. Vous n'avez pas encore l'expérience de ces affaires là. Laissez-moi vous expliquer: tout d'abord vous devez vous concilier les bonnes grâces d'un certain nombre de gens dont vous vous servirez comme pistons. Après quelque temps, un jour de bon matin, vous jetez un aba ⁽⁴⁶⁾ sur vos épaules et vous vous rendez chez le Ministre. Vous lui faites une profonde révérence, vous dépensez quelques flatteries juteuses, bien pourvues de «Votre Excellence», et à la fin des comptes, vous lui exposez le but de votre visite. Si, en passant vous semez vos phrases de quelques expressions comme «patrie», ou «Constitution», ça ne fera pas un mauvais effet. Mais gardez-vous de prononcer le mot d'études. Si par hasard le Ministre vous demandait dans quelle branche vous avez acquis des connaissances, répondez par exemple quelque chose de semblable: vis-à-vis de Votre Excellence ce serait de la part de votre serviteur la suprême impertinence, que d'avoir des connaissances.

DJAAFAR KHAN.— Et alors on me donnera un poste?

L'ONCLE.— Sans aucun doute. Toutefois, si ce moyen-là

ne réussit pas, vous faites autre chose. Vous allez chez le Ministre, vous lui adressez quelques injures, vous le menacez, et le lendemain vous payez un journal qui vous fera un article contre lui. Alors votre affaire est réglée. Si vous voyez néanmoins — rien n'est impossible, n'est-ce pas ? — que ce truc est également resté sans résultat, alors vous mettez une lettre, *il fait le geste de compter de l'argent*, dans une enveloppe que vous faites porter à l'office de Son Excellence. Ce moyen-là, alors, est tout à fait infail-
liblé.

DJAAFAR KHAN.— En réalité c'est une question...d'économie politique. Seulement je n'ai pas compris pourquoi il fallait envoyer cette lettre à l'office de Son Excellence ?

L'ONCLE.— On peut aussi la lui remettre directement à Elle même. Cette précaution, c'était surtout pour les Excellences d'autrefois qui rinçaient des tapis de prière⁽⁴⁷⁾ et qui, en apparence, se froissaient de certains procédés.

SCÈNE XVI.

L'Oncle, Djaafar Khan, la Mère,
Machhadi Akbar.

MACHHADI AKBAR.— Vos affaires pour le bain sont prêtes, maître. Seulement, je n'ai pas trouvé d'éponge, j'ai mis une pierre ponce à la place.

L'ONCLE.— Vous voulez aller au bain, aujourd'hui?

DJAAFAR KHAN.— Oui, j'arrive de voyage: je suis plein de poussière et de microbes.

L'ONCLE.— Quel jour est-ce, aujourd'hui?

LA MÈRE.— Mardi.

L'ONCLE.— Mardi. A *Machhadi Akbar*. Donne-moi cet almanach pour voir si aujourd'hui l'heure est propice.

DJAAFAR KHAN — Plait-il ?

L'ONCLE.— *Il prend l'almanach des mains de Machhadi Akbar et l'ouvre.* Attends un peu, attends. *Il lit* «Rabiol-Avval». Rabiol-Sani ... Lundi ... Mardi ... 4 heures, 32 minutes et 17 secondes après le lever du jour, la lune entre dans la Constellation du Scorpion. Proprice pour : mettre des enfants au berceau, couper du neuf, arracher des dents, se faire saigner. Néfaste pour : construction de mosquées, entretien avec les grands, contrat de mariage, semence de graines. Propice pour : circonciure, sevrer les enfants, expédier des marchandises, pêcher. Néfaste pour : faire des cadeaux, recevoir des coups, s'embarquer, prendre des purgatifs et aller au bain (48). Le bain n'est pas permis. Il n'est pas bon que vous alliez au bain aujourd'hui.

DJAAFAR KHAN.— Comment, pas bon? que j'aïlle me laver, c'est une mauvaise action?

L'ONCLE.— Allez-y vendredi. Vendredi est un jour propice.

DJAAFAR KHAN.— Propice? Mais je vous assure que je suis sale. Depuis hier je n'ai pas changé de chemise.

LA MÈRE.— Eh! bien, petite mère, ce n'est pas une affaire. Attends jusqu'à vendredi, ce sera en même temps une bonne action.

DJAAFAR KHAN.— Finissez je vous en prie. Laissez-moi aller me nettoyer. Je vous jure que ce sera une action bien plus méritoire.

TOUS.— Le jour n'est pas propice! Le jour n'est pas propice!

DJAAFAR KHAN.— Ah! mais quelle histoire!... Soit, je n'irai pas. Mais vendredi non plus, ça ne s'arrange pas. Je dois aller à Tadjriche rendre visite à Mortéza Khan.

MACHHADI AKBAR.— Vous voulez aller à Tadjriche? Mais un vendredi, il n'est pas non plus bien recommandé de voyager, maître.

L'ONCLE.— Nous allons consulter l'almanach. *Il ouvre l'almanach.*

DJAAFAR KHAN.— C'est inutile, oncle, c'est inutile. J'accepte.

L'ONCLE.— Attends donc que je voie. *Il lit...* Rabiol Sani ... Vendredi ... Propice pour : planter des arbres, déménager, se couper les ongles, emprunter de l'argent.

DJAAFAR KHAN.— C'est juste, c'est juste. J'accepte.

L'ONCLE.— «... Néfaste pour donner en location, mettre des chaussettes, tomber malade, accomplir des actes secrets.

DJAAFAR KHAN.— Ça suffit, d'accord! d'accord!

L'ONCLE.— «... Propice pour peler des concombres, rire, se raser la tête, se faire graisser la patte».

DJAAFAR KHAN.— Je me rends.

L'ONCLE.— «.. Néfaste pour remboursement de dettes, entretien avec les grands, voyage de terre». Néfaste! Néfaste!

DJAAFAR KHAN.— Bien, bien. Je ne ferai pas de voyage de terre. *A part.* Bon Dieu! Que faire avec ces gens-là? *Très nerveux, il prend un livre sur la table, et se met à le feuilletter.*

LA MÈRE.— Qu'est-ce que c'est que ce livre, chéri? Si c'est un livre de prières ou de sermons, ou quelque chose de pareil, mets-le de côté, tu nous en liras des passages de temps en temps.

DJAAFAR KHAN.— Non, c'est le théâtre de Molière.

L'ONCLE.— «Tiarte?» Vous lisez des livres de «tiarte?»

LA MÈRE.— Ah! mon Dieu! Quel malheur! Est-ce que tu es devenu pître?

L'ONCLE.— Il ne vous manquait plus qu'une chose: devenir musicien et danseur!

DJAAFAR KHAN.— Comment! Le théâtre, c'est une des choses les plus importantes de l'Europe. Le ... chose ... l'Influence d'un acteur ou d'une actrice, aucun prêtre ne la possède.

L'ONCLE.— Notre «tiartre», à nous, c'est les marionnettes, c'est le charmeur de serpents, c'est le «Héros-Chaue». Laisse-moi le reste de côté. Le fait d'être allé en Occident et d'y avoir mangé du cochon, n'est pas une raison suffisante, mon cher, pour nous faire abandonner tout ce que nous avons de bon, et singer les Occidentaux.

DJAAFAR KHAN.— *A part.* Ils vont encore m'énervier. *Regardant sa montre.* 5 heures 16! Je suis en retard six minutes. Madame Halvapazoff m'attend, c'est très mal. *Haut.* J'ai à faire quelque part, je dois sortir. *Il met ses souliers.*

L'ONCLE.— Où as-tu à faire, avant d'être arrivé?

LA MÈRE.— Ecoute. Tu viendras pour le dîner: nous t'avons préparé du ragoût aux fines herbes.

DJAAFAR KHAN.— C'est entendu. A quelle heure dinez-vous ?

LA MÈRE.— Comme ça deux heures, trois heures après le coucher du soleil.

DJAAFAR KHAN.— Deux heures, trois heures, ça ne me dit rien, à moi. Si c'est à sept heures et demie que vous mangez, je serai là à sept heures et demie. Si vous mangez à huit heures moins un quart, je rentrerai à huit heures moins un quart. Si vous mangez à huit heures vingt, je serai de retour à huit heures vingt.

LA MÈRE.— Eh ! bien viens quand tu auras faim.

DJAAFAR KHAN, *à part*.— Ah ! si nous réussissions à fourrer un peu de précision et de ponctualité dans ces têtes-là. *Haut*. Alors, au revoir.

MACHHADI AKBAR.— *Eternuant*. Atchi !

TOUS.— Une «patience!» Une «patience!»

DJAAFAR KHAN.— Cette fois-ci, ce n'était pas pour moi. *Il veut sortir*.

L'ONCLE.— Comment, pas pour toi ? Attends donc, attends.

DJAAFAR KHAN.— Eh ! mais, ce vieux sera peut-être enrhumé jusqu'à la fin de sa vie. Est-ce que ça me regarde, moi ?

TOUS.— Non, non. C'est impossible. No sortez pas, ce n'est pas bien.

DJAAFAR KHAN.— Quelles drôles de gens ! Il n'entendent pas même la diplomatie de Talleyrand ! *Après un moment de réflexion*. Ah ! si maintenant il arrive une «hâte,» je pourrai sortir ? *Il éternue*. Atchi ! Atchi !

LA MÈRE.— Non, ça ne compte pas, petite mère. Tu l'as fait exprès.

MACHHADI AKBAR.— La «hâte» aussi doit venir de moi maître.

L'ONCLE.— Hé ! Ce n'est pas une plaisanterie, voyons ! Est-ce que vous vous payez notre tête ?

DJAAFAR KHAN.— *A part.* Je vais encore m'énerver. *Haut.* Je voudrais bien comprendre, moi, quel rapport il y a entre le nez de ce bonhomme et le fait que je désire sortir ?

L'ONCLE — Dieu me pardonne! Descends de l'âne du diable. ⁽⁴⁹⁾ Vous ne comprenez pas, Monsieur. Ce ne sont pas de choses que nous ayons inventées. Elles ont toujours existé et elles existeront toujours.

DJAAFAR KHAN.— Ma courte intelligence n'arrive pas à se hausser jusqu'à ces considérations. Je m'en vais.

TOUS.— *L'empêchant de sortir.* Ça ne se peut pas, c'est impossible.

DJAAFAR KHAN.— Ah! non, je proteste moi. *A part.* Quels animaux. *Furieux, il parcourt la scène de long en large.* *Après un moment.* Si je reste une minute de plus parmi ces gens, je vais éclater pour sûr. *Haut.* Messieurs, vous m'avez servi tant de «patiences», que ma patience à moi est à bout. J'ai commis une gaffe en revenant dans ce pays. On ne m'y reprendra plus. A l'instant même je prends congé de vous et je m'en vais. *Il ramasse ses affaires, qu'il jette dans sa valise.*

Ensemble. {	LA MÈRE.— Comment ?
	L'ONCLE.— Quoi ?

SCÈNE XVII.

Djaafar Khan, l'Oncle, la Mère,
Maohadi Akbar, Zinate, Carotte.

ZINATE.— *Tenant la laisse du chien à la main.* Je ne sais plus que faire de ce sale chien. Il est allé dans l'armoire et a mangé tout ce qu'il y avait de crème, de cierges et de halva.

LA MÈRE.— Tant pis pour le halva, Zinate, ton mari s'en va. Ne le laisse pas partir.

DJAAFAR KHAN.— *Jusqu'à la fin de la scène, très nerveux.* Nous y renonçons, et à devenir vizir, et à devenir député, et à posséder voiture et automobile. Retournons chez nos hérétiques, pour y vivre de cochon et d'huile d'olive. Allons Carotte, allons, ce pays n'est pas fait pour nous.

L'ONCLE.— N'ai-je pas dit que cet Occident rendait les gens fous?

DJAAFAR KHAN.— *Il enlève le talisman, l'amulette et le sardari, qu'il dépose sur la table.* Tenez, gardez pour vous et votre talisman et votre amulette, et votre sardari, et votre Zinate.

LA MÈRE.— Malheur! Qu'est-ce que tu fais Djaafar?

DJAAFAR KHAN.— Et quant à toi maman, je ne te demande qu'une chose! C'est de ne plus allumer de bougies pour moi. *Il saisit sa valise, prend la laisse du chien des mains de Zinate et se dispose à sortir.* Allons, Carotte, allons.

L'ONCLE.— *Le saisissant par le bras.* Qu'est ce qui te prend? Es-tu devenu fou?

DJAAFAR KHAN, *Se dégageant.*— Impossible !

MACHHADI AKBAR — Mon cher maître, le voyage de terre n'est pas permis. *Il lui enlève sa valise des mains.*

DJAAFAR KHAN.— Non, non. Vous avez vraiment poussé la plaisanterie trop loin. *Il reprend sa valise*

ZINATE.— Vous ne resterez pas même pour moi ?

DJAAFAR KHAN.— Non, non, impossible. Allons Carotte, allons.

TOUS, *Ils le retiennent. Machhadi Akbar lui arrache de nouveau la valise.*— Nous ne te laisserons pas partir, nous ne te laisserons pas...

Ensemble.	}	L'ONCLE.— Le voyage de terre n'est pas permis.
		LA MÈRE.— Que Dieu me donne la mort.
		ZINATE.— Malheur !
		MACHHADI AKBAR.— Nous avons du ragoût aux fines herbes, ce soir, du ragoût aux fines herbes !

Le rideau tombe.

NOTES ET COMMENTAIRES

1) La Société Irané-Djavân, Jeune-Perse, fondée à Téhéran, à la fin de 1921, comprend exclusivement des intellectuels persans ayant fait leurs études en Europe ou en Amérique. Ce groupement, qui ne s'occupe pas encore de politique, a pour but le développement de l'instruction, la libération de la femme, la propagation de la littérature et des arts persans, l'encouragement à la culture physique, la lutte contre le fanatisme, les préjugés et les superstitions, bref l'introduction en Perse des méthodes de travail et de pensée et de la mentalité occidentale.

2) Il y a en Perse deux calendriers officiels, datant de l'Hégire : l'un lunaire, l'arabe, qui est le calendrier usuel ; l'autre, solaire, commençant au Nô-Rouze, premier jour du printemps, et qui est le calendrier administratif. Un troisième, un quatrième et un cinquième calendrier également solaires, mais moins en usage sont les calendriers Bâstani, Djalali et Yazdgeuerdi. Le Calendrier Yazdgeuerdi qui est celui des Pârsis actuels, comprend douze mois de trente jours et cinq jours nuls, épagomènes, à la fin de l'année, considérés comme jours fériés.

Ainsi, en Août 1922 suivant qu'on aura choisi le premier, le second ou le troisième, etc. de ces calendriers, on datera : 1340 Hégire, 1301 Hégire, 5146, avènement imaginaire du roi Djaméhîd, 844, réforme du calendrier par le sultan Djalaleddine Maleh-Chah, ou 1291 Avènement de Yazdgeuerd III, le dernier des Sassinides.

Je ne parle pas du calendrier grégorien dont on commence également à se servir.

3) Partie d'une maison persane réservée aux femmes. C'est le Harem des Turcs et des Arabes.

4) Sorte de jupe très courte s'arrêtant aux cuisses, et qui se porte par dessus un maillot ou un pantalon masculin.

5) Fichu dont les Persanes se couvrent la tête et qui est retenu sous la gorge par une épingle.

6) Les Persanes citadines emploient deux sortes de tchador: le tchador de sortie, dont elles se revêtent chaque fois qu'elles quittent la maison, est composé d'une sorte de vaste sac, d'ordinaire noir, recouvrant tout le corps. Le tchador intérieur ou tchador de prière, plus simple, est généralement de couleur claire. Parfois, au lieu d'envelopper tout le corps, il est simplement noué à la taille et descend jusqu'à terre.

7) Narguileh persan.

8) Le vasmeh est une matière bleue-noire, qu'on extrait des feuilles séchées d'une plante, et dont la beauté persane se sert pour faire paraître les sourcils plus épais et plus allongés. Voici comment se pratique cette opération: les feuilles du vasmeh sont versées avec de l'eau bouillante et un peu de rognure de savon dans une petite casserole spéciale, qu'on dépose sur des pinces placées au dessus d'un brasero rempli de cendres chaudes. Lorsque le liquide a pris une couleur suffisamment foncée, on le filtre et on en verse une petite quantité dans le creux d'un savon gratté à cet effet. Puis, à l'aide d'une allumette coiffée d'un turban de ouate, on transporte du savon aux sourcils, autant de teinture qu'il en faut pour donner à ceux-ci l'épaisseur et la noirceur désirées. Enfin, pour assurer la durée de la teinture, on emploie ce qui reste de liquide dans la casserole à arroser les sourcils à l'aide d'une petite cuiller. Dans cette dernière

opération, tantôt on verse le liquide à l'extrémité du sourcil droit, pour le faire déguster de l'extrémité du sourcil gauche, tantôt on fait le contraire.

Le goût de nos pères, qui a subsisté encore dans bien des familles, voulait que le vasmeh servit également à dessiner sur les lèvres de leurs épouses de fines moustaches que la naïveté occidentalisée du héros de cette pièce n'arrive pas à apprécier.

9) Partout où nous avons mis tante, le texte persan porte Khanbadji, terme de respect familial qu'on emploie pour désigner des dames d'un certain âge telles qu'une grand'mère, une tante etc. . . .

10) Littéralement : propriétaire-mort, gens dont le propriétaire, le protecteur est mort.

11) Titre qui signifie : L'Honneur-du-Bureau. On connaît la coutume des souverains persans de donner, et celle de leurs sujets de réclamer ces titres honorifiques : Le Miroir-des-États, la Colonne-du-Gouvernement, l'Ombre-du-Souverain, l'Unique-du-Royaume, Le Rossignol-de-l'État, etc. . . qui en traduction font un effet si bizarre, pour ne pas dire grotesque.

12) Quand on a fini de fumer le Ghalian, on en soulève le foyer, on tire une dernière bouffée, pour chasser ce qui reste de fumée dans le vase à eau, et on remet le foyer à sa place.

13) Familier pour : Machhadi Akbar. On appelle du titre honorifique de Machhadi, ceux qui ont fait le pèlerinage de Machhad, Meched, au tombeau de l'Eman Réza, de même qu'on appelle Hadji ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mecque, et Karbélaï, ceux qui ont fait le pèlerinage de Karbéla en Mésopotamie.

14) Madame, mademoiselle. Les Turcs prononcent hanoum ou hanim.

15) Il est de coutume de sacrifier sur le passage du voyageur qui part, ou qui arrive, un mouton dont on distribue

la viande aux pauvres, aux voisins et à la famille.

16) En persan le tu et le vous ne sont pas aussi tranchés qu'en français. A ce point, qu'il peut arriver qu'on «vousoie» un personnage au début d'une phrase, et qu'on le «tutoie» à la fin de cette même phrase.

17) Jeu de mot intraduisible. En persan familier pizi désigne le derrière et s'emploie, Dieu sait pour quelle raison logique et après quelles vicissitudes linguistiques, dans le sens de: capacité, énergie, persévérance. Avoir le pizi étroit, signifie: être entreprenant, énergique. Au contraire le pizi large est preuve de mollesse, de paresse. Carté-pizite=la carte de ton pizi.

18) On comprend sous le nom d'adjil un certain nombre d'amandes, de graines et de fruits séchés telles que: graines de courge, de melon, de pastèque; lentilles, blés grillés; pistaches, amandes, noisettes; raisins, pruneaux, abricots séchés, etc... dont les Persans font une grande consommation.

19) En Perse on mange, en guise de rafraîchissement, des laitues crues, qu'on trempe soit dans du vinaigre pur, soit dans un sirop composé de sucre ou de miel, de vinaigre et de menthe.

20) Chapeau persan. C'est la seule partie du costume national, que les Persans habillés à l'europpéenne n'ont pas encore abandonnée dans leur pays. De même que les Turcs, leur fez et les Egyptiens, leur tarbouche.

21) C'est le Chah Nassere-el-dine, assassiné en 1896 qui est appelé ainsi, surtout par le peuple, qui le regrette toujours.

22) Pour mieux prouver leur russification, beaucoup de Persans, de Turcs et d'Arméniens du Caucase avaient l'habitude avant la révolution russe, d'attacher un «off» à la fin de leur nom d'origine. Ils ont ainsi confectionné des Hassannoff, Rézayoff, Hadjibagoff, Chanessoff, etc. du plus bizarre effet. Halva-paze signifie préparateur de halva, sorte de sucrerie.

23) On appelle de ce nom les descendants, authentiques

ou prétendus, de Mohammad, lesquels jouissent encore en Perse, surtout dans le peuple, d'un grand respect. Comme jusqu'à présent il n'y avait point d'état civil en Perse, et y en eût-il même eu, qu'on ne se serait point amusé à rechercher la généalogie des innombrables seyyeds qui pullulent sur le sol d'Iran, il suffisait — et il suffit encore — pour devenir descendant du Prophète, de se poser sur le chef un turban noir et de se ceindre d'une ceinture verte.

24) Le mambar est une sorte de chaise, dans les mosquées, sur laquelle montent les mallas pour prêcher. L'un des vœux les plus efficaces des bons croyants, c'est de faire le tour de quarante ou plutôt quarante et un mambars, et d'allumer sur chacun d'eux un certain nombre de cierges, que l'économie bien entendue des gardiens de la mosquée ne laisse pas brûler bien longtemps. Le tour des quarante mambars se fait la veille d'Achoura 10^e jour de Moharram, anniversaire du martyr de l'Emam Hossein, le plus grand deuil des Chiïtes.

25) Littéralement de la terre sur ma tête.

26) Familier, pour: Chah-Abdel-Azim. Petite ville reliée à Téhéran par un chemin de fer d'une vingtaine de kilomètres, et contenant une belle mosquée et le tombeau de l'Eman-Zahed né d'Eman Abdel Azim. Les habitants de la capitale vont visiter fréquemment le tombeau, mais plus peut-être dans un but de promenade, que de pèlerinage.

27) Jeu de mot. Zine, employé ici comme diminutif de Zinate, signifie également selle. Zinate veut dire parure.

28) Tadjrishe est l'une des stations d'été des Téhéranins. Elle est située au nord de la capitale, au pied de l'Elbourze, et possède comme spécialité un colossal platane plusieurs fois centenaire, qui a été élevé au rang de saint, et qui accomplit force miracles.

29) Pour employer un petit nom d'affection, les mères persanes appellent leurs enfants naneh, maman. De même, dans

le peuple, on s'interpelle souvent par les noms de frère, dache, papa baba, et —entre inconnus— d'oncle et de cousin.

30) Le halva persan est une sucrerie composée de farine, beurre, sucre, safran et eau de rose. On en confectionne également avec des pétales de rose. La préparation du halva est un des vœux les plus répandus en Perse. D'ordinaire on prépare le halva à des dates fixes, par exemple à l'anniversaire de la fête de l'Eman dont on porte le nom, et on le distribue, comme la chair des bêtes sacrifiées, aux pauvres et aux voisins.

31) Toute femme prévoyante doit avoir quelques notions de magie. Sinon, comment se prémunirait-elle contre les caprices du sort, contre le refroidissement des ardeurs de l'époux, la stérilité, la chance des rivales et autres calamités diaboliques ? Aussi bien devez-vous savoir, pour le moins, que le meilleur moyen de devenir enceinte, c'est de vous verser sur la tête un mélange d'eaux nauséabondes, la condition est essentielle, sorties d'une tannerie, des quatre coins d'un bain et de sept puits ; que pour vous «ouvrir le bonheur» auprès de votre mari ou de votre amant, il est fort efficace de leur graisser les souliers avec de la graisse de loup, ou de leur faire boire de l'eau ayant servi à laver un mort ; que pour rendre le «bonheur noir» à vos rivales, leur faire prendre de la poudre de grenouille séchée n'est pas sans effet, et que jeter dans des fosses d'aisance deux cafards enfermés dans une coquille de noix, est un procédé également très recommandé.

Mais si vos connaissances personnelles ne suffisent pas pour vous faire exaucer, alors vous recourez aux sorcières professionnelles, aux kôli qui vous fournissent la «prière des sept Nations», la «boule du serpent», la «plante de l'affection», le sexe de l'hyène femelle et autres ingrédients et talismans infailibles pour «s'ouvrir le bonheur» et triompher des rivales.

32) Littéralement : de la terre sur ma tombe.

33) Quartier de Téhéran.

34) On sait que la ponctuation n'existe pas en persan. Toutefois, depuis quelques années, bien des gens, surtout parmi le monde des journaux, ont commencé à l'introduire dans leurs écrits. Mais avec quelle gaucherie touchante ces novateurs manipulent encore cet instrument inédit! L'exemple du journal «La Tempête» en sera un témoignage suffisant.

35) Un abbassi = 4 chahis ; 30 chahis = 1 kran ; 10 krans = 1 toman. Un toman équivaut à peu près à 5 francs or.

36) Littéralement : que notre œil soit éclairé par ta présence.

37) Mettre le «kola», chapeau, sur la tête de quelqu'un est une expression qui signifie duper, «la faire à quelqu'un.» On dit de même «enlever le chapeau à quelqu'un» pour : escroquer, filouter.

38) Petite ville située entre Ispahan et Kachan. Rareté de Natanze s'emploie dans un sens ironique.

39) La Elah ell Allah. Ces paroles du Koran, de même que quelques autres telles : Allah Akbar, Dieu est grand, toujours prononcées en arabe, sont souvent dans la bouche des persans une exclamation d'étonnement, d'indignation ou d'admiration.

40) Tunique à col militaire et à pans de redingote, pourvue dans la partie postérieure, de plis nombreux partant de la taille.

41) Jeu de mots intraduisible. Le mot douche signifie, en persan, épaule.

42) C'est à dire que sept Korans soient entre ma parole et le fait que j'énonce, pour empêcher la réalisation de mon hypothèse. On dit aussi : que l'oreille du diable devienne sourde, que l'œil devienne aveugle.

43) Proverbe : «le poireau ressemble à sa graine et Hassani, le petit Hassan, à son papa». Ici il y a un jeu de mots : par allusion au héros de la pièce, on a remplacé Hassani par

Djaafari, le petit Djaafar. D'autre part, le mot djaafari signifie persil.

44) Le «corsi» est une sorte de table basse recouverte de couvertures sous laquelle sont déposés des braséros. En hiver on s'installe autour de cette table, assis sur des coussins, et ayant une partie du corps cachée sous les couvertures.

45) Le mariage persan comprend une série de cérémonies :

Le jeune homme désireux de prendre femme, ou plutôt sa mère ou sa sœur qui, à cette occasion, montrent bien plus d'empressement que l'intéressé, s'adressent à une colporteuse, qu'elles chargent de découvrir une jeune fille épousable. La colporteuse, ordinairement une juive, se met aussitôt à la recherche d'une épouse, et comme sous prétexte de vendre des étoffes ou divers objets de mercerie, elle a ses entrées dans tous les «inderouns», elle peut examiner à l'aise les filles qu'elle y rencontre et recueillir les renseignements voulus. Une fois ses informations prises, elle en fait le rapport à son client, qui charge sa mère, sa sœur, ou à leur défaut, quelque proche parente, d'entamer les premières négociations. Au jour convenu, ces dames se rendent chez la jeune fille, l'examinent, s'enquièreent de ses talents et, si elle arrive à leur plaisir, font leurs propositions aux parents. Ces propositions consistent en deux sommes : le «mehr» et le «chirbeka» que le futur s'engage à verser à la future. Le «mehr» ne se paie généralement qu'en cas de divorce ou de décès du mari. Quant au «chirbeka», c'est à la mère qu'il revient de droit, car c'est le prix du lait que celle-ci a donné à la jeune fille ; mais d'ordinaire on le destine à la préparation du trousseau. Si après un marchandage en règle, on arrive à s'entendre sur ces sommes, on fixe les dates pour les cérémonies de «la consommation des bonbons» et du «châle et de la bague». qui constituent les fiançailles. Un châle et une bague sont apportés de la part du jeune homme, par ses parentes, chez la jeune fille, laquelle, pour célébrer son enga-

gement, ou plutôt l'engagement de ses parents, présente à ces dames quelques plats de bonbons.

Jusqu'ici, les deux jeunes gens ne se sont pas encore vus. Ils ne feront connaissance que le jour du mariage. L'union, qui se célèbre chez la jeune fille, est purement religieuse. Les fiancés, réunis dans une chambre mais séparés par un rideau, sont chacun assistés de leurs parents. Un «molla», accompagné d'un secrétaire qui a dressé les actes du mariage, dit les prières traditionnelles, demande aux fiancés leur consentement mutuel à être unis et enfin les bénit. Parfois le fiancé se contente d'envoyer à sa place un fondé de pouvoir, son père ou un proche parent.

La cérémonie achevée, on retire le rideau, et les conjoints font enfin connaissance ... dans un miroir. Parfois avant de montrer son visage, la jeune fille réclame encore un «tounama», c'est à dire un droit pour se laisser enlever son voile.

Cependant, les invités et les invitées, dans des appartements différents, fêtent cet heureux événement en buvant des sirops, écoutant la musique et admirant danseurs et danseuses.

Si le jeune homme est pressé, et s'il a tout préparé pour recevoir sa femme, il l'emmène dès le soir même. Sinon, il la laisse chez ses parents jusqu'au jour des noces.

Ce jour-là, il y a le cortège du trousseau. Tous les objets que la mariée apporte avec elle, depuis les lustres, les tapis, les glaces, les meubles, l'argenterie, jusqu'à la batterie de cuisine et les vêtements, tout est déposé sur de grands plateaux que des porte-faix chargent sur leur tête et transportent avec pompe chez l'époux.

Voilà en quelques mots, les étapes d'un mariage persan. Quant aux mille coutumes qui accompagnent la demande, les fiançailles, le mariage et les noces, si j'en voulais donner ne fût-ce qu'un résumé, il y aurait de quoi remplir un volume.

46) Vaste manteau sans manches, pourvu de deux trous pour passer les bras, d'un usage très courant en Perse. Fourré, il remplace en hiver le manteau; en été de légers «aba» en soie ou en laine jouent le rôle de cache-poussière et quelquefois aussi de cache-misère. Car «l'aba» a ceci de commode que, sauf devant le Chah et quelques très grands personnages, nulle part on n'est obligé de le quitter.

Comme le port du veston est encore considéré en Perse comme un signe de légèreté, la plupart des jeunes gens habillés à l'européenne prennent la précaution de recouvrir leur modernisme d'un de ces aba-passe-partout.

47) L'expression: «rincer des tapis de prière» s'emploie pour faire entendre l'hypocrisie et la démagogie chez quelqu'un. Les tartuffes persans rincent chaque jour leur tapis de prière pour être plus sûrs de sa pureté.

48) Se trouvent textuellement dans les almanachs persans.

49) Descends de l'âne du diable, c'est-à-dire quitte cette mauvaise voie.

LE GENIE PERSAN

A toutes les époques de son histoire, le génie persan, tel un pur miroir, a reflété avec éclat les vertus éminentes de la noble race aryenne. Au cours des pires siècles de barbarie et de destruction il a su conserver et il a montré ces qualités de la race indo-européenne : vivacité de l'intelligence, hauteur de la pensée, étendue de l'esprit, passion pour les spéculations intellectuelles, faculté de cultiver et d'assimiler l'esprit des autres peuples.

Le génie persan a enfanté maints héros célèbres et maints philosophes, écrivains, savants, artistes illustres dont les noms ornent l'histoire de leur pays et dont les œuvres font l'admiration du monde entier. C'est à lui que nous devons des hommes tels que Cyrus, Darius, Artaxerxès, Sapor et Nôchirvân, Zoroastre, Mazdak et Mâni ; Behzad, Halladj, Ferdôssi, Avicenne, Hâfez, Khaqâni et tant d'autres.

C'est grâce à ce génie que la Perse est parvenue à guider dans la voie de la civilisation maints peuples barbares ou à demi-civilisés, et à transformer en hommes cultivés et amis du progrès des pillards grossiers et sanguinaires.

Un peuple qui, aux siècles les plus sombres de l'histoire de l'humanité, à l'époque où les nations d'Occident étaient plongées dans la pire barbarie et vivaient en tribus nomades, est arrivé à un si haut degré de civilisation, a accompli tant de conquêtes, créé tant d'organisations politiques et administratives et enfanté tant d'œuvres d'art et de pensée, un tel peuple, ne mérite pas d'être considéré comme mort, et ses des-

endants actuels auraient grand tort de se tenir pour inférieurs, et incapables. Il faut, par tous les moyens, scientifiques, techniques, politiques et sociaux, réveiller son génie languissant, lui redonner un nouveau lustre et montrer au monde que cette Perse qui a joué un si grand rôle dans la civilisation humaine, est encore capable de lui apporter une contribution digne de son passé.

Pour réveiller le sentiment national dans les cœurs persans, il ne faut négliger aucune occasion. Nous pensons qu'un des meilleurs moyens d'atteindre ce but, est l'étude approfondie de l'histoire de la Perse et particulièrement l'histoire de la civilisation de l'antiquité iranienne. Il faut que les nouvelles générations sachent avant tout de qui elles descendent, quels étaient leurs ancêtres, et ce qu'ils ont fait, quelles œuvres étonnantes ils leur ont laissées comme souvenir, quels étaient leurs sentiments, leurs pensées et leurs vertus ; en d'autres termes, quelles ont été les manifestations du génie persan à travers les âges, et de quel éclat il a brillé dans la civilisation humaine.

Afin d'accomplir la tâche que je me suis imposée, de contribuer au réveil de ce sentiment national, je voudrais jeter, avec le lecteur, un coup d'œil sur l'histoire passée de la Perse, et mettre en lumière ce que son esprit a produit.

Particularités de l'esprit persan

Chaque peuple possède certains traits particuliers de caractère et certaines capacités spéciales dont l'ensemble constitue l'âme ou le génie de ce peuple. A chaque époque de son histoire, ce génie national laisse des œuvres qui nous renseignent sur sa qualité, sa vigueur et sa vitalité. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'étudier l'histoire de la civilisation de chaque peuple.

Quant aux particularités de l'esprit du peuple persan, qui

jusqu'à présent se sont dégagées de ses actes et de ses œuvres, on peut les ramener aux suivantes : ambition, sens de l'imitation, habileté commerciale, sensualité et amour extrême des jouissances, obéissance aveugle au gouvernant, vivacité de l'intelligence, capacité artistique, liberté d'esprit et amour de la nature.

Ces particularités qui découlent des effets du milieu, du climat, de la race et de la religion, se sont manifestées, sous des formes diverses, à toutes les époques de l'histoire du peuple persan. C'est sous l'effet de cet esprit que le sentiment de la fierté et l'excès en toutes choses ont toujours régné dans tous les actes et toutes les pensées des persans, qu'il s'agisse d'organisations sociales ou politiques, de souveraineté ou de religion, de langue, de littérature, de questions économiques ou de façons de vivre. C'est ainsi que l'ambition a toujours poussé le persan à la conquête des autres pays, et que le souci de la domination est devenu une de ses passions.

C'est à ce même esprit que la Perse doit d'avoir enfanté tant de prophètes et de penseurs, d'avoir été le berceau de tant de religions, de sectes et de philosophies diverses ; d'avoir vu éclater tant de révoltes et de révolutions et fleurir tant de renaissances ; de s'être adonnée aux spéculations spirituelles et religieuses plutôt qu'aux questions matérielles et d'avoir davantage négligé les sciences naturelles et économiques.

Comme conséquence de cet esprit, la littérature persane s'est trouvée lourde d'images fleuries et outrées, de comparaisons puissantes, d'éloges hyperboliques, d'abondantes allusions aux légendes anciennes, et d'autre part, d'idées philosophiques et de tendances mystiques.

Et c'est par la fierté nationale qu'on doit expliquer des faits aussi curieux que ceux de considérer Alexandre le macédonien comme persan et de le rattacher à la descendance de Darius, de ramener la généalogie des Emams arabes à

Yazddjerd, dernier roi de Perse avant la conquête musulmane, et d'avoir poussé la plupart des dynasties qui ont régné sur la Perse à se forger une généalogie sassanide.

C'est grâce à la bienfaisante puissance de cet esprit que le peuple persan, après avoir accepté l'Islam et passé plusieurs siècles sous le joug moral des Arabes, donna à la religion musulmane un si grand éclat, et l'adapta si bien à son tempérament, à son esprit et à ses traditions qu'il en fit une religion spécifiquement persane, et différant sensiblement de d'Islam orthodoxe.

On dirait l'esprit persan doué d'un appétit sans limites, car aucune nourriture ne l'a rassasié, et il en a toujours cherché de plus abondante et de plus substantielle, soit chez les autres peuples soit en lui-même. Mais tout ce que le peuple persan a emprunté chez les autres, il l'a à tel point transformé, étendu et perfectionné, qu'aujourd'hui toutes ces adaptations passent pour être des produits de son propre génie. C'est ainsi qu'il a fait des emprunts à la Grèce et à l'Inde pour la philosophie, aux assyriens et aux babyloniens pour l'astronomie, à la Grèce et à Rome pour l'architecture et la sculpture, aux arabes pour l'écriture et la littérature, à la Chine pour la peinture. Mais dans tous ces domaines il a montré une si grande capacité d'absorber, de transformer, de perfectionner et d'adapter, qu'il a créé une philosophie propre à la Perse, une architecture de caractère persan, une littérature et une calligraphie persanes originales et une peinture bien personnelle, où se reconnaît le génie particulier de la race.

Le génie de la Perse est éternel

Les pages précédentes ne sont qu'un résumé des manifestations du génie persan qu'il nous a été donné de constater depuis deux mille ans. Et nous voyons que le peuple persan

malgré tous les troubles et toutes les révolutions qu'il a traversés, toutes les invasions qu'il a subies, toutes les destructions et tous les massacres dont il a été victime, il a jamais manqué une occasion de montrer sa vitalité. Non, le génie d'un pareil peuple ne saurait mourir. Et c'est le meilleur exemple du génie aryen, car non seulement il a su conserver son indépendance, mais il a même assimilé et absorbé maints petits peuples et répandu la civilisation iranienne chez plusieurs nations étrangères qui, à son contact, se sont raffinées et perfectionnées.

Tout peuple qui n'a pas abandonné ses qualités personnelles, la force de son esprit social et son caractère national, peut se mesurer avec les autres nations et lutter contre elles victorieusement. Il est vrai que dans l'échelle du progrès et de la civilisation, la Perse d'aujourd'hui est en retard sur ses sœurs aryennes, et qu'elle n'est plus en état de montrer actuellement la même vitalité et les mêmes capacités que dans le passé. Mais cela ne prouve pas que son génie soit mort. On peut dire que sous le coup des malheurs qui l'ont frappé, ce génie a fini par céder à la fatigue, et qu'il se trouve en ce moment dans un état de léthargie. Tel un feu vivace qu'une épaisse couche de cendre aurait momentanément recouvert.

De cette cendre on peut rendre responsables, d'une part la politique conquérante des puissances étrangères et le despotisme des souverains qui se sont donné la main pour étouffer l'âme du peuple, et l'empêcher de respirer dans un air libre, et d'autre part les préjugés, la superstition et le fanatisme religieux, œuvre du clergé, qui dans la tâche de réduire le peuple à l'esclavage en lui enlevant toute fierté, toute intelligence et toute initiative ne s'est pas montré moins féroce que les souverains et leur cour. Chaque fois qu'un homme aux idées libérales et modernes essayait de répandre des vérités d'ordre politique, moral ou religieux destinées à réveiller le peuple, il

était aussitôt poursuivi, dénoncé comme athée et excommunié par les prêtres qui recommandaient aux fidèles la suppression de sa personne et l'incendie de ses biens. Et lorsque des événements semblables ont été étudiés de près, on s'est aperçu que tout le sang versé dans de pareilles occasions avait pour seul mobile la conservation de l'influence du clergé et son intérêt égoïste.

La situation déplorable de la Perse actuelle qui a permis aux gens à courte vue de désespérer d'elle est le résultat de ce double despotisme gouvernemental et clérical. Mais ceux qui ont étudié de près et approfondi la vie sociale de ce peuple, ont compris que, bien que soumis pendant des siècles à des dynasties étrangères et bien qu'ayant subi les influences de civilisations différentes, et plié sous le joug de barbaries diverses, le peuple persan n'a jamais perdu la substance originale et précieuse de son génie.

L'âme persane est semblable à un océan. Il n'est pas donné à tout le monde d'en pouvoir explorer les profondeurs. Ceux qui, se contentant d'en examiner la surface et de marquer le mouvement des vagues, prétendent la connaître sont dans l'erreur. L'opinion de ces gens-là sera toujours loin de la vérité, et leurs observations seront incomplètes. La plupart des voyageurs occidentaux qui parcourent à la hâte un pays oriental, jugent les nations qu'ils ont entrevues en prenant comme critères leurs impressions personnelles et les aventures agréables ou désagréables qui leur sont arrivées dans ce pays. Si, par exemple, ils ont été bien accueillis par tel peuple et que leur séjour leur a laissé un souvenir agréable, ils ne ménagent pas leurs éloges à cette nation si policée, sinon ils l'accablent sous les critiques les plus sévères, et vont jusqu'à lui dénier toute qualité et toute urbanité. C'est pourquoi, dans l'ensemble, leurs écrits sont partiels et leurs observations sont superficielles, erronées et sujettes à caution. Et c'est pourquoi, en ce qui concerne la Perse, la plupart d'entre

eux la considèrent avec suffisance et dédain.

Nous ne disons pas que le peuple persan n'a aucun défaut, et qu'au cours de son histoire il ne s'est rendu coupable d'aucun acte répréhensible ou honteux. Nous ne voulons nullement travestir la vérité, et nier par exemple son état déplorable d'aujourd'hui, ni la corruption et l'abaissement des mœurs qui y règnent plus que jamais. Mais ce que nous disons, c'est que ce peuple possède un certain nombre de qualités sérieuses et certaines capacités innées, qui, chaque fois que l'occasion leur a été donnée par les dirigeants politiques et religieux, se sont magnifiquement épanouies.

C'est pourquoi nous déclarons que le génie de la Perse est éternel. Aussitôt que par la double révolution politique et intellectuelle qui se prépare, il aura été délivré des chaînes que les despotismes gouvernementaux et religieux lui ont imposées, nous ne doutons pas qu'il étonnera de nouveau le monde civilisé par la valeur de ses manifestations.

Qu'on réfléchisse au fait suivant : Les arabes ont conquis une quantité de pays tels que la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, l'Andalousie, etc., et leur ont imposé leur religion. Et maintenant, plus de mille ans après ces conquêtes, non seulement la plupart des peuples soumis ont oublié leur ancienne religion et sont devenus complètement musulmans, mais ils ont encore abandonné leur langue, leur nationalité et leurs traditions pour devenir des arabes ou des arabisés. La Perse seule, bien qu'ayant accepté l'Islam et subi pendant plusieurs siècles la domination arabe, a réussi néanmoins à sauver, en même temps que son indépendance politique, sa langue, ses traditions et son génie national.

Comme nous l'avons vu, la Perse en renversant le khalifat Omeyyade tira sa vengeance des arabes, et sous le khalifat Abbasside prouva sa supériorité sur ceux-ci. Peu à peu elle secoua le joug des conquérants et prépara les

voies de son indépendance. La langue persane fut ressuscitée. Durant la période des conquêtes mongoles elle montra une puissance d'absorption remarquable et réussit à cultiver le mongole et à lui imposer sa propre civilisation. Avec la dynastie nationale des Séfévides, elle reconquit à nouveau sa pleine indépendance politique. Et aujourd'hui encore elle n'a pas abandonné la lutte. La voici à l'œuvre pour abattre le despotisme et déchirer le rideau des vieilles superstitions, afin de pouvoir cueillir en toute liberté les fruits de sa peine et montrer au monde ce qu'elle peut encore lui donner.

H. KAZEMZADEH IRANSCHAHR

(traduit par Ali-Nô-Rouze)

LA LITTÉRATURE PERSANE D'AUJOURD'HUI

La littérature persane, qui a jeté autrefois un éclat si vif sur la civilisation orientale, et qui, dans les derniers siècles en excitant la curiosité des savants européens, a inspiré, maints poètes occidentaux, est aujourd'hui dans une période de décadence. Non pas que la Perse actuelle ne possède plus de poètes, et même de grands poètes, cette hypothèse paraîtrait invraisemblable. Mais peut-on comparer les quelques bons écrivains d'aujourd'hui aux Ferdôssi, aux Khayyam, aux Saadi, aux Hafez d'autrefois pour ne citer que les plus connus du public occidental ?

Et pourtant, depuis quinze ou vingt ans, c'est à dire depuis la révolution, il s'est dessiné en Perse, dans la littérature un mouvement moderne assez intéressant. Cet essai de rénovation, accompagnant le développement soudain de la presse, est tourné vers l'Occident, ou plus précisément vers la France, puisque jusqu'à présent la langue et la littérature européennes les plus étudiées par les persans instruits sont la langue et la littérature françaises.

Mais, contrairement à l'opinion du grand persanisant anglais, le professeur Brown, nous devons ajouter que ce mouvement moderne n'a encore rien produit de remarquable, et que parmi les écrivains persans contemporains, ceux qui ont créé des œuvres de valeur et qui exercent quelque influence, sont surtout ceux qui suivent la manière des anciens maîtres.

Tous des poètes d'ailleurs, car les vieilles lettres iraniennes n'ont pour ainsi dire point connu autre chose. Et quant aux quelques prosateurs enfantés par l'époque actuelle, tels un Djamalzadeh, un Zabih Behrouz, un Rachid Yâssami, on peut en attendre beaucoup, mais ils n'ont pas encore donné leur mesure.

Il y a bien, également, quelques littérateurs qui se sont exercés à révolutionner la poésie persane, en l'adaptant aux modèles français. Mais n'étant point de taille à mener à bien une entreprise si paradoxale, ils n'ont abouti qu'à créer des monstres ridicules. La prosodie persane, basée comme la latine, sur le rythme, est soumise à des lois précises totalement différentes de celles de la prosodie française. C'est pourquoi les essais faits pour l'adaptation du vers persan au vers syllabique, à la disposition des rimes et aux divers genres de la versification française (sonnet, etc.) ont échoué. Un seul novateur à ma connaissance, qui a du reste plus innové dans le fond que dans la forme, a réussi, en versifiant des pièces en langage familier, à composer de petites œuvres originales et gracieuses. C'est le poète Dakho (de son vrai nom Dehkhoda, directeur de l'École des Sciences Politiques de Téhéran) dont on pourrait comparer les fantaisies en prose et en vers (le ton à part) au piécettes d'un Aristide Bruant ou d'un Jehan Rictus.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que les poètes classiques d'aujourd'hui soient restés fermés à l'influence moderne. Mais cette influence s'est plutôt fait ressentir dans leurs idées que dans une forme nouvelle de leur art.

Feu Abidel-Mamalek dans ses mordantes et vigoureuses satires, le fameux poète et compositeur Aref, dans ses admirables chansons patriotiques, Lahouti et le prince Edjlalol-Mamalek dans leurs plaidoyers pour le libération de la femme musulmane, Maleko-Choara («le roi des poètes»), Kamali et d'autres, par leur sympathie pour l'esprit nou-

veau sont bien des poètes modernes.

J'ai employé tout à l'heure le mot de «poètes classiques». Mais il est bien entendu qu'il ne faut pas donner à ce terme le sens qu'il a reçu dans les littératures occidentales. Le classicisme ne s'oppose pas, dans la littérature persane, à un romantisme ou à un réalisme, à un symbolisme ou à un futurisme. Car il n'a jamais existé en Perse des écoles littéraires comme on l'entend en Occident, avec des théories, des cénacles, un chef, de la claque et un «service de propagande». Un poète suivait ou ne suivait pas la manière de tel maître, il était goûté ou ne l'était pas. Mais il ne lui venait jamais à l'idée, pas plus qu'à celle du public, de rechercher pourquoi il était aimé, à quel genre d'écrivains il appartenait et quels étaient les principes ou les théories qui pouvaient se dégager de ses œuvres. L'esprit critique était totalement étranger au cerveau du Persan. Or c'est précisément l'esprit critique qui est (ou plutôt qui va devenir, pensons-nous) la caractéristique de la littérature persane moderne.

Deux genres nouveaux, pour l'éclosion desquels cet esprit me semble nécessaire, viennent de naître dans la littérature iranienne : le théâtre et le roman. Le premier n'était, pour dire vrai, pas inconnu des Persans, puisqu'il existait depuis longtemps déjà sous forme de taazihs ou mystères religieux. Mais ces taazihs (que l'on peut, par ailleurs, rapprocher des mystères chrétiens du moyen-âge) ne présentent, au point de vue littéraire, qu'un intérêt minime. D'ailleurs, on offenserait fort la susceptibilité des croyants en appliquant le terme frivole de «théâtre» à ces tragédies sacrées des martyrs du chiisme. D'autre part, le théâtre persan moderne, purement profane, n'est nullement le résultat d'une évolution des taazihs. Il nous vient, forme et fond, de l'Europe. Ce théâtre n'est encore, d'ailleurs, que dans les limbes, les jeunes dramaturges persans se bornant pour la plupart — comme les Turcs et les Egyptiens — à traduire ou à adapter des pièces

françaises. On n'a point encore essayé sérieusement d'un théâtre national plus original, moins tributaire des modèles occidentaux. Il faut dire toutefois que cette période d'imitation, bien qu'inféconde en résultats littéraires directs, est très utile, voire indispensable pour familiariser auteurs et public avec le genre nouveau.

Quant au roman, on pourrait dire, n'étaient les quelques essais faits dans le siècle dernier, qu'il n'a jamais existé en Perse. Des contes, oui, tant qu'on voudra, et de charmants, des histoires merveilleuses semblables aux Mille et Une Nuits, qu'aujourd'hui encore les derviches colportent de ville en ville et que des conteurs experts offrent à l'émerveillement des cafés populaires. Mais le roman, tel que le comprennent les littératures occidentales, le Persan, trop uniquement poète, ne pouvait point le concevoir. Ce n'est qu'au contact de la mentalité européenne qu'il a tout à coup pris goût pour ce genre nouveau. Il est vrai que jusqu'à présent on s'est plutôt contenté, tout comme pour le théâtre, de traduire les romans français, ou tout au moins de s'en inspirer, mais désormais la voie est ouverte: nous ne saurions tarder à trouver de vrais romanciers.

ALI NO-ROUZE

PROVERBES PERSANS

RECUEILLIS ET TRADUITS
PAR ALI NO-ROUZE

Qui désire un paon, se donne la peine d'un voyage en Hindoustan.

■ ■ ■

On demanda au mulet: «Qui est ton père?» Il répondit: «La jument est ma mère.»

■ ■ ■

Au bout de la septième grossesse, elle prétend être encore pucelle.

■ ■ ■

Si tu es le renard, je suis le père du renard.

■ ■ ■

Tout défaut qui plaît au Sultan devient une qualité.

■ ■ ■

Mieux vaut aller pieds nus qu'avec des chaussures trop étroites, mieux vaut affronter les souffrances du voyage, que la guerre à la maison.

■ ■ ■

Le nègre ne blanchit pas au lavage.

Le potier boit dans un pot cassé.

■ ■ ■

La grenouille est la cantatrice du poisson.

■ ■ ■

Les paroles des rois sont les rois des paroles (proverbe arabe.) Son pendant persan : La vache du grand-vizir est le grand-vizir des vaches.

■ ■ ■

C'est sur ma tête chauve que tu veux apprendre l'art du coiffeur ?

■ ■ ■

La poudre de riz ne rétrécit pas le cul.

■ ■ ■

Il ne faut pas manger le sel et casser la salière.

■ ■ ■

Dans la maison de la fourmi la rosée est une tempête.

■ ■ ■

J'ai beau te répéter que c'est un mâle, tu réponds qu'il faut le traire !

■ ■ ■

Même si tu es la fille du vizir, tu finiras toujours par te trouver dessous.

■ ■ ■

Un bassin qui manque d'eau qu'a-t-il besoin de poissons ?

Le chant du tambour n'est agréable que de loin.

■ ■ ■

La marmite dit à la marmite: «Ton cul est noir».

■ ■ ■

Mieux vaut un caillou dans le soulier et une puce dans les culottes, qu'un compagnon fâcheux.

■ ■ ■

Une mendicante est une mendicante, fut-elle la fille de Dieu.

■ ■ ■

La peur est la sœur de la mort.

■ ■ ■

Le chameau ne boit pas avec une cuiller.

■ ■ ■

Ce n'est pas pour l'amour de Dieu que le chat prend des souris.

■ ■ ■

Finalement le louveteau devient loup, fut-il élevé parmi les hommes.

■ ■ ■

Qui dit que les morts ne pètent pas?

■ ■ ■

Quand l'eau coule en remontant, la grenouille fait des vers.

■ ■ ■

La souris n'entrait pas dans son trou: elle s'était attaché un balais à la queue.

Ce n'est pas au moulin que j'ai blanchi ma barbe.

■ ■ ■

On demanda au renard: «Quel est ton témoin?» Il répondit «ma queue».

■ ■ ■

Il n'y a pas de potager sans tête d'âne (épouvantail.)

■ ■ ■

Chacun couche avec sa femme d'une façon différente.

■ ■ ■

Le musc véritable est celui qui sent de lui-même, et non celui qu'indique le parfumeur.

■ ■ ■

Il n'avait pas de pain à manger, il mangeait de l'oignon pour se donner de l'appétit.

■ ■ ■

Il lui a si bien coupé la tête que l'autre ne s'en est pas aperçu.

■ ■ ■

N'étends pas tes pieds plus loin que ton tapis.

■ ■ ■

Ne juge pas le grain de poivre à sa petitesse. Goûte-le et tu verras comme il pique.

■ ■ ■

La mort est une bonne chose... pour le voisin.

Va songer au pain, car le melon n'est pas de l'eau.

■ ■ ■

Tant que les racines sont dans l'eau, on peut espérer des fruits.

■ ■ ■

La poule du voisin est toujours une oie.

■ ■ ■

O chauve, si tu es médecin, soigne d'abord ta propre calvitie.

■ ■ ■

On ne va pas chez le bon Dieu sans y être invité.

■ ■ ■

L'homme qui a faim rêve de pain.

■ ■ ■

Le menteur a la mémoire courte.

■ ■ ■

Ce que le vent a apporté, le vent l'emportera.

■ ■ ■

C'est au moment de la chasse que le levrier a envie de se soulager.

■ ■ ■

Le deuil du loup est la fête du renard.

■ ■ ■

Tant que le four est chaud, cuisons notre pain.

C'est en automne qu'il faut compter les poulets.

■ ■ ■

Il dit à son cul: «Ne m'accompagne pas, tu pues».

■ ■ ■

Chez les jeunes gens l'espoir n'est pas un défaut.

■ ■ ■

C'est à son maître qu'on reconnaît le chien.

■ ■ ■

Si tu veux qu'on te chérisse, ou bien éloigne-toi, ou bien de viens aveugle.

■ ■ ■

Il n'osait pas frapper l'âne, il frappait le bât.

■ ■ ■

Tout ce qui pourrit, on le sale. Mais malheur au jour où le sel lui-même pourrit!

L'ART PERSAN

L'idéal Iranien

Mélancolie et volupté. Plateaux grisâtres, immenses et nus. Déserts ondulés de collines. Un soleil éternel, brûlant, aussi triste que le brouillard des contrées nordiques. Une source jaillissant à l'ombre de quelques arbres est à ce pays ce qu'un rayon de soleil est aux pays brumeux : la vie. L'eau jaillit de la terre, se répand en cours sinueux et sème la vie sur son passage. L'ombre d'un saule abrite un derviche accroupi sur un tapis de gazon au bord d'un ruisseau. Il écoute l'eau, en contemple la face onduleuse qui laisse vaguement apparaître la forme des cailloux. Il y a longtemps qu'il est là, le regard fixé sur cette nappe limpide et mouvante. Vous le prendriez pour un idiot. Un des plaisirs du Persan consiste à prendre son repas au bord de l'eau. Muni de pain et de fromage blanc, qu'il assaisonne de quelques feuilles de menthe fraîche cueillies au bord du ruisseau même, il va entendre le bruit sourd et mystérieux de l'eau, semblable au murmure vague d'un orchestre lointain. (Jamais le Parisien ne mettra son bonheur dans un repas frugal pris au bord de la Seine ; là est peut-être l'origine de ce qui le distingue surtout du Persan.)

En été, pour fuir la tyrannie du soleil, on s'enferme dans des sous-sols d'une fraîcheur délicieuse, somptueusement tapissés et agrémentés d'un jet d'eau qu'entoure un petit bassin en faïence bleue. Des poissons rouges, blancs et dorés

animent le bassin... Mais plus troublante est la voix d'une cascade retentissant dans le silence d'une fraîche vallée ; elle remplit l'espace, absorbe l'âme et l'emporte. On perd la notion du temps... Nuits lumineuses. Silence coupé par le rire des oiseaux, le gémissement des chacals, le coassement des grenouilles. Une profonde mélancolie se dégage des choses. Ce sentiment, ici, n'a rien de commun avec cette sombre mélancolie des neurasthéniques du Nord, si admirablement exprimée par Albert Dürer. Il n'est pas dans l'homme et ne provient guère d'une conception pessimiste de la vie ; c'est une vague tristesse, douce et voluptueuse, suggérée par la musique plaintive de la nature. L'homme extrêmement sensible a compris cette musique, se l'est appropriée et s'est confondu avec elle, il a murmuré avec l'eau, gémi avec le chacal, chanté avec le rossignol.

Ce double sentiment de mélancolie et de volupté, la poésie persane l'a exprimé à merveille en l'incarnant dans le type de l'amoureux éloigné de sa maîtresse : Madjnoun (le fou), perdu dans le désert, gémit de sa solitude loin de la belle Leïla ; le sculpteur Farhâd, malheureux amant de Chîrîne (la douce), fille de l'empereur de Byzance et reine de Perse, essaie en vain d'oublier son amour insensé en taillant les rochers du mont Bissotoum. Cet idéal est aussi loin de l'amour mystique du Dante que de l'amour charnel, la pleine joie de la possession exprimée par un Verlaine. C'est un désir inassouvi mais calme et au fond duquel réside un vague espoir. L'homme jouit d'avance du plaisir qu'il se promet. La réalité le secoue et brise son rêve. Il soupire. Le désir est réveillé par le souvenir, mais l'absence de l'aimée le tient inassouvi. Il se refoule dans le domaine de l'esprit, s'enflamme au contact d'une imagination ardente et s'élève dans la haute région de l'idéal. Un mysticisme sensuel : voilà le fond de l'âme iranienne.

La musique, plus suggestive encore, a trouvé dans les

modes mineurs des mélodies langoureuses, pénétrantes et infiniment délicates. A la fois riche et monotone, comme le murmure du ruisseau, quelquefois éclatante comme le chant du rossignol.

Calme et nonchalante, la danse s'exécute sur place. La chevelure dé faite, les mains sur les hanches, le torse renversé, la danseuse bat la mesure en balançant alternativement ses fesses, remuant ses sourcils et faisant de l'œil au public. Le mouvement du costume joue également un rôle; parfois la rotation de la hanche fait descendre doucement et jusqu'aux genoux le tutu de soie mauve en découvrant peu à peu le noir triangle frisé sous le regard dévorateur des assistants, puis remonte lentement jusqu'à la ceinture, éteignant cette trop courte vision féérique.

Enfin l'architecture, ce puissant reflet de l'âme, a parfaitement exprimé la dualité de l'idéal iranien: la mélancolie qui tient le milieu entre la sérénité et le tourment (combinaison de deux sentiments opposés) se reflète dans les lignes horizontales des portails (expression de calme), et l'ogive des coupoles et des baies (cri des âmes tourmentées). Quant à la volupté, elle devient ici visuelle: la mosquée s'enveloppe d'un manteau de faïences multicolores: des rinceaux fleuris, où domine l'œillet rose, jaune, blanc ou carmin, se détachant sur fond bleu lapis, bleu turquoise ou lilas d'une harmonie parfaite, courent le long des minarets, sur la face des portails et des murs et le pourtour des coupoles; à l'intérieur comme à l'extérieur du bâtiment des guirlandes de roses, de tulipes, de jacinthes et d'anémones ornent toutes les surfaces. Le plafond des mosquées et des palais est décoré de stalactites en stuc, souvent recouvertes de petites plaques de miroirs juxtaposées; la lumière, jouant sur toutes ces facettes, donne à l'ensemble l'air d'avoir été creusé au milieu d'un gigantesque bloc de cristal. L'éblouissement éprouvé par le spectateur est indescriptible. Quelquefois, au milieu d'une misérable ville

en ruine, on voit surgir une coupole en or se détachant sur un ciel de turquoise. En somme, le luxe oriental si réputé n'est, du moins en Perse, que l'expression d'un peuple voluptueux, ayant des sens d'une délicatesse extrême et quasi malade, l'œil avide de couleurs suaves et étincelantes. Le sentiment qui a créé ce luxe n'a rien de commun avec la sottise vaniteuse d'un nouveau riche, ni avec l'esprit qui a présidé à cette excessive ornementation alourdissant les églises de style jésuite — véritable réclame faite au « bon Dieu ». Nous sommes également loin, ici, de la profonde rêverie musulmane exprimée par les mosquées arabes, recouvertes de polygones enchevêtrés et entrelacés en saillie qui, en se superposant, produisent à l'intérieur une impression vertigineuse ; loin aussi de l'extase hindoue, fusion de l'âme dans l'infini ; loin du sourire cruel d'une idole chinoise ; loin, très loin de la mâle conception gothique des cathédrales du Nord, exaltant l'enthousiasme religieux des héros des Croisades. L'idéal iranien est surtout fait de sentiments tendres et atténués, c'est un demi-ton que le grand jour effraie : il s'est formé à l'ombre des fraîches vallées, dans la langueur des sous-sols de harem, sur des tapis doux et moelleux, dans les nuits profondes, en tête à tête avec les étoiles qui ornent d'un éclat incomparable le ciel pur et limpide de l'Iran : une pareille conception ne pourra jamais produire qu'un art efféminé, ce qui d'ailleurs est en parfait accord avec la psychologie du peuple persan, lequel possède beaucoup des qualités et des défauts caractérisant le beau sexe.

J'ai dit que cet art est efféminé, mais n'allez pas croire qu'il le soit à la manière d'un style régence ou rococo, expression de l'« âme » d'une duchesse fardée et précieuse ; ni même à la façon coquette du modern-style bon pour décorer le boudoir d'une actrice de cinéma. L'art persan est extrêmement raffiné, mais il est aussi grandiose. L'Iranien est un peuple de femmes, si l'on veut, mais un peuple d'amazones.

L'idéal iranien n'a pas été toujours le même : les fiers compagnons de Cyrus n'exprimaient rien de mélancolique dans leur architecture. Mais à l'époque Sassanide l'art est déjà tout imprégné des sentiments qui se développeront et s'approfondiront sous les Safavis pour finir par tomber dans la fadeur de la banalité de l'époque contemporaine. La raison de cette évolution est dans le lien qui s'établit de plus en plus fortement entre la race et le pays, son inspirateur. On sait que les Iraniens ne sont pas originaires de la Perse, mais qu'ils s'y sont établis en envahisseurs, à une époque difficile à déterminer. D'autre part, les souvenirs du passé qui ne sont pas toujours gais pour ce pays, ont puissamment contribué à la mélancolie de la nation : sans parler des guerres de la Perse antique jusqu'à la conquête arabe, toute l'histoire de ce pays a été ensanglantée depuis cette période par les conquêtes, les Tartars, les Afghans etc.... Les malheurs dont le peuple persan a été la victime, la destruction des villes, la cruauté des envahisseurs barbares, les famines affreuses, les longues périodes passées sous le joug des souverains étrangers, toutes ces calamités n'ont pas manqué à la longue d'agir sur le caractère du peuple et développer en lui la mélancolie. Et d'autre part, la vue des ruines qui couvrent le pays et sont un constant rappel des tristes souvenirs du passé, maintient et ravive ce sentiment. Cette butte qu'on aperçoit non loin de Téhéran, dans une plaine désolée, fut jadis la superbe ville de Reï (Raghès) rivale de Babylone et l'une des plus vastes cités du monde antique. Au sud de la Perse on peut voir encore quelques restes de Pasargade, ville construite par Cyrus le Grand, le fondateur de l'empire perse, et dont l'amour pour Esther la juive sauva le peuple hébreu. Cette forêt de colonnes à moitié détruites qui s'élève près de Chiraz, sur une vaste plate-forme, soutenait jadis les palais de Persépolis, une des merveilles de l'antiquité et qui faisait l'admiration des Grecs. Les ruines mises à jour dans

la province de Chouchtar sont celles de Suse. Amateurs du passé, allez rêver les débris de cette ville qui est aussi vieille que l'humanité! (1)

On peut toujours contempler le squelette du palais de Ctésiphon, qui ruisselait d'or et de pierreries, et qui appartient au roi de Perse Sapor, celui qui vit à ses pieds Valérien l'empereur des Romains. Le palais de Machita dans la vallée du Jourdain est aussi l'œuvre d'artistes perses. Sa façade eut un sort plus triste encore : celui de finir dans le «Kaiser-Friedrich muséum» de Berlin. Firouzabad, Darab, Fesa, Sarvestan, Machad Morgab, Kout Capan, Dizfoul, Chouchtar, Ahvaz, etc, possèdent des ruines plusieurs fois millénaires. Quant à Ispahan qui au XVII^e siècle comptait six cents mille habitants, il n'en abrite plus que quatre-vingts mille aujourd'hui. La majeure partie de la ville n'est plus qu'une immense ruine habitée par les hiboux.

Soltanieh est détruit et même quelques-uns des beaux palais construits il y a à peine un siècle par l'ancêtre du Chah actuel ne sont plus aujourd'hui que le rendez-vous des scorpions. A chaque pas on rencontre quelque vestige d'un passé qui fut glorieux. Nulle part la mort n'a laissé sur son passage

(1) Bien avant l'invasion des Iraniens, Suse avait été fondée par un peuple sémitique, les Elamites. «L'Examen qu'en Septembre 1891 j'avais fait des tells de Suse me permettait d'être certain que ces buttes renfermaient les vestiges de toutes les époques, depuis celle où l'homme taillant la pierre avait construit en ce lieu un amas de buttes jusqu'aux Khalifes arabes... Dans la vallée du Nil, j'avais acquis la conviction que les premières civilisations à l'origine de l'empire égyptien procédaient de la Chaldée et que les plaines de Mésopotamie avaient été par suite le berceau des progrès humains. Suse, par son antiquité très réculée, s'offrait pour résoudre le problème le plus vaste et le plus important de nos origines. Cette ville, à mon sens, avait appartenu à ce monde primitif qui avait vu la découverte de l'écriture, l'emploi des métaux, les débuts de l'art». I. de Morgan-Délégation scientifique en Perse.

plus de traces que dans ce pays où chaque pierre est un témoin de l'éternelle tragédie humaine.

Ceux qui ont écrit l'histoire de l'art persan n'ont pas compris la profondeur de son idéal. Quelques-uns même, pressés de conclure, ont simplement préféré le nier. «Le Persan n'est pas idéaliste» a-t-on osé dire. Al Garjet ⁽¹⁾ va plus loin, et nous range catégoriquement parmi les nations sans âme ! Il est inutile de souligner ce que de pareils jugements ont de ridicule, d'autant plus que, d'après leur propre aveu, ce que les Européens savent de l'Orient n'est rien à côté de tout ce qu'ils en ignorent.

Voici par exemple l'opinion qu'on s'était fait en Occident au XIX^e siècle de la musique orientale, et qui est encore celle de bien des personnes. Berlioz dit : «Tout ce que les voyageurs nous ont appris à ce sujet jusqu'ici se borne à des puérilités informes et sans relation aucune avec les idées que nous attachons au mot «musique» ; à moins donc de notions nouvelles et opposées sur tous les points à celles qui nous sont acquises nous devons regarder la musique chez les Orientaux comme un bruit grotesque analogue à celui que produisent les enfants, dans leur jeux.» Le bruit d'une casserole attachée à la queue d'un chien qui s'enfuit : c'est ainsi je crois, que ces Messieurs ont compris cette musique, qui, chantée par le jeune arabe était si émouvante, dit le poète Saadi, que «l'eau des rivières s'arrêtait pour l'entendre.»

L'Art Persan

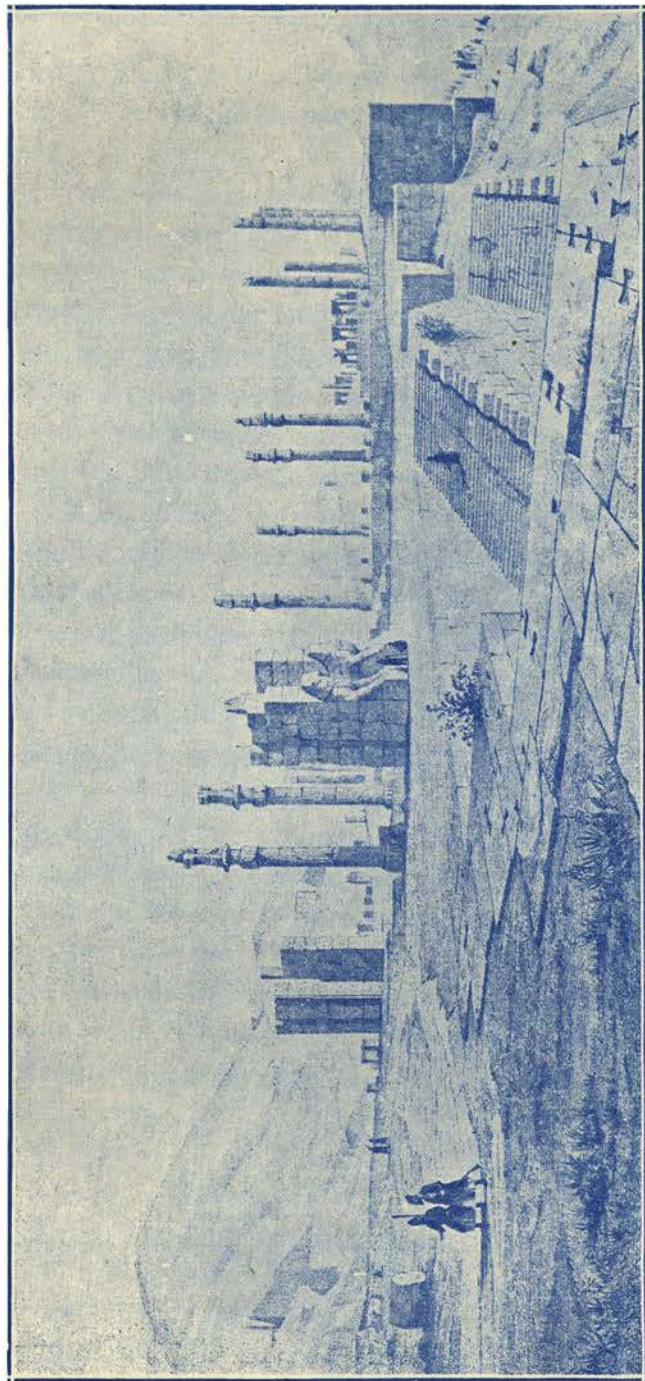
On a toujours divisé l'histoire de l'art persan en deux parties : l'époque antique et la période musulmane. Cette division qui serait excellente pour une histoire des religions, se trouve ici complètement erronée pour cette raison que l'art

(1) L'art persan, -Page 224.

persan n'a jamais été d'inspiration religieuse. A toutes les époques, il a été l'expression la plus pure et la plus parfaite de l'idéal iranien dont je viens de parler, et n'a fait que suivre l'évolution de cet idéal. L'art antique n'a pas de sanctuaires, et les mosquées de la Perse, malgré leur destination, ont un caractère absolument profane.

En plus de l'idéal qu'il exprime, l'art persan est essentiellement aristocratique et royal. De là, l'élégance et la majesté des monuments de tous les temps, élevés en Perse. Les mosquées mêmes ne sont que des reflets de la splendeur des princes et de la noblesse. Les plus belles ont été construites sur l'ordre du souverain et portent, dans toutes les villes, le nom de mosquée royale. Tandis qu'en Occident l'architecte et l'ouvrier romans travaillent sans salaire, entraînés par l'enthousiasme d'une foi sincère, l'artiste persan tout en exprimant l'idéal de sa race s'applique à rendre dans son œuvre, par la grandeur des formes et la richesse éblouissante du décor, la majesté d'un règne. De là la différence absolue entre les caractères d'une église romane et d'une mosquée persane. Il me semble donc pour ces raisons, plus logique de diviser l'art persan en trois styles : Achéménide, Sassanide et Safavi. Quant aux époques intermédiaires comme les périodes parthe, khalfale, tartare et mongole, elle peuvent être considérées comme transitoires entre ces trois styles.

L'art persan manque d'originalité, si nous donnons à ce mot le sens exclusif d'invention : en effet les formes de l'art achéménide dérivent de la Chaldée, de l'Égypte et de la Grèce ionique ; quant au style Safavi, il a subi les influences arabes, tartares et mongoles. Mais si par « originalité » on entend l'empreinte d'une âme personnelle déposée sur des formes soit créées, soit imitées, l'art persan est l'un des plus originaux qu'il nous soit donné de connaître. En vérité, les Persans ne manquent pas d'imagination inventive, et chaque fois que les formes empruntées n'ont pas suffi pour exprimer leur



Ruines des Palais Achéménides de Persépolis

(D'après Coite et Flandin : *Voyage en Perse*)

idéal ou satisfaire à leur besoin, ils en ont inventé de nouvelles. Ainsi le chapiteau persépolitain qui est d'une absolue originalité, de même que les trompes employées pour la première fois sous les Sassanides et qui consistent à transformer en octogone un plan carré et permettent ainsi la construction des coupoles sphériques, ce qui compte comme l'une des plus grandes inventions faites en architecture.

Voici pourquoi l'art persan a tant emprunté à l'étranger : lorsque les Aryens envahirent le plateau de l'Iran, ils étaient sans doute aussi barbares que leurs frères les Scandinaves et les Germains. Sur le sol de la Perse ils trouvèrent une civilisation déjà au déclin, œuvre d'un peuple sémitique : celle de l'Elam dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Or, ce qui pousse tout d'abord l'homme à créer vient d'un besoin instinctif. Mais lorsqu'il se trouve devant des formes déjà créées, il se tourne naturellement vers l'imitation (intelligente ou non). Dans ce cas le même génie qui eût été inventif devient génie d'adaptation. La conquête de l'Assyrie et de l'Ionie par Cyrus, celle de l'Égypte par Cambyse apportent en Perse les formes d'art de ces pays. Plus tard, c'est la Perse qui est successivement conquise par les Arabes, les Tartares et les Mongols, qui lui donnent les formes de leur esthétique particulière. Et au milieu de tous ces emprunts de caractères étrangement contraires qui eussent submergé toute âme moins bien douée, l'art persan de la renaissance safavie surgit grandiose et superbe, marquée d'une originalité absolue, et portant le sceau de l'idéal iranien.

Les Mèdes et les Achéménides

Les opinions les plus contradictoires circulent à propos de l'évolution de l'art persan. Par exemple, les ruines de Firouzabad qui sont considérées comme appartenant à l'é-

poque achéménide par Dieulafoy, sont rangées par le professeur Sarre et d'autres historiens de l'art au nombre des monuments sassanides, ce qui ferait de la part de l'un ou de l'autre de ces érudits une erreur d'environ six siècles dans la classification historique de ces constructions. Il ne faut donc pas prendre comme définitif ce que je vous dirai à ce sujet : ce ne sera que le résumé succinct des connaissances relatives que nous avons acquises jusqu'à aujourd'hui, en attendant d'en avoir de plus solides.

L'art perse proprement dit commence au VII^e siècle avant J. C. mais auparavant un autre peuple iranien, les Mèdes, habitant au nord de la Susiane, dans le Kurdistan actuel avait fondé la ville d'Écbatane (Hamadan). La Perse était alors vassale de la Médie. Ce que fut l'art mède, nous n'en savons presque rien à part les descriptions du palais de Cyaxare que nous ont laissées les historiens grecs, Hérodote et Polybe. Ce dernier nous en parle en ces termes : «Le palais a près de sept stades de tour, et la magnificence des divers bâtiments dont il se compose donne une haute idée de la richesse des princes qui, les premiers, ont créé cet ensemble imposant. Quoique le bois employé dans la construction fût tout de cèdre et de cyprès, nulle part il ne se montre à nu. Solives, plafonds, lambris, colonnes qui soutenaient les portiques de l'hypostyle, tout était revêtu de lames de métal. Ici c'était l'argent, là c'était l'or ; toutes les tuiles étaient d'argent». Ce palais passe pour le prototype de l'art antique de l'Iran (1).

Selon les historiens européens en 553 avant J. C., le Grand Cyrus, descendant d'Achéménès, fameux chef de la tribu perse, se révolte contre l'autorité des Mèdes et fonde la dynastie des Achéménides. L'armée mède se soulève d'autre part et Astyage, dernier souverain mède est vaincu par Cyrus, qui s'em-

(1) Aucune fouille n'a été faite encore pour découvrir le palais de Cyaxare qui doit se trouver aux environs de Hamadan.

pare de la Médie et se proclame Roi des Rois⁽¹⁾. Puis se tournant vers l'Asie-Mineure, il ruine la domination inquiétante de Crésus, roi de Lydie, soumet successivement la Babylonie, l'Assyrie, l'Ionie et la Phénicie dont il annexe les colonies qui s'étendaient jusqu'au sud de la Gaule. Son fils Cambyse attaque l'Égypte qu'il réduit en province perse, et se tourne ensuite vers Carthage ; mais l'avant-garde de son armée se perd dans le désert. Sous Darius, le troisième de la dynastie, l'empire perse s'accroît à l'Orient par la conquête de l'Inde, et en Europe par l'annexion de la Thrace et de la Macédoine.

La Perse était alors le plus grand empire du monde, puisqu'elle s'étendait de l'Indus au Danube et comprenait en outre l'Égypte, la Sicile, la Sardaigne et le territoire où se trouvent actuellement Nice et Monte-Carlo. Après avoir soumis les Grecs de l'Asie qui s'étaient révoltés, Darius décide de conquérir la Grèce de l'Europe. Mais l'ambition toujours grandissante du roi des Perses et de ses successeurs se brise contre les Grecs, d'abord à Marathon puis à Salamine et Platée.

Le style achéménide débute avec Cyrus et s'éteint avec Darius Codoman ; il dure environ deux siècles. Les plus anciens vestiges de cet art se trouvent à Pasargade (palais et tombeau de Cyrus) mais ce sont les ruines des palais de Persépolis qu'il faut voir pour se rendre compte de la grandeur des rois dont nous venons de passer en revue les conquêtes. Ces palais, construits à différentes époques, s'élevaient sur une vaste plate-forme appuyée à une montagne escarpée et déserte, et se composant de trois terrasses échelonnées en retrait. On montait à la première plate-forme par un escalier monumental à rampes opposées et parallèles, et composé de 111 marches si larges et si basses qu'on peut aujourd'hui aisément les monter

(1) En persan «Chahin-Chah» titre qu'ont porté tous les souverains de la Perse, depuis Cyrus jusqu'au Chah actuel.

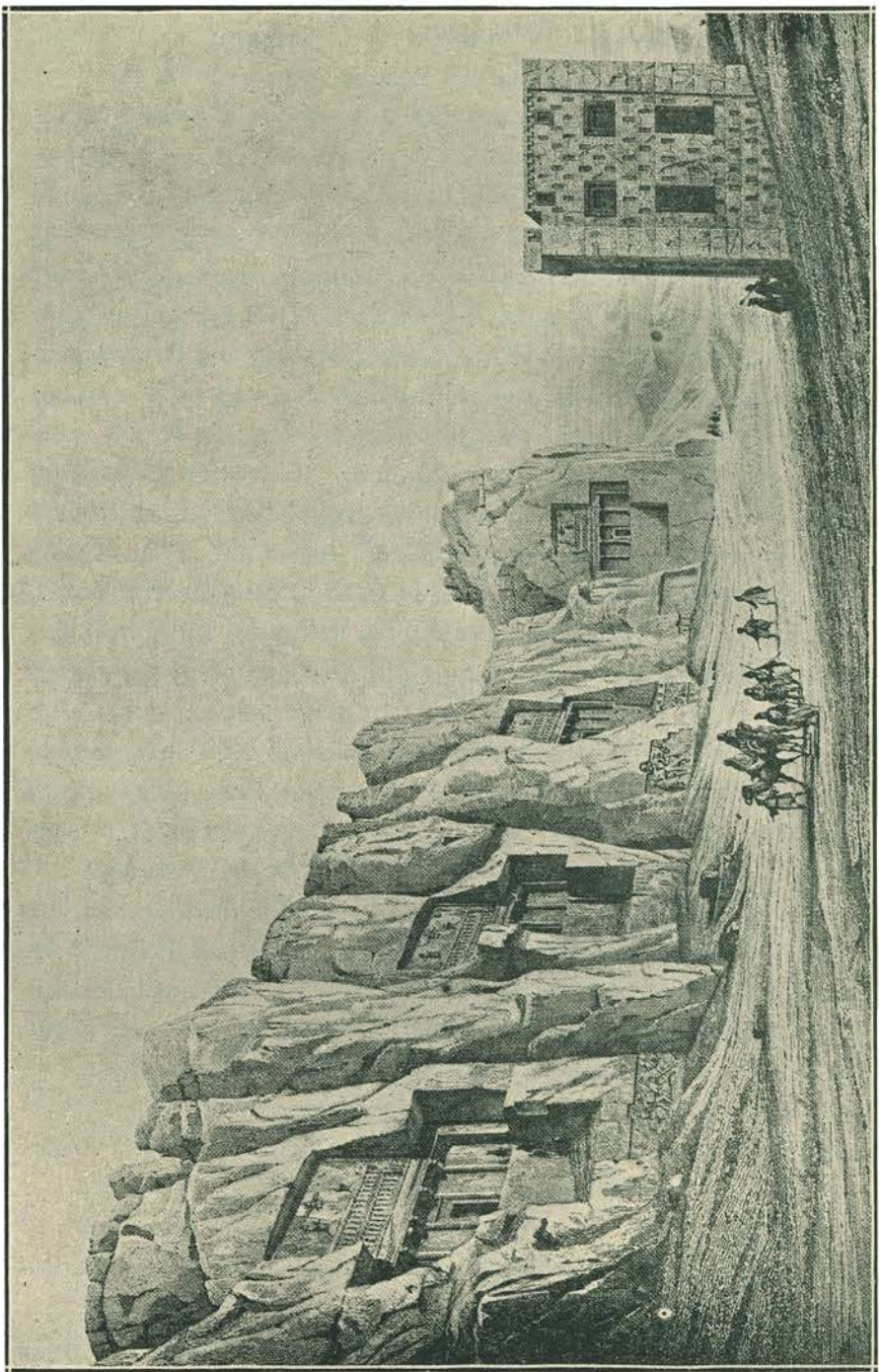
à cheval. Sur la façade de ce double escalier se trouve en langue zande une inscription de Darius, dédiant la citadelle au dieu : «Ainsi parle le roi Darius : Ce pays de Perse que m'a octroyé Achouramazda, ce pays qui est beau, riche en hommes comme en chevaux... selon la volonté d'Achouramazda et la mienne, roi Darius qui ne tremble devant aucun ennemi... moi, Darius, le Grand Roi, Roi des Rois, roi des pays, roi de cette grande terre, fils d'Hystaspe l'Achéménide... par la grâce d'Achouramazda j'ai bâti cette citadelle... et je l'ai bâtie complète et belle et parfaite ainsi que je l'ai voulu... Veuillez Achouramazda et tous les dieux me garder avec elle.» (1)

Sur la terrasse s'étendait la citadelle entourée de hautes murailles de brique, aujourd'hui complètement disparues. On y entrait par un porche construit par Xerxès, et dont les ruines actuelles donnent une idée suffisante de l'élégance et de l'aspect fantastique : les montants de la porte sont flanqués de figures colossales de monstres. Ce sont des taureaux ailés à tête humaine déployant leurs ailes et redressant leur tête barbue, fière et majestueuse. Ce motif est emprunté à l'Assyrie, mais ici, il est tout empreint de cette élégance qui caractérise les productions de l'art persan.

Les palais se divisent en salles d'audience ou apadanà, et en maisons d'habitation. Les premières sont d'immenses pièces hypostyles dont les colonnes sont ornées de figures de taureaux en guise de chapiteaux. La salle d'audience de Darius est précédée d'un vaste portique s'étendant entre deux piliers ornés de gigantesques taureaux ailés.

Les portes et les fenêtres sont couronnées d'une gorge

(1) Le double escalier monumental de l'Orangerie de Versailles qui reste la partie la plus grandiose de toutes les constructions de cet immense palais, est inspiré de l'escalier de Persépolis. Le voyageur Chardin en avait rapporté des dessins qui servirent très probablement à Mansard et à Lenôtre. (Roger Peyre. Histoire générale des Beaux Arts)



Tombe des rois Achéménides à Naghchê-Rostam
(près de Persépolis)

(influence d'Égypte). L'entablement des façades est orné de frises en faïence polychrome. Le soubassement, les escaliers, les colonnes, les portes et les fenêtres sont généralement en porphyre ; et les placages qui entourent les frises des façades de même que ceux qui s'étendent aux poutres, solives et lambris des plafonds sont en or et en argent. Voici une description de l'aspect intérieur de ces salles telle qu'on la trouve dans la Bible. «Des tentures de coton blanc et bleu étaient suspendues par des cordons de lin blanc et pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre. Il y avait des divans d'or et d'argent sur un dallage de pierres vertes, blanches, nacrées et noires. On donnait à boire dans des vases d'or qui étaient de diverses façons et il y avait du vin royal en abondance....» (1). Au milieu de la salle s'élevait une haute estrade ornée de sculpture portant le trône sur lequel s'asseyait le Roi des Rois, aux jours solennels des réceptions. Les minces colonnes de la salle suffisamment espacées, étaient disposées de telle façon que le souverain pût être contemplé de toute part par les assistants. Et si l'on songe qu'en ce temps la personne du roi était vénérée presque à l'égal d'un dieu, on peut imaginer l'impression que devait produire un Darius dans un pareil décor. Le roi et l'architecte ont une même âme.

Les palais d'habitation possédaient une salle pour les audiences privées ayant les mêmes dispositions que l'apadanâ. Outre leur structure grandiose et la richesse des matières dont ils se composent, ces palais sont animés par une multitude de bas-reliefs qui tous exaltent la grandeur du souverain. L'œuvre la plus caractéristique de la sculpture achéménide est la frise des lions, en faïence colorée, découverte à Suse par Dieulafoy et qu'on peut admirer aujourd'hui au musée du Louvre. Cette œuvre, ainsi que la frise des Archers, ajoute, comme on l'a dit, un nouveau chapitre à l'histoire de l'art.

(1) Le livre d'Esther 6 & 7.

Elle est à mon avis l'expression la plus parfaite de l'art achéménide en même temps que l'un des plus grands chef-d'œuvres de l'art décoratif de tous les temps. Le style de ces reliefs tient le milieu entre l'art assyrien et l'art grec, union parfaite entre la force et la beauté, la grandeur et la simplicité, la forme et la couleur. L'expression des fauves est menaçante : ils s'avancent, la gueule ouverte, les muscles tendus, la queue relevée et les griffes sorties, prêtes à l'attaque. Ces détails réalistes si finement observés sont stylisés d'une manière surprenante : les saillies des muscles ont des formes régulières et géométriques, se rapprochant souvent de l'ovale et de la demi-sphère, et sont colorées d'un façon conventionnelle en bleu, jaune, orange, blanc et brun. A part ce chef-d'œuvre, la sculpture de la Perse antique reste dans son ensemble, malgré ses qualités éminentes d'exécution, très inférieure à celle de l'Assyrie et de l'Égypte au point de vue de l'expression, ce dont on s'aperçoit vite au musée du Louvre où ces pays sont fort bien représentés. Mais on sait que les musées sont traîtres quand il s'agit d'y étudier les arts décoratifs faisant partie d'un ensemble disparu. Or la sculpture achéménide est purement décorative et dépendante de l'architecture. Elle n'a connu que le bas-relief et a ignoré la ronde-bosse ⁽¹⁾. Ces reliefs faisaient partie intégrante des palais et contribuaient puissamment à l'expression générale. Une parfaite harmonie régnait entre les différentes parties du monument. Les Perses bien avant les Grecs se servaient comme module du diamètre de la colonne.

Et maintenant pour compléter notre vision de ces palais, représentons-nous ces superbes jardins qui les entouraient et qu'on appelait des «paradis» ⁽²⁾. Ils étaient vastes et coupés

⁽¹⁾ Excepté un lion colossal que l'on voit aux environs de Hamadan et sur l'origine duquel les opinions varient.

⁽²⁾ Un vieux mot, Paradis, que l'Hébreu, comme toutes les langues d'O

de grandes allées, ornés de pavillons et de jets-d'eau, remplis d'arbres fruitiers et de plantes rares qu'arrosaient des ruisseaux (comme dans les jardins modernes de la Perse). Plutarque raconte que le satrape Tissapherne (1) qui avait pris Alcibiade «en amitié», avait donné le nom du beau Grec «à la plus belle de ses maisons de plaisance, à celle qui était la plus délicieuse par l'abondance des eaux et la fraîcheur de ses pelouses, par le charme des retraites ombragées qu'on y avait ménagées, par les embellissements de tout genre qu'on y avait prodigués avec une magnificence vraiment royale».

Un soir d'ivresse, pour complaire au caprice d'une courtisane athénienne nommée Thaïs, Alexandre incendia Persépolis. Mais les ruines de la citadelle (celles de la ville n'ont pas encore été découvertes) restent un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui aiment à retrouver l'âme des peuples antiques à travers leur art.

Bien qu'issue de la mythologie de l'Inde, celle des anciens Perses est moins grandiose, mais elle est plus spiritualiste que la poétique et souvent ridicule mythologie grecque remplie de déesses coquettes et de dieux cocus. Dans la religion des Perses, le zoroastrisme, la terre, l'eau et le feu sont sacrés. Afin de ne pas profaner ces éléments, les cadavres ne devaient être ni enterrés, ni brûlés, ni jetés à l'eau. Les Perses ainsi que les Guèbres actuels (qui ont conservé la religion de leurs ancêtres) les donnaient en pâture aux oiseaux. Une exception était faite pour les rois dont la personne était également sacrée. Les tombes des Achéménides sont creusées dans les parois des rochers qui se trouvent près de Persépolis (à Naghché-Rostam), et sont parmi les plus grandes cu-

rient, avait emprunté à la Perse et qui désigna d'abord les parcs des rois achéménides, résumait le rêve de tous : un jardin délicieux où l'on continuerait à jamais la vie charmante que l'on menait ici-bas. (Renan, la vie de Jésus).

(1) Gouverneur de l'Asie-Mineure en 414 avant J.C.

riosités de la Perse. Celle de Darius peut être prise pour type : sa façade forme une croix grecque, dont la partie inférieure est sans décor ; la traverse médiane représente une façade de palais, avec une porte au milieu donnant accès au caveau ; la partie supérieure est occupée par un vaste haut-relief représentant le roi en adoration devant Achouramazda, sur une estrade supportée par 28 figures d'hommes figurant les pays soumis, et reconnaissables à leurs costumes nationaux.

Les autres ruines achéménides se trouvent à Suse (palais de Darius premier et d'Artaxerxès II mis à jour par I. de Morgan etc.) à Méched Morgab, à Férachbad, à Fesa etc... On peut voir à Bissotoune des bas-reliefs achéménides (Darius victorieux des rois imposteurs).

Les arts mineurs de cette époque sont mal connus à cause de leur rareté (un bracelet d'or au British Museum, etc). Les monnaies et les sceaux à rouleau sont plus répandus et ont une grande valeur pour l'étude de l'histoire de l'art (le roi chassant au lion, sceau de Darius, portant le nom et les titres du souverain en trois langues : perse, égyptienne et assyrienne, British Museum). Quant à la peinture achéménide, nous n'en avons aucune notion.

Les Grecs

Entre 334 et 330 avant J. C. l'armée perse conduite par Darius Codoman est battue par Alexandre à Granique, à Issus, à Arbelles, à Babylone et à Ecbatane. Tandis que Darius Codoman se prépare pour une nouvelle bataille, il est assassiné par un des siens, et la Perse, tombée aux mains de l'ennemi, devient alors une province grecque. Pendant six siècles, jusqu'à l'avènement des Sassanides, l'empire perse disparaît, emportant avec lui le génie de l'Iran. Après la mort d'Alexandre, ses généraux se partagent son empire. Durant un siècle, Sé-

leucus et ses descendants les Séleucides règnent sur la Mésopotamie et la Perse. Des cités grecques sont fondées dans ces pays afin de les helléniser. Séleucus, lui-même, en construit soixante-dix. Mais aucune fouille n'a été entreprise jusqu'à présent pour découvrir les ruines de ces cités.

Les Parthes

Au III^e siècle avant J. C., les Parthes, peuple barbare d'origine scythe, et dont on peut retrouver les traits dans les Turcomans actuels, battent l'armée du satrape grec de la Bactriane et envahissent la Perse. Leur roi Mithridate I^{er} fonde la puissance des Parthes qui, durant cinq siècles, s'épuisent en guerres continuelles, refoulant d'un côté le flot de l'invasion turque, et de l'autre, tenant Rome en échec. Etabli sur le sol civilisateur de l'Iran, ce peuple adopta le Mazdéisme auquel il mêla les principes d'un culte national, et peut-être quelques emprunts faits à la mythologie grecque, et de cette mixture religieuse fit sa croyance officielle. Son art ne fut pas moins panaché : il construisit des palais de structure perse et les décora d'ornements grecs.

Ce peuple qui posséda des hommes d'état et des généraux remarquables qui surent vaincre les Romains, resta toujours au point de vue intellectuel et artistique, à demi-barbare. Les sculptures parthes trouvées au cimetière de Warka sont aussi grossièrement exécutées que les fétiches fabriqués par les peuplades sauvages de l'Afrique. Mais il n'en est pas de même de leur architecture qui fut grandiose. Le château-fort de Hatra, construit en Mésopotamie, est particulièrement intéressant à étudier, parce qu'il marque la transition entre le style achéménide et le style sassanide (l'architecture en plate-bande, et l'architecture à coupole). Ses ruines se trouvent au centre d'une enceinte circulaire ayant plus d'un kilomètre de rayon.

Les éléments de la décoration sont empruntés à l'art grec : ce sont des oves, des feuilles d'acanthes, des astragales, des rinceaux etc. Les têtes coupées qui ornent les pilastres et les clavaux forment la seule originalité des Parthes, dans la décoration architecturale. L'aspect du château de Hatra devait être à la fois puissant et fastueux. En tant que forteresse, il sut résister à l'armée de Trajan et à celle de Septime Sévère, et d'autre part sa splendeur nous est connue par Philostrate qui en fut un témoin oculaire.

Le Style Sassanide

En 227 avant J. C., un prince de sang perse, Ardéchir (Artaxerxès), fils de Sassân, se révolte contre l'autorité des Parthes et défait leur armée. Puis il se proclame Roi des Rois et fonde la dynastie des Sassanides. Ardéchir prétendait descendre des grands rois achéménides, c'est pourquoi il voulut ressusciter les traditions nationales. D'abord il s'appliqua à épurer le Mazdéisme en le dépouillant des éléments étrangers que les Parthes avaient introduits dans cette religion. Ensuite, il combattit énergiquement l'hellénisme qui menaçait de dissoudre le génie de l'Orient. En effet, à la cour des rois Parthes, on en était arrivé à jouer en grec les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, tandis que la langue perse disparaissait de plus en plus. Pour mettre fin à ces tendances, Ardéchir prit des mesures énergiques : il ordonna, dit-on, de couper la langue à tout persan qui parlerait le grec ; il n'en fallut pas davantage pour chasser à jamais l'hellénisme de la Perse. L'architecture se dépouilla également des ornements grecs, et on y vit apparaître pour la première fois le décor fleuri et animé par des oiseaux et des bêtes fauves, thème qui forme l'un des caractères essentiels de l'art persan, et qui est toujours employé par les artistes décorateurs de la Perse. Pour la première fois

aussi dans l'histoire de l'art apparaît la coupole construite sur trompes. Ainsi, l'architecture sassanide peut-être considérée comme l'ancêtre directe de tous les édifices à coupole (Sainte-Sophie à Constantinople, Saint-Pierre de Rome, etc).

«Les premiers, les Perses songèrent à localiser la poussée des voûtes, à Tagh-é-Evan, on a retrouvé une voûte formée d'arcs doubleaux réunis par des berceaux transversaux. La poussée totale se trouve ainsi reportée sur les piédroits des arcs doubleaux, c'est le principe duquel l'Europe tirera plus tard des conséquences si fécondes». (1)

Sous les Sassanides, l'empire perse retrouve sa grandeur passée. Le Roi des Rois et l'Empereur de Rome, se considèrent comme les maîtres légitimes du monde et s'appellent mutuellement «frères». Sapor I^{er} vit à ses pieds l'empereur Valérien vaincu et suppliant, et Julien l'Apostat fut tué dans une bataille livrée aux Sassanides. Un instant, la Perse fut affaiblie par l'anarchie causée par la doctrine communiste de Mozdak. Mais Anôchiravân, afin d'établir l'ordre, fit mettre à mort le prophète et ses partisans. Puis il annexa une partie de l'Inde et de l'Arabie. Byzance dut lui payer un tribut. Plus tard, inspiré par la crainte, l'empereur Acadius met Théodore II sous la tutelle du roi de Perse Yazdédjerd. Avec Kosroès II, l'armée perse occupe l'Asie-Mineure et la Syrie, s'empare de Jérusalem et enlève la vraie Croix. Puis elle envahit l'Égypte et pousse la conquête jusqu'en Abyssinie.

Le règne des Sassanides vit apparaître la curieuse figure du prophète Mâni (Manès). A la fois philosophe et peintre, il présentait en guise de miracle, un album entièrement peint et dessiné par lui. Cet homme extraordinaire eut une influence universelle : sa doctrine philosophique (le manichéisme) se répandit jusqu'en Europe, et persista pendant tout le Moyen-Age. Quant à sa peinture, elle fit école dans l'Asie Centrale.

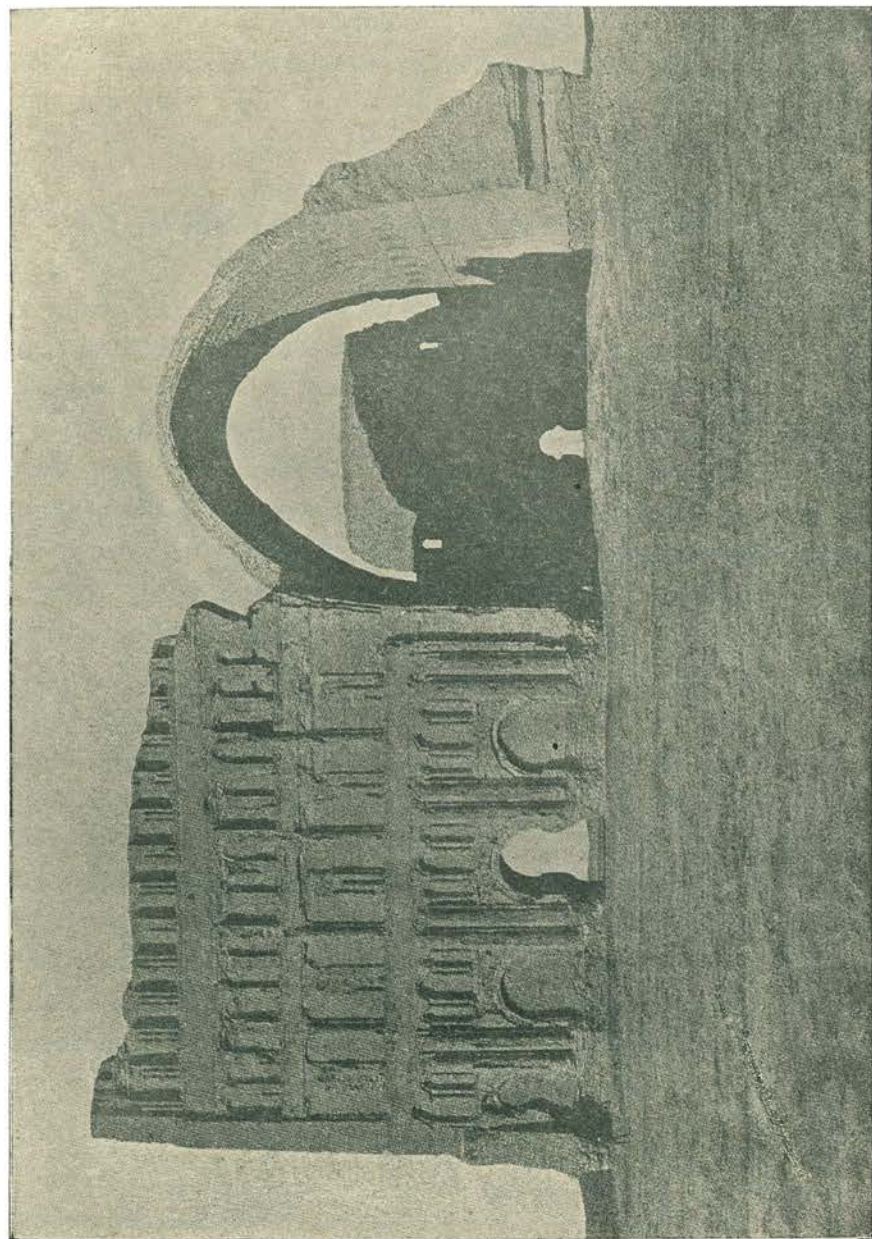
(1) Louis Hourtic ; Encyclopédie des Beaux-Arts, article «Architecture».

Malheureusement son œuvre, ainsi que celles de tous les peintres sassanides, a complètement disparu. Mais Grünvedel et de Lecoq ont découvert au Turfan (Turkestan chinois) quelques spécimens de la peinture manichéenne. «Une de ces fresques, aujourd'hui au musée de Berlin, et qui figure sans doute Mâni lui-même auréolé du soleil et de la lune, et entouré de son clergé, sera peut-être classée un jour comme la première peinture persane connue» (1). Le style de cet art est l'un des éléments qui, en passant par la peinture arabe, a formé la miniature persane. Le nom de Mâni en tant que peintre est encore aujourd'hui aussi populaire en Perse que l'est celui de Raphaël en Italie. Ce prophète artiste subit le martyre au III^e siècle après J.C.

La plus belle ruine sassanide est celle du palais de Ctésiphon, qui se composait d'une immense salle d'audience, recouverte d'un berceau elliptique, précédée d'un vaste portail et entourée de salles moins grandes. Au plafond de cet apadama pendait une couronne gigantesque, et par terre était étendu le célèbre tapis connu sous le nom de «printemps de Khosrô» tramé d'argent et d'or, avec application de pierres précieuses. Les murs étaient ornés de tableaux et de reliefs. Les autres ruines sassanides sont celles de Sarvestan, le Kasre-Chirine, le Dastagerd, le palais d'Eïvan, celui de Rabbat-Amon et le palais de Machita, dont les superbes reliefs sont aujourd'hui au musée de Berlin, etc. Non loin de Kermanschah se trouve le Tagh-e-Bostân, où l'on voit deux grottes taillées dans le roc. La plus grande est richement décorée de reliefs représentant au fond Kosroès à cheval, et sur les faces latérales, le souverain à la chasse.

Des arts industriels de l'époque sassanide, il nous reste un grand nombre de vases et de coupes, disséminés dans les musées de l'Europe. Deux des plus belles coupes se trouvent

(1) René Grousset : *Revue des Arts asiatiques*, Juillet 1924.



Clésiphon, Taq i Kisra, Palais du roi Sapor Ier
(242-272 après J.-C.)

au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de Paris. L'une est en argent et représente Kosroès à la chasse, l'autre en cristal, est entourée de plaques de verres colorés, jointes par une monture en or. Au centre est représenté le roi sur son trône. ⁽¹⁾

Les Arabes, les Tartares et les Mongols

Au VII^e siècle av. J.C. l'armée arabe défait Yazdédjerd III, dernier roi sassanide, envahit la Perse et remporte la victoire à la célèbre bataille de Nahāvand qui réduit ce pays en province khalifale. Au bout de deux siècles de soumission, l'Iran islamisé par la force se révolte contre l'autorité politique des Arabes. Dès cette époque, l'histoire de la Perse se complique par la division du pays en plusieurs royaumes rivaux continuellement en lutte, et qui disparaissent tour à tour dans le flot des invasions étrangères. Ce sont d'abord les Tartares commandés par Taghrol-Bey, puis les Mongols avec Tchinguiz Khan pour chef. Enfin les tribus turcomanes connues sous les noms de Moutons Blancs et Moutons Noirs. L'unité nationale ne fut rétablie qu'au XVI^e siècle, sous les Safavis qui surent rendre à la Perse, en même temps que son importance politique et militaire, sa puissance artistique. Mais avant d'aborder cette école d'art connue sous le nom de Renaissance persane, il nous faut jeter un coup d'œil sur le passé, c'est-à-dire la longue période de neuf siècles qui s'écoule entre la chute des Sassanides et l'avènement des Safavis.

On peut la diviser en trois parties : la période khalifale,

(1) Ces deux coupes furent enlevées par les Arabes et plus tard le khalife Haroun-el-Rachid les offrit à Charlemagne comme étant parmi les objets les plus précieux du temps. Longtemps elles restèrent au trésor de St.-Denis où on avait pris celle en verre et cristal pour la tasse de Salomon.

la période tartare et la période mongole. Mais avouons tout de suite que cette division, pas plus qu'une autre, ne saurait nous éclairer d'une manière satisfaisante sur cette longue période confuse de l'histoire de l'art persan. Les édifices de ces époques n'ont résisté ni aux tremblements de terre, ni à la fureur des envahisseurs barbares. Et d'autre part les monuments de la Perse post-islamique, n'ayant pas encore été étudiés aussi systématiquement que ceux de l'antiquité, la difficulté est grande de suivre l'immense chaîne qui rattache le style sassanide au style safavi. Quelques belles ruines pourtant, et les descriptions des auteurs orientaux, restent autant de témoignages de la puissance invincible du génie artistique de l'Iran, qui, nonobstant les invasions, les mélanges de races, et les plus atroces carnages que le monde ait vus, n'a jamais cessé de créer des chef d'œuvres.

Ces époques ont vu également naître des poètes tels que Ferdôssi, Omar Khayyam, Saadi et Hafez, et des savants tels que Avicenne pour ne citer que ceux qui sont les plus connus en Europe.

Une autre difficulté s'est ajoutée aux précédentes pour égarer les archéologues et leur faire émettre les hypothèses les plus étranges. Elle provient de la détermination des influences étrangères, et de leur part exacte dans le développement artistique de la Perse. Les discussions durent toujours, et, jusqu'à présent, la vérité n'a fait aucun pas sur ce sujet. Mais laissons les détails où se perdent les érudits aux dépens de l'idée générale. Si nous considérons dans son ensemble le style Safavi du XVII^e siècle, qui est le couronnement de tous les efforts faits depuis la conquête arabe, nous verrons que cet art, tant par le fond que par la forme, est le reflet le plus pur du style sassanide. Comparez les mosquées d'Ispahan avec certains palais sassanides : les uns et les autres sont recouverts d'un dôme et précédés d'un vaste portail ; quant à la décoration, celle qui orne la façade du palais de Machita est

encore, à peu de chose près, employée aujourd'hui par les artistes persans. Les éléments étrangers, introduits par les Arabes et les Mongols, loin de dominer les aspirations artistiques de l'Iran, n'ont fait que l'enrichir et s'effacer ensuite, au point de devenir méconnaissables. Bien des peuples ont conquis la Perse, mais en réalité ce sont toujours eux qui ont été conquis par elle, spirituellement.

De la période khalifale, il subsiste une mosquée à Cazvine, construite au commencement de l'ère musulmane, et rebâtie par Haroun-el-Rachid. Celle de Neichapour nous est connue par la description d'Abouali-el-Aléouy.

La période tartare a laissé deux caveaux en forme de tours et recouverts d'un dôme qu'on voit à Reï près de Téhéran. Ces édifices sont encore debout, mais leurs coupes manquent.

A la période tartaro-mongole appartient la ruine de la tombe de Chah-Khoda-Bandé (Oldjaïtou) à Soltanieh, construite sur plan octogone et supportant sur chaque angle un minaret. Les remarquables faïences dont elle est parée, disparaissent de plus en plus pour enrichir les musées de l'Europe.

La célèbre Mosquée Bleue de Tabriz est le chef-d'œuvre de la période mongole. Mais le plus intéressant spécimen du développement artistique de ces époques, est la mosquée Djom'eh d'Ispahan. Construite sous le Khalif El-Mansour vers le XII^e siècle, elle a été agrandie sous les princes tartares, et restaurée aux XVI^e & XVII^e siècles par les Safavis.

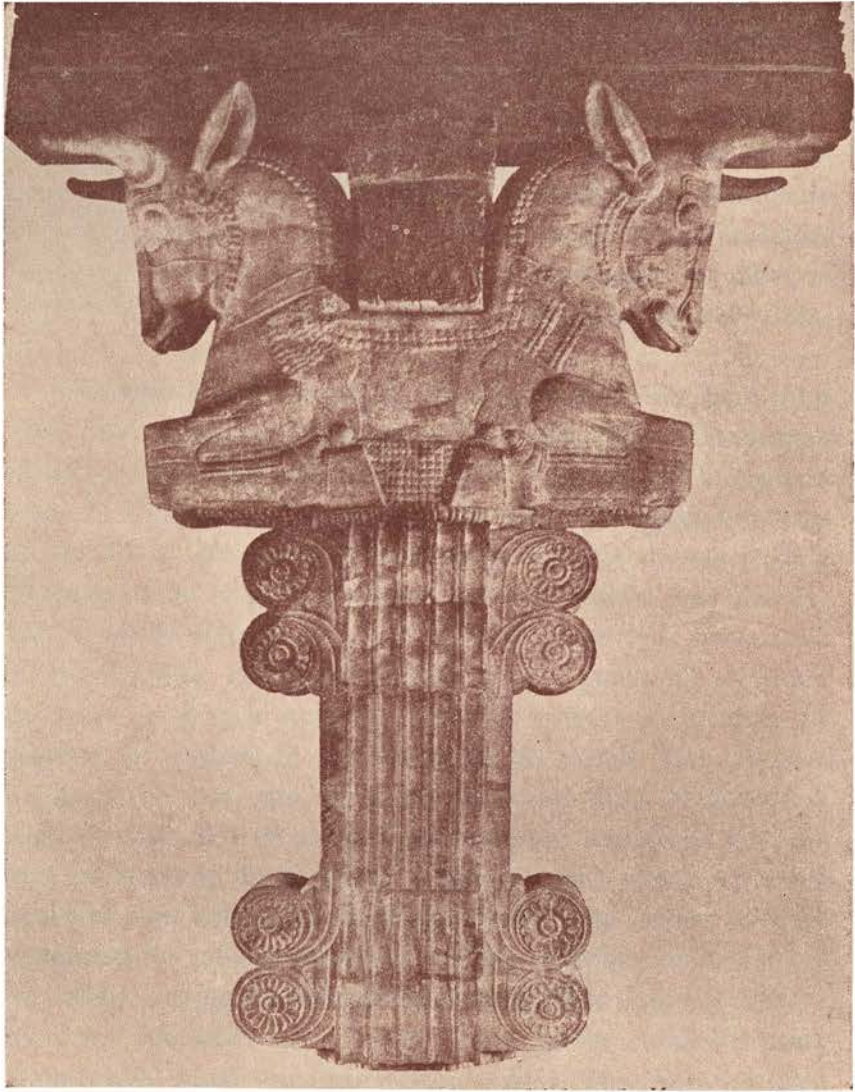
Le style Safavi ou la Renaissance

Au commencement du XVI^e siècle, un enfant de 14 ans nommé Ismaïl, issu d'une famille de prêtres, se mit à la tête d'une armée, conquiert toute la Perse, et fonde la dynastie des Safavis qui régna pendant deux cents ans. Ces deux siècles furent une période de paix et de sérénité. L'orage s'est un

instant calmé, mais il est vrai, c'est pour reprendre ensuite avec plus de fureur que jamais. A cette époque de l'histoire un souffle de vie intense traversa le monde entier. L'Italie d'abord, puis l'Allemagne, la Flandre, la Hollande, l'Espagne et la France, exprimèrent cette vitalité, connue sous le nom de Renaissance par des écoles d'art. La Perse aussi, sous les Safavis, eut sa renaissance qui ne le cède en rien aux plus fameuses écoles d'art, qui, à cette époque, fleurirent dans les états de l'Europe. En tout cas, si sa peinture resta très inférieure au point de vue technique à celle de l'Europe et si sa sculpture fut presque inexistante, par contre, l'architecture de la renaissance persane ainsi que ses arts décoratifs, furent au-dessus de tout ce qui, dans les mêmes domaines, était créé à cette époque dans le monde entier.

Il est curieux de constater que la renaissance persane présente les mêmes caractéristiques que toutes les autres renaissances : perfectionnement technique, fusion des éléments du passé avec les emprunts étrangers et adaptation de tous ces éléments aux aspirations nationales du moment. Mais tandis que les arts européens de cette époque, et particulièrement l'italien et le français, subissent l'influence de la mode, (ce fléau du génie occidental) lancée par les humanistes qui venaient de révéler au monde l'antiquité gréco-romaine, mode qui fut encouragée et soutenue par les Médicis et Louis XIV et qui régna si tyranniquement sur l'art, que malgré la beauté des œuvres de cette époque et leur puissance, elles sentent la pose et la maniérisme, l'architecture de la Renaissance persane est au contraire une moisson féconde naturellement produite par un sol riche d'engrais laissés par les Sassanides et aussi par les Arabes, les Tartares et les Mongols. De là cette sincérité saisissante qui jointe au goût inné de la race élève les œuvres de cette période de l'art persan à la hauteur des plus belles créations de l'esprit humain.

Au premier abord, la mosquée persane et la mosquée



Suse. Chapiteau de colonne du Palais d'Artaxerxès Memnon

Musée du Louvre, Paris

arabe semblent avoir une parenté évidente. C'est que, d'après une opinion souvent admise, l'une et l'autre sont issues de l'architecture sassanide, et de plus, se sont réciproquement influencées. «Les caractères distinctifs de la mosquée cathédrale persane, se réduisent aux quatre dispositions suivantes : le sanctuaire est couvert d'une coupole, un portail monumental le précède, voûté en ogive et présentant en façade un immense parement rectangulaire ; les minarets sont circulaires et flanquent le dôme. Enfin, du soubassement au faite, la mosquée est tout entière plaquée de faïences formant lambris.» (1).

De même que les noms de Périclès et de Louis XIV, celui d'Abbas le Grand est intimement lié à son siècle. Cinquième souverain de la dynastie des Safavis, il monta sur le trône à la fin du XVI^e siècle. Après avoir remporté quelques victoires sur les Turcs, ils vainquit les Portugais et les chassa de l'île d'Hormôz dans le golfe Persique, où ils s'étaient installés depuis un siècle, détruisant ainsi pour toujours leur puissance en Orient. Mais ce fut surtout un prince pacifique et, «bien que doué de grands moyens et habile homme de guerre, dit Malcolm, il regarda la prospérité de ses vastes états comme un plus noble but que de nouvelles conquêtes». Philosophe, érudit et artiste, il fit de sa cour une véritable Académie. Il transporta la capitale de la Perse à Ispahan, qui, grâce à lui est encore la plus belle ville de la Perse, «la ville bleue», connue vaguement du public européen par les descriptions de Pierre Loti Deux voyageurs européens, Pietro della Valle, et Chardin, l'ont vue ressusciter par le Grand Abbas. Chardin nous communique ainsi son impression : «Au demeurant, je restai ici pour jouir d'Ispahan qui est une ville grande, belle, populeuse, telle que je n'en ai vue de plus belle ou de plus grande dans tout le Levant ; telle, en un mot, que, sauf la position

(1) Al Gayet : l'art persan.

exceptionnelle de Constantinople, Ispahan non seulement égale cette dernière ville sous bien des rapports, mais la surpasse même à mon avis.»

L'avenue de Tchahar-Bagh, bordée de platanes, a trois kilomètres de longueur. Pietro della Valle la comparant à la rue del Popolo de Rome, à celle du Poggio Reale de Naples etc... la met au-dessus de toutes les avenues analogues qui existaient de son temps en Europe. Elle s'étend de la rivière Zendéroud jusqu'au centre de la ville où se trouve la célèbre Place Royale, dont parlent avec admiration Chardin et Pietro della Valle qui ne lui trouvent rien de comparable en Europe. Cette place rectangulaire est la plus grande du monde. ⁽¹⁾ Elle est entourée du côté intérieur, de deux rangs d'arcades formant un bâtiment à deux étages destiné à l'habitation publique, et, du côté extérieur, de bazars artistement construits et décorés. Sur les quatre côtés de cette place, s'élèvent les plus beaux édifices de la Renaissance, resplendissant de faïences multicolores et présentant aujourd'hui encore, la plus admirable disposition de couleurs. Ce sont, au Nord, la grande arcade du Naghareh Khaneh, qui donne accès au bazar et du haut duquel un orchestre se fait entendre chaque jour après le coucher du soleil ; à l'Est, se trouve la mosquée Cheikh-Loff-Ollah ; à l'Ouest, la porte et la grande tour d'Ali-Kapou, précédées d'un portique très élevé et orné de colonnes de bois, sous lequel les rois Safavis rendaient la justice et assistaient aux fêtes qui se donnaient sur la place ; enfin, au Sud, apparaît dans toute sa splendeur le chef-d'œuvre de la Renaissance, la Mosquée Royale avec son portail, son dôme et ses minarets. La porte franchie on passe par un vestibule surmonté d'une coupole et on arrive dans une vaste cour ornée d'un grand bassin destiné aux ablutions. Sur l'une des faces de cette cour s'élève le sancuaire précédé d'un

(1) L'encyclopédie des Beaux-Arts.

portail grandiose : c'est une salle carrée recouverte de deux coupoles superposées rappelant par leur disposition le dôme de la cathédrale de Florence.

Au XVII^e siècle la Place Royale était entourée de 110 pièces de canons, marquées aux armes d'Espagne et provenant de l'île d'Hormoz conquise sur les Portugais. Les nuits de fête, la place était illuminée par cinquante mille lampes accrochées aux bâtiments publics et aux habitations.

Les autres monuments remarquables sont : le gracieux Collège de Soltan Hosseïn, l'un des chefs-d'œuvre de la Renaissance, le Caravansérail du même nom, le Pavillon des Huit Paradis, le Pavillon Tchehel-Sotoun, le palais Tchahar-Bagh, le pont Allah-Verdi-Khan, le pont Hassan-Bey etc, etc. Tous ces monuments, grâce à leur puissance, leur beauté et la richesse inouïe de leur décor font d'Ispahan, malgré son état de délabrement actuel, l'une des plus belles villes du monde ; témoins les voyageurs européens et orientaux qui l'ont visitée de tout temps.

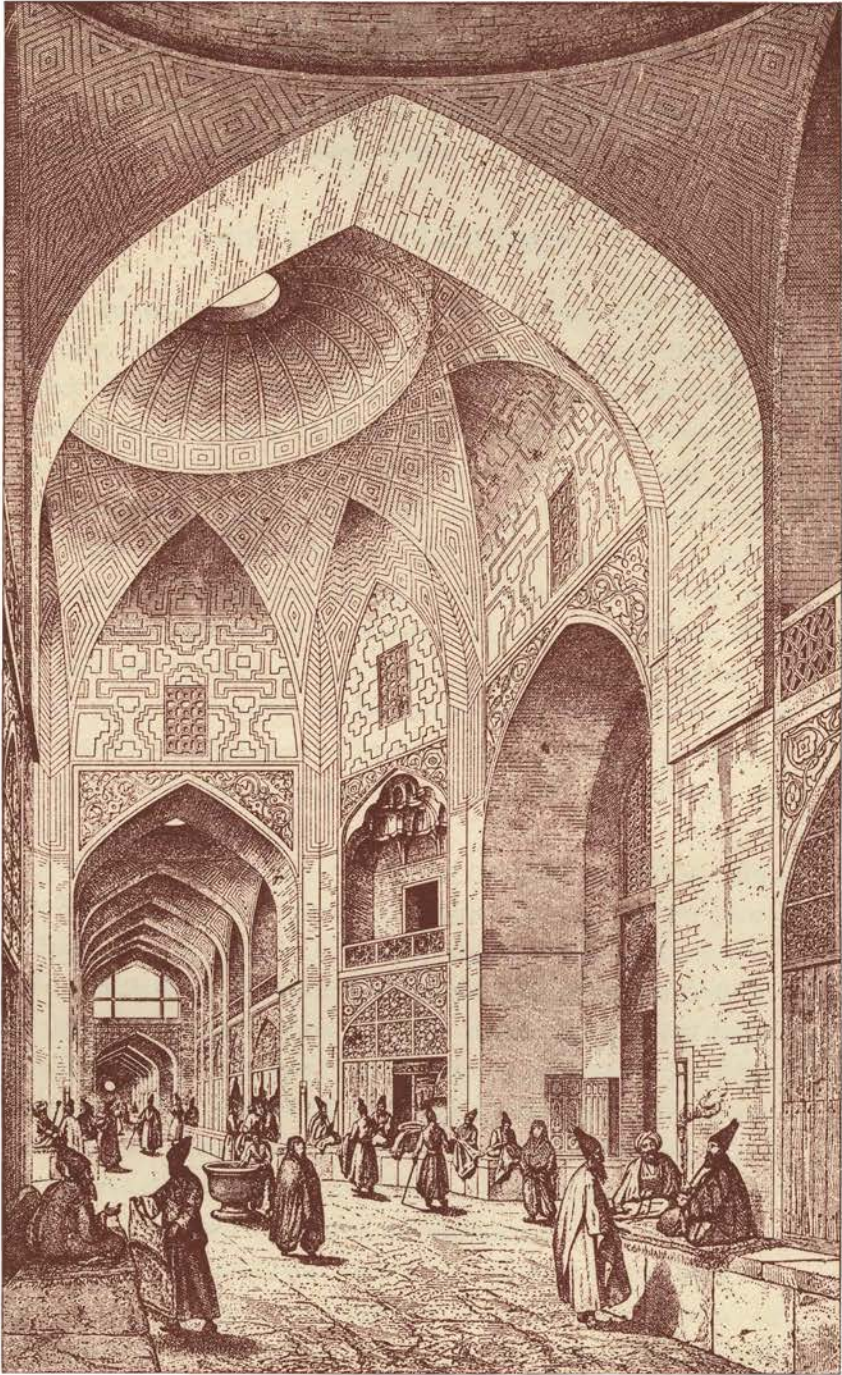
Les Kadjars

Les derniers rois Safavis, ainsi que les derniers souverains de toutes les grandes dynasties de Perse, finirent dans la mollesse et la dégénérescence ; le Chah Hosseïn, le Roi des Rois, était tombé dans une apathie telle qu'il se laissa battre par une poignée d'Afghans, et céda à leur chef la couronne de Perse. Le XVIII^e siècle fut de nouveau une période de troubles et de massacres. La puissance des Afghans fut renversée par Nadir-Chah, brigand de génie devenu par la suite un des plus fameux princes de l'Orient. Il reconquit la Perse, envahit l'Inde et prit Delhi. Après ce monarque, la Perse tomba dans l'anarchie. Mais vers la fin du XVIII^e siècle, Agha Mohammad Khan l'Eunuque, reconquit les provinces persanes,

fonda la dynastie actuellement régnante des Kadjars, et fit de Téhéran sa capitale.

Au commencement du XIX^e siècle la Perse vit sa dernière floraison artistique. Le monument principal de cette époque est le château de Ghasr-é-Kadjar qui s'élève sur une éminence près de Téhéran. Au-devant s'étend un vaste jardin orné de kiosques, de bassins et de jets d'eau. Un élégant pavillon précède l'escalier qui mène au château. La cour de celui-ci, entourée de bâtiments, présente à ses quatre angles, des tours octogonales ornées de briques de couleur émaillées. Les salles sont richement décorées. A cette époque l'architecture européenne était déjà bien morte. Elle n'a rien produit qui puisse être comparé au Ghasr-é-Kadjar. Le Pavillon du Trône de Téhéran est aussi construit dans les bonnes traditions de la Renaissance. Plus tard, d'autres monuments s'élevèrent dans la nouvelle capitale, le Chamsel-Emareh (le palais du soleil), la Porte des Diamants, la Mosquée Royale, et le Théâtre National destiné à la représentation des Taazihs (sorte de mystères religieux), le Caravansérail de Hadji-Mollah-Ali, etc etc. Les portes de la ville, ornées de faïences, sont aussi remarquables par leur élégance. Mais les faïences de Téhéran ne supportent aucune comparaison avec celles d'Ispahan. La tombe-mosquée de Chah-Abdel-Azim, près de Téhéran, est remarquable par l'élégance de ses minarets bleus et sa coupole recouverte de plaques d'or.

Les autres villes d'art de la Perse présentant des monuments de différentes époques sont : Kazvine (mosquée et tombeau de Hassan), Kachan (bazars et bains publics), Qom (mausolée de Fatéméh, avec une coupole en or), Hamadan (l'ancienne Ecbatane des Mèdes) possède, à part les restes de l'antiquité, les ruines d'une très vieille mosquée, et le tombeau d'Esther et de Mardochée reconstruit par les Juifs en style persan moderne. Chiraz, (tombeaux des poètes Hafez et Saadi), Machad (tombe-mosquée d'Imam Réza, avec une coupole en



Bazar Persan

(D'après Coste: Voyage en Perse)

or, et une porte recouverte de pierres précieuses), Tabriz (ruines de la Mosquée Bleue) etc etc.

Les arts industriels

L'art industriel de la Perse est fort intéressant à étudier, mais nous n'avons pas ici la place nécessaire pour l'analyser en détail. L'élégance, la fantaisie des formes, la richesse de l'ornement et la finesse de l'exécution sont ses qualités principales. L'ornement persan se distingue de l'ornement arabe qui est polygonal, par les rinceaux fleuris dont il est généralement formé. La seule analogie qui existe entre l'art industriel persan et celui des autres pays musulmans, c'est une impression de richesse et de chaleur, et une atmosphère d'intimité qui s'en dégage et qui est commune aux œuvres de tous ces pays, ce qu'on ne remarque à ce degré ni dans les productions semblables de l'Europe, ni dans celles de l'Extrême-Orient. L'exécution peut être grossière, mais l'objet est toujours d'aspect agréable.

La faïence, a-t-on dit, est un art éminemment persan. Bien que son invention soit tantôt attribuée aux Egyptiens, tantôt aux Chaldéens, la Perse l'a connue de tout temps, l'a perfectionnée et s'en est servi pour décorer partiellement ou entièrement son architecture. Vers le XIV^e siècle, grâce à un enduit de silicate alcalin interposé entre la terre et l'émail, les faïences acquièrent une vibration de ton, une chaleur et une transparence merveilleuses. En outre des plaques de revêtement, la faïence persane a produit des vases et des plats de toute beauté.

La verrerie était déjà très développée au temps des Sasanides. Au XVI^e siècle, des ouvriers vénitiens s'installèrent à Chiraz et à Ispahan, et travaillèrent dans le style persan. Le musée des arts décoratifs de Paris possède des bouteilles persanes de forme très curieuse dont le goulot rappelle le cou d'un cygne.

Les armes et les armures semblent plutôt des objets de parure que des moyens de défense et d'attaque, tant elles sont ornées. La ciselure, la marqueterie, la damasquinerie, l'orfèvrerie et la joaillerie contribuent à transformer ces instruments de meurtre en objets d'art.

La sculpture persane se réduit surtout à la décoration des bronzes et des ivoires, mais dans ce domaine restreint, elle a produit des chefs-d'œuvre.

L'art du livre est mieux compris en Perse que partout ailleurs. Une parfaite harmonie de style règne dans les différentes parties des manuscrits. Les reliures et surtout les enluminures qui encadrent les pages, sont parmi les plus beaux échantillons du génie artistique de l'Iran. L'écriture persane fait aussi partie de l'art décoratif. Elle tire tout son effet de la composition des lettres, de l'équilibre et du contraste parfois violent entre les pleins et les déliés. En Perse, les calligraphes sont, encore aujourd'hui, plus appréciés que les peintres, et les pages écrites de la main des célèbres calligraphes d'autrefois, tels un Mir ou un Darviche, se vendent à prix d'or. Les Européens n'ont pas encore compris le côté vraiment artistique de cette écriture.

Les châles, les étoffes de soie, les velours et les brocarts sont autant de caresses pour les yeux. Je m'arrêterai plus longtemps sur les tapis qui jouissent d'une réputation particulière. En effet, tout le monde connaît les tapis persans, même ceux qui ne savent pas où se trouve la Perse. De toute antiquité, leur vogue était universelle ; à Rome d'abord, puis à Byzance, on se les disputait à prix d'or. Le plus célèbre tapis de l'antiquité était celui qui se trouvait dans la salle du trône du palais de Ctésiphon. Cette pièce était connue sous le nom de « Printemps de Khosrô. » « Elle représentait un jardin sillonné de sentiers et de cours d'eau, et planté d'arbres et de fleurs printanières. La bordure fort large, contenait des parterres dans lesquels des pierres bleues, rouges, jaunes, blanches,

vertes, simulaient des fleurs. C'était de bijoux que l'on s'était servi pour figurer les cours d'eau et les sentiers, tandis que des fils d'or rendaient les tons jaunes du sol». Ce magnifique tapis fut mis en pièces par les envahisseurs arabes, pressés de se partager ses pierres précieuses.

Les tapis modernes de la Perse, à l'abri des influences étrangères, continuent le style de ceux de l'antiquité sassanide. Leur fabrication constitue aujourd'hui la principale industrie de la Perse, et leur exportation, une partie importante de son commerce avec l'étranger. La solidité, la beauté des compositions, la richesse des couleurs chaudes et vibrantes, ont fait la réputation des tapis persans. Chaque province a son genre particulier que les connaisseurs distinguent parfaitement.

La peinture

Que dire de la peinture persane ? Tout d'abord j'hésite à désigner sous le même nom l'art d'un Velasquez et celui d'un miniaturiste d'Ispahan. Ils n'ont de rapport qu'au point de vue matériel, c'est-à-dire que l'un et l'autre sont formés de couleurs qui couvrent d'un façon agréable une surface plane. L'œuvre de Velasquez, disait Léon Bonnat, donne l'impression de la réalité vue à travers une fenêtre. Rien de semblable dans la miniature persane ; le modelé est absent, les têtes manquent d'expression ; formes, couleurs, plans et perspectives linéaires procèdent de la convention plutôt que de la réalité. Les compositions même sont souvent maladroitement. Et pourtant un charme irrésistible émane de la miniature persane, captive le regard et plonge l'âme toute frémissante dans un bain de caresses. En un mot, tout est faux dans cette peinture, sauf le goût qui est irréprochable. D'où vient cet attrait singulier, qui semble même paradoxal, tant les éléments qui le produisent sont opposés aux idées courantes sur l'esthétique ? La

vérité est qu'une place à part doit être réservée à la miniature persane dans l'histoire de l'art : elle tient le milieu entre la peinture proprement dite et la décoration ornementale, c'est un trait d'union entre l'art d'imitation et l'art d'évocation. En tant que décoration, la miniature persane fait partie intégrante de l'art du livre. Les peintres sont en général aussi calligraphes et enlumineurs, et souvent le soin de tout le livre est confié au même artiste. C'est ainsi que celui-ci procédant avec une liberté qui ne reconnaît que la fantaisie et le goût, mélange la dorure et l'ornementation à l'écriture, et l'écriture aux illustrations. La miniature reproduit les scènes principales du texte et s'inspire non pas de la réalité, mais du sentiment profond et de l'idéal qui se dégage du poème qu'elle illustre. Le livre entier est en parfaite harmonie avec le texte. C'est pourquoi, vue dans les froides salles d'un musée européen, la miniature persane perd beaucoup de sa valeur artistique, et surtout de sa signification, tel un ornement architectural vu isolément, et loin de l'ensemble dont il faisait partie.

La perte des fresques antiques a rendu difficile l'étude de l'histoire de la peinture persane, et les plus anciens documents qui nous restent ne remontent guère au-delà du XIV^e siècle.

Au XIII^e siècle, un école de peinture était née à la Cour des Khalifes de Bagdad sous la triple influence des Nestoriens, chrétiens de Syrie, des Manichéens dont j'ai parlé plus haut et qui au VIII^e siècle descendirent de l'Asie centrale en Mésopotamie, et des peintres Sassanides. Cette école produisit des œuvres qui se distinguent par une remarquable grossièreté de facture. C'est pourtant d'elle qu'on a fait dériver les miniatures infiniment subtiles des artistes persans. Deux autres influences ont contribué au développement de la peinture persane : l'une très considérable est celle des peintres chinois établis en Perse sous les Conquérants Mongols ; l'autre,

beaucoup moins importante, est celle de l'Europe. On attribue à Behzad une copie d'après Gentile Bellini, et plus tard, Abbas le Grand envoie à Rome des peintres pour y étudier les maîtres italiens.

Les principales écoles d'art sont celles de Hérat au XV^e siècle, avec le génial Behzad, le véritable fondateur de la miniature nationale, et qui fit siens tous les emprunts du passé. Ses œuvres principales sont : les illustrations de «Leïli et Madjnoun» (à Leningrad), du Boustân de Saadi (Bibliothèque Royale du Caire), de l'histoire de Tamerlan (à Boston), etc.

A la même école se rattache Agha Mirak, auteur d'une magnifique Ascension de Mohammad. A Tabriz vivait à cette époque Sultan Mohammad, directeur de l'école de peinture, à qui on doit le perfectionnement des dessins de tapis. Il eut pour élève Oustad Mohammadi de Hérat, dont le Louvre possède un charmant dessin représentant des scènes de travaux champêtres. Les autres peintres remarquables de cette époque sont Cheikh Zadeh Mahmoud Abdullah, peintre de scènes bachiques, Kamal, et une femme : Bibidjeh de Merv. L'école de Boukhara au XVI^e siècle et surtout celle d'Ispahan, aux XVI^e et XVII^e siècles, ont produit des œuvres remarquables. Dans cette dernière ville travaillait Mâni, artiste d'origine indienne dont l'identité de nom avec le prophète peintre Mâni (ou Manès) du temps des Sassanides a provoqué en Perse des erreurs grossières dans l'attribution de ses œuvres. La Bibliothèque Royale du Caire possède de cet artiste raffiné des chefs-d'œuvre tels que «Adam et Eve» etc. Les autres peintres qui travaillaient à la Cour d'Abbas le Grand sont : Agha Réza, Réza Abbassi, fin portraitiste, Mir Youssouf qui peignit des sujets européens, Mohammad Ghassem, etc.

Le XVIII^e siècle marque la décadence, et au XIX^e siècle, grâce à l'extension de l'imprimerie, les artistes abandonnent peu à peu l'art du livre et adoptent la peinture sur laque, qui convient à la décoration des écritaires et des dos de miroir.

Ces œuvres, loin d'avoir la poésie et l'harmonie de ton des productions antérieures, valent cependant par la finesse de l'exécution. Et certaines compositions de fleurs et de feuillages méritent plus d'attention de la part des historiens de l'art qui, semble-t-il, ont décidé de fermer les yeux sur tout ce qui concerne les productions artistiques de la Perse moderne.

De tout temps, les peintres persans ont aimé les sujets érotiques et ont représenté de merveilleux accouplements sexuels (voire homosexuels) encadrés de paysages poétiques et de parterres fleuris. Quelques-unes de ces pages sont de vraies œuvres d'art, mais malheureusement le puritanisme et la pusillanimité des autorités les ont partout hypocritement exclues des musées.

Dédaignée et presque ignorée des Occidentaux jusqu'au commencement de ce siècle, la peinture persane jouit, depuis, d'une vogue grandissante, à tel point qu'une société de peintres orientalistes s'est fondée à Paris dont quelques-uns ne font qu'imiter les miniatures persanes. Alors qu'à Téhéran, une école d'art s'est formée sous l'influence des réalistes du XIX^e siècle français, il est curieux de voir qu'en France des peintres s'essaient à l'imitation de la peinture persane. Mais ces tentatives n'aboutiront pas à des résultats sérieux. Il faut les considérer comme une vogue passagère parmi tant d'autres, lancée par des esprits superficiels comme il en abonde à notre époque, et qui se croient plus originaux en imitant l'Orient, que d'ailleurs ils comprennent très mal. Il n'en est pas de même de la tendance occidentaliste en Perse, qui est le résultat logique de l'influence d'un art plus perfectionné sur un art encore primitif.

L'EPOQUE CONTEMPORAINE

Influence occidentale

Dans le grand courant des relations internationales qui a mis face à face les vieilles et les jeunes civilisations, la Perse est, parmi les principaux pays de l'Orient, celui qui a le moins subi l'influence occidentale ; et cela, en partie, grâce à son indépendance politique et aussi à cause de la difficulté des communications. Pourtant, dès la fin du XIX^e siècle, Nassereddine-Chah, à la suite de ses voyages en Europe, introduisit en Perse certains principes occidentaux, particulièrement en matière d'organisation militaire et dans l'instruction publique. Dès lors se développa une tendance vers les idées occidentales. Elle gagne de plus en plus la jeune génération, mais sans encore étouffer l'esprit national. Ainsi le caractère de la civilisation contemporaine de la Perse est fait du contraste entre le vieil esprit iranien prédominant et l'esprit occidental qui cherche à s'imposer. Les arts et les industries artistiques présentent le même aspect ; à côté des ateliers de peinture, de céramique, de tissu, etc, qui produisent des œuvres de style purement persan, il existe à Téhéran une école d'art réaliste, née sous l'influence des peintres européens du XIX^e siècle. Mais avant de parler de cette école, il faut reconnaître que l'art national est tombé en décadence ; depuis un demi-siècle, l'architecture ne donne plus signe de vie, et les peintres (sauf quelques-uns à peu près ignorés) ne font plus que des copies. Seule, la tapisserie conserve ses qualités éminentes et sa réputation mondiale.

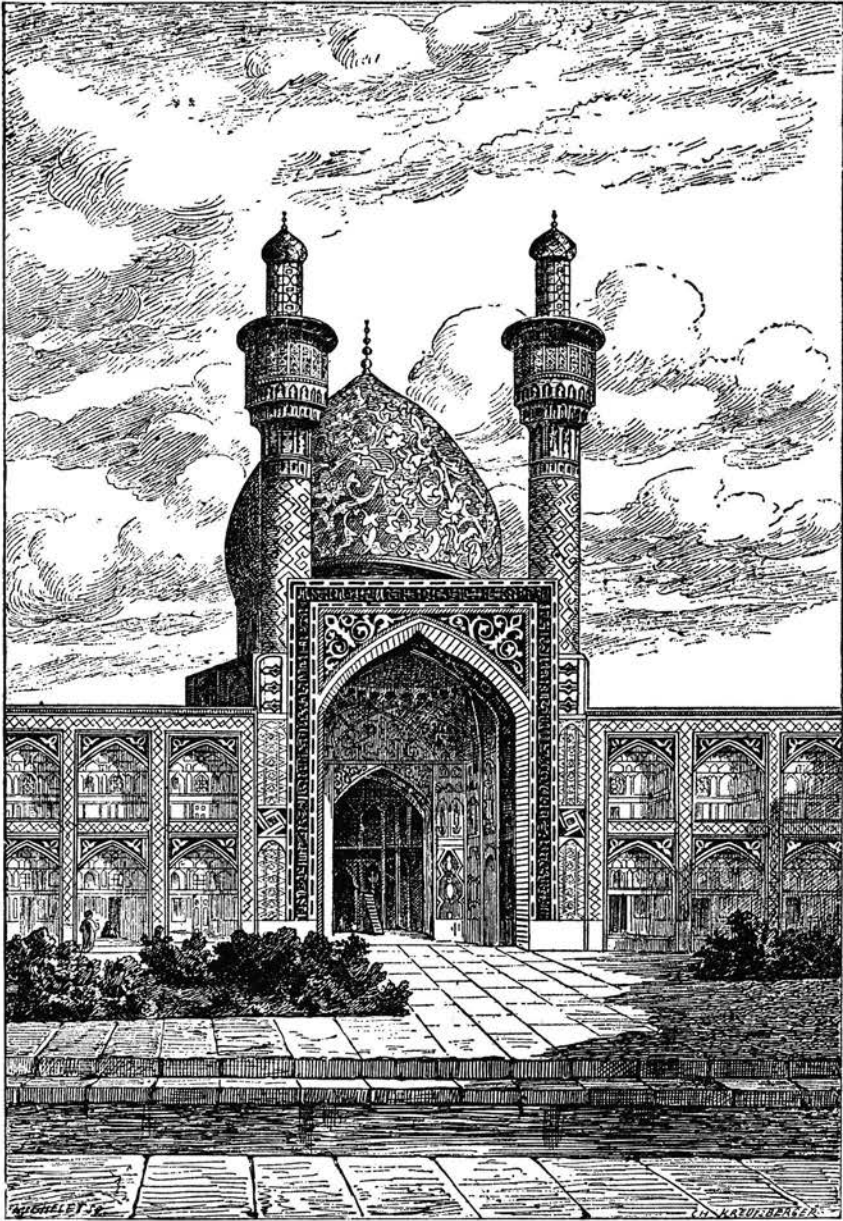
Au commencement de ce siècle, Kamal-el-Molk, premier peintre du Chah, fonde l'école des Beaux-Arts de Téhéran. Ce maître appartient à une famille de peintres qui, depuis Mohhammad Chah, ont travaillé à la Cour des Kadjars. L'oncle

de l'artiste avait été envoyé en Europe par le souverain pour y étudier la peinture occidentale. Il fit à Rome une copie d'une précision remarquable, d'après la *Madonna del Foligno* de Raphaël, dont le succès attira vers l'occident l'attention d'un grand nombre de peintres persans de l'époque. D'autre part, la découverte de la photographie avait fait une vive impression sur les artistes, qui voyaient en elle un criterium sûr pour juger de l'écart de leurs œuvres avec la nature qu'ils s'efforçaient d'imiter. Quelques-uns crurent naïvement que la Perse n'avait jamais eu de peintres (voire d'artistes), puisque les œuvres des maîtres les plus réputés étaient remplies de fautes de dessin. Dès lors, ils ne jurèrent plus que par l'Europe. C'est ainsi qu'au sein d'un peuple particulièrement idéaliste, naquit et se développa une école d'art, la plus réaliste peut-être qui existe.

Nassereddine-Chah, de son vivant, fit de Kamal-el-Molk son peintre favori. Ce dernier, en pleine possession de son talent, fit vers l'âge de quarante ans un voyage en Europe, et, durant quelques années, étudia à Paris, puis à Florence. Il rapporta en Perse un certain nombre de copies d'une fidélité remarquable, fidélité due surtout au fait que l'artiste avait mis dans ces copies toute sa patience d'Oriental au service d'une technique infaillible. La *Mise au Tombeau du Titien*, ⁽¹⁾ le *Saint Mathieu* de Rembrand, le portrait de Fantin-Latour par lui-même ⁽²⁾ etc, grâce à Kamal-el-Molk, ont leur double à Téhéran. Mais les classiques n'influencèrent point son talent déjà formé et nourri de réalisme. Une de ses compositions les plus remarquables, *Les Juifs de Bagdad*, présente l'apogée de sa technique. Le groupe savamment composé est formé de deux vieillards, une femme et une jeune fille d'une grande beauté, accroupis à l'orientale ; l'un des vieillards raconte une

(1) Musée du Louvre.

(2) Musée Pitti (Florence).



Collège de Sultan Hossein
(Portail du sanctuaire)

histoire qui provoque l'hilarité générale. Une autre toile représente un bourgeois de Téhéran, vendant un vieil habit aux Juifs. L'expression de l'un des Israélites en train de marchander est un document psychologique. Kamal-el-Molk considère lui-même comme son chef-d'œuvre, le portrait de Nassereddine-Chah. (1) Dans ce tableau, le souverain est représenté au milieu d'une vaste salle entièrement ornée de plaques de miroirs. Une frise décorée d'inscriptions persanes fait le tour de la pièce. Il s'agissait de mettre tout cela en perspective, science que le maître n'avait jamais étudiée (cette toile étant antérieure à son voyage en Europe). Mais au cours de l'exécution, qui dura quatre ans, il découvrit lui-même les lois fondamentales de la perspective. Cependant, malgré ce trait de génie, cette toile reste l'une des plus froides qu'il ait peintes. La préoccupation technique éclipsant tout le reste.

Kamal-el-Molk est surtout un grand dessinateur. Sur la couleur, il professe à peu près les mêmes points de vue qu'Ingres. Mais heureusement, il a rarement mis ses théories en pratique et en fait il a plus de vie que le peintre français.

Kamal-el-Molk rapporta d'Europe, parmi ses copies, quelques moulages de statues grecques généralement consacrés aux premières études des débutants. Puis il fonda à Téhéran l'école actuelle des Beaux-Arts. Cette école est gratuite et les élèves diplômés reçoivent une pension du gouvernement. L'un des élèves les plus doués, Abul-Hassan Khan, s'essaya dans la statuaire et réalisa la Vénus de Milo d'après un moulage, ce qui fit admettre la sculpture dans l'enseignement officiel de l'École. Hassan-Ali Khan y enseigne la perspective et l'anatomie.

Depuis quelques années, l'art du tapis fait également partie de l'enseignement et a produit quelques œuvres qui ont provoqué l'étonnement du public. Les portraits et les pay-

(1) Musée Téhéran.

sages réalistes qui composent ces tapisseries, rappellent assez fidèlement la peinture à l'huile. Mais la tapisserie ne gagnerait-elle pas à être purement décorative ? Chaque année, une exposition a lieu à l'Ecole des Beaux-Arts.

A part les sujets, les œuvres de l'Ecole de Kamal-el-Molk n'ont plus rien de persan et pourraient aussi bien être attribuées à des artistes occidentaux. Que faut-il penser de cette tendance ? En tous cas, ce n'est pas la première fois que la Perse subit l'influence artistique de l'étranger. J'ai déjà parlé de celles des Sémites et des Chinois, dont l'idéal lui est bien plus opposé que celui de l'Europe, et on sait que l'esprit iranien a toujours fini par dominer les éléments exotiques. Donc, loin de blâmer la tendance européenne en Perse, il me semble juste de voir en elle, la régénératrice de l'art persan. A condition toutefois de la considérer comme transitoire entre l'art du passé et celui de l'avenir....

Conclusion

Le caractère essentiel de l'art persan se résume en deux mots : simplicité de la forme et richesse du décor. Aucun art n'a su réunir aussi harmonieusement ces deux éléments qui, à première vue, semblent s'opposer. Les palais florentins sont bien pauvres à côté de ceux d'Ispahan. D'autre part, si nous comparons l'architecture persane à celle de l'Inde, par exemple, nous voyons que dans celle-ci, les lignes générales disparaissent sous la profusion ornementale. C'est que la décoration de l'architecture persane est non pas sculpturale mais picturale. Tandis que l'ornement en relief trop abondant provoque la confusion, brise les lignes des profils et attire le regard aux dépens de l'ensemble, la décoration des faïences colorées sur surface plane peut être multipliée à l'infini sans jamais troubler la clarté des masses et la pureté

des profils, parce qu'elle ne répand pas d'ombre et ne brise point les lignes.

Pour la simplicité, l'élégance et la clarté, les Persans peuvent être considérés comme les Grecs de l'Orient. Les coupes des mosquées ont la pureté de ligne des anses de vases grecs. Une symétrie sans froideur règne dans les constructions, et les proportions sont d'une justesse impeccable. A cela s'ajoute un décor infiniment riche et varié de couleurs chaudes et étincelantes, et le monument tout entier semble une apparition féérique, si simple pourtant qu'on le croirait l'œuvre de la nature plutôt que celle de l'homme, telles certaines pierres précieuses qui font notre étonnement et notre joie. Ceux qui ont vu les mosquées persanes ne les ont plus oubliées. Les mêmes qualités caractérisent les arts industriels et la peinture.

«L'influence iranienne qui fut prépondérante dès la fondation du Khalifat, alla toujours croissant et s'exerça jusqu'à la prise de Constantinople. Pendant mille ans, elle s'étendit de l'Espagne juqu'en Syrie, et de la Syrie jusqu'à l'Inde islamique régissant les arts, les industries artistiques, la poliorcétique, la philosophie et la grammaire». (1)

L'importance de la Perse est grande dans l'histoire de l'art : en elle se sont concentrées les civilisations orientales, qui, de là, ont rayonné dans le monde civilisé. Depuis que cet empire existe, pas un art n'a pu échapper à son influence. M. J. Cauthier, dans son tableau synoptique (graphique de l'histoire de l'art), donne à la Perse, au point de vue du rayonnement artistique, une importance aussi considérable qu'à la Grèce antique. Voici d'après ce critique et quelques autres, les principales écoles d'art qui ont subi l'influence de la Perse :

Influence directe : l'art égyptien depuis le V^e siècle av. J. C. l'art grec, l'art romain, l'art byzantin, l'art de l'Inde bouddhiste et de l'Inde musulmane, l'art chinois à l'époque des

(1) Dieulafoy : L'art antique de la Perse.

empereurs Tai-Tsong, Kao-Tsang et Minh-Houang, etc.

Influences indirectes : l'art mauresque, l'art scandinave, l'art roman, l'art gothique, la Renaissance italienne (architecture en coupole), etc. etc. Le cadre de cette étude ne me permet pas de préciser la part qui revient à la Perse dans le développement de chacune de ces écoles. Dieulafoy, à la fin du cinquième volume de «l'art antique de la Perse» a réservé tout un chapitre à l'origine perse de l'architecture française. L'éminent archéologue explique la façon dont l'architecture perse a passé en Syrie et de là fut importée par les Croisés en France, ce qui a donné naissance à l'architecture gothique (par la localisation de la poussée des voûtes, etc).

En nous basant sur ces renseignements, qui ont été puisés exclusivement chez des auteurs européens, il nous semble qu'une plus grande place devrait être réservée à la Perse dans les histoires générales de l'art, tant à cause de la valeur intrinsèque des œuvres qu'à cause de l'influence considérable qu'elles ont exercé sur la plupart des écoles d'art. Dans «Apollo», l'un de ses ouvrages les plus connus, M. Salomon Reinach expédie rapidement l'art persan, en se bornant à quelques lignes de considérations sur la période Archéménide, et se taisant religieusement sur les époques Sassanides et Safavis, cependant que des chapitres entiers sont consacrés à l'art de la France au XVII^e et XVIII^e siècles que les Français eux-mêmes trouvent aujourd'hui insipides. Avec de telles proportions, un livre ne peut prétendre au titre d'«histoire générale de l'art».

Dans l'histoire de l'humanité, la Perse occupe une place exceptionnelle : c'est l'unique nation de l'antiquité classique qui ait survécu au passé. Tandis que la civilisation grecque décline après la conquête romaine, puis disparaît, de même que celles de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Elam, de l'Assyrie et plus tard, celles de Rome et de Byzance, l'empire Perse, au contraire, existe toujours, et sa civilisation actuelle, ainsi que

son idéal, ne sont que le résultat d'une lente évolution de sa civilisation et de son idéal antiques ; ce qui rattache la Perse d'aujourd'hui à celle d'autrefois par des liens plus solides qu'on ne le croit d'ordinaire. Deux phénomènes de nature différente ont contribué à la conservation de cette nation. D'abord la pureté de la race qui n'a été que faiblement altérée par les invasions étrangères. La Perse, n'a jamais subi des invasions semblables à celles des Goths, des Vandales et des Huns qui, en réalité, étaient des migrations de tout un peuple. Elle a été conquise par des armées arabes, tartares et mongoles composées d'un certain nombre de soldats, dont le sang mêlé à celui de millions d'Iraniens, n'a laissé que de faibles traces. En second lieu, c'est la vitalité de l'âme iranienne qui s'est conservée par sa propre force. Contrairement à l'esprit grec qui, d'un seul jet s'est extériorisé sous la forme de la plus miraculeuse civilisation pour s'éteindre ensuite et disparaître, l'âme iranienne, quoique aussi puissamment douée, n'a jamais atteint l'intensité d'expression de celle des Hellènes, mais elle s'est conservée, et sous trois civilisations successives, a créé trois styles d'art différents par la forme et identiques dans le fond.

L'âme persane nous apparaît telle une belle femme se montrant chaque fois vêtue d'une robe de couleur différente. Cette femme n'est pas morte : qui aurait dit que six siècles après la chute des Achéménides, elle réapparaîtrait, et sous un voile plus somptueux encore ? Elle disparaît une fois encore, et mille ans plus tard, à l'époque des Safavis, se montre pour la troisième fois dans toute sa splendeur, éblouissant les regards et remuant les cœurs. Deux siècles nous séparent de ceux qui l'ont vue pour la dernière fois. Mais qui peut dire qu'elle ne réapparaîtra pas un jour prochain resplendissant encore de toute la gloire de son passé et rajeunie au contact de forces nouvelles ?

« On mutilera en vain la Perse, on la divisera, on lui pourra

ôter son nom, elle restera la Perse, et, partant, ne saurait mourir. Il me semble voir un granit que les flots de la mer ont roulé dans les profondeurs, qu'une révolution du globe a mis à sec, qu'un fleuve a encore promené, et qui, usé, arrondi aux angles, éraillé en maints endroits, mais toujours granit, repose, pour le moment, au centre d'un vallon aride. Il reprendra ses pérégrinations quand il plaira à la nature. Peu lui importe l'élément qui l'emportera et les aventures qu'il pourra courir. Tant qu'il n'aura pas disparu, il sera toujours granit; et, pour une force qui l'écornera à peine en cent ans, il en usera des milliers.» (1).

MOHSEN MOGHADAM

(1) Comte de Gobineau - Trois ans en Asie.

LE ROLE DE LA FEMME

DANS

LA REVOLUTION PERSANE

Avant d'examiner la part qu'ont prise les femmes persanes à la révolution de 1908, il ne serait peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur la condition sociale dans laquelle elles vivent, ce qui fera ressortir l'importance du rôle qu'elles ont joué.

On sait l'état d'infériorité où est tenue la femme musulmane par rapport à l'homme. De cette injustice, les mœurs seules ne sont pas coupables. Quoi qu'on en dise, la religion y a sa part de responsabilité. Peut-on dire, en effet, d'une religion qui considère la femme comme une faible d'esprit, qui juridiquement ne reconnaît son témoignage que comme la moitié d'un témoignage masculin, qui permet à l'époux de frapper son épouse en cas de désobéissance, peut-on dire de cette religion-là qu'elle consacre l'égalité des sexes?

On raconte que quand la fille du roi de Perse, Khosrô Parvîz monta sur le trône, Mohammad, à qui l'on rapporta le fait dit: «Un peuple ne peut prospérer, qui remet ses destinées entre les mains d'une femme.» Selon une tradition, le Prophète aurait déclaré que les femmes ne sont que des instruments entre les mains de Satan, et qu'au paradis leur place sera restreinte. On lui prête encore ces paroles assez peu galantes: «Laissez les femmes en arrière, comme Dieu les a laissées.»

Le clergé musulman, à son tour, a surenchéri. Toujours soucieux d'exploiter à son profit l'ignorance et la crédulité du pauvre peuple, il a décrété que l'instruction de la femme était contraire à la religion, et qu'elle ne devait pas même apprendre à lire et à écrire.

Influencée par cet état d'esprit, la littérature n'a pas voulu être en reste de politesse : elle a souvent comparé la femme, au point de vue moral, à un démon, un serpent, un dragon, et autres bêtes aimables.

Il est hors de doute que dans la Perse préislamique, et sous l'influence de la religion de Zoroastre, la femme était tenue en parfaite estime et était considérée comme l'égale de l'homme. Le nombre des reines qui sont montées sur le trône de Perse, jusqu'à la conquête arabe, en serait un indice suffisant



C'est dans cette déplorable condition, à laquelle l'avaient réduite les préjugés religieux, que nous trouvons la femme persane à la veille de la révolution. Et le mouvement d'émancipation auquel elle prend part alors, sa participation au réveil national, ses luttes et ses succès nous paraissent d'autant plus remarquables, qu'elle semblait moins préparée à de semblables exploits. En effet, jusqu'alors, elle n'avait guère de rôle important dans les affaires publiques. Au cours de l'histoire, on la voit parfois mêlée à des intrigues de cour, et plus souvent à des intrigues d'amour qui vont jusqu'à provoquer des guerres, mais elle ne montre aucune capacité dans le domaine politique, religieux ou social.

Par contre, dans le domaine littéraire, la Perse a vu fleurir un certain nombre de poétesses remarquables qui se sont montrées intellectuellement bien au-dessus de leur temps. Mais celles-là mêmes n'ont pas réussi à relever le niveau social de leur sexe, et à le soustraire au fatalisme et au fanatisme reli-

gieux. Et quant à leur influence littéraire, elle a été aussi fort limitée, tant à cause de leur situation sociale, qu'à cause de leur nombre restreint : une rose ne fait pas le printemps, dit le proverbe persan.

Parmi les femmes qui se sont montrées dignes d'obtenir leur émancipation, la première et la plus remarquable fut Qorrat-ol-Eïn, le fameux apôtre du Babisme, la secte religieuse qui prit naissance en Perse au milieu du siècle dernier. Par sa vaste culture et son génie poétique, autant que par l'élévation de son caractère, son dévouement à son idéal, et le courage extraordinaire qui la fit courir au-devant du martyre, cette jeune femme mérite notre admiration. Condamnée comme hérétique par le clergé musulman, Qorrat-ol-Eïn fut, ainsi qu'un grand nombre de partisans de la religion nouvelle, mise à mort en 1852.

Nous n'avons pas l'intention de retracer ici la biographie de ce précurseur du féminisme persan, non plus que d'entrer dans le détail du rôle qu'elle a joué. Nous nous contenterons de reproduire ici un passage de l'ouvrage de A. L. M. Nicolas sur le Babisme, où l'on voit la méthode suivie par Qorrat-ol-Eïn pour prêcher l'abolition du port du voile :

«Qorrat-ol-Eïn avait, conformément à l'usage adopté par elle, fait suspendre à deux cordons comme un rideau, un léger morceau d'étoffe. C'était toujours derrière ce voile qu'elle parlait en public.

Ce jour-là, elle se revêtit de ses plus beaux vêtements et de ses plus riches parures, elle ordonna à ses deux servantes de se tenir un peu derrière elle, armées de ciseaux. Au signe qu'elle leur ferait, elles devaient toutes deux ensemble couper les cordonnets retenant l'étoffe, qui tomberait ainsi d'un seul coup.

Elle commença aussitôt sa conférence. L'aventure qu'elle tentait, l'émotion bien naturelle qu'elle en ressentait, l'espoir de la réussite, la crainte d'un échec, l'excitèrent à tel point

que jamais elle n'avait été aussi éloquente, ni aussi persuasive.

Les auditeurs, charmés par sa voix et son talent, l'écoutaient avec une attention profonde.

Au moment où elle prononça ces paroles : « Vous devez aujourd'hui tous savoir que Dieu s'est manifesté et que le Koran est abrogé : un livre nouveau vous est descendu du ciel, une loi nouvelle vous est donnée », elle fit le signe convenu : les servantes obéirent, le rideau tomba, et splendide, elle apparut aux yeux des auditeurs. Elle se tourna une seconde vers ses servantes, comme pour leur demander compte de ce qui venait de se passer, mais faisant immédiatement face à la foule : « Qu'importe cet accident, dit-elle, cela n'a aucune importance : ne suis-je pas votre sœur, et n'êtes-vous point mes frères ? Quelle sœur a jamais caché son visage à son frère ? » (1)

Le Babisme qui prétendait réformer l'Islam et émanciper la femme musulmane, n'a pas réussi dans ses desseins. Au contraire, et bien qu'indirectement, il a desservi la cause du féminisme et des idées modernes en général. En effet, répudié comme une hérésie, ce fut une excellente arme entre les mains du clergé, du gouvernement absolu et des réactionnaires, pour étouffer toute idée libérale. Il suffisait que quelqu'un affichât quelque opinion nouvelle, quelque conception occidentale de la vie sociale, pour qu'aussitôt, accusé de Babisme, il fut supprimé. On revivait les beaux jours de l'Inquisition d'Espagne.



Ainsi, depuis l'exécution de Qorrat-ol-Eïn et la répression du Babisme jusqu'à la révolution, aucun mouvement féministe n'a pu être observé en Perse. Il est vrai que de temps à autre

(1) Seyyed Ali Mohammed, dit le Bâb, par A. L. M. Nicolas. Paris 1905, (p. 283).

des femmes se sont mêlées aux affaires publiques, et quelques-unes mêmes sont arrivées à une certaine célébrité, telle cette femme de Tapriz surnommée Zeïnab Pacha, et cette autre de Téhéran, connue sous le nom de Kalontar. Ces deux femmes, à des époques différentes, se sont montrées dans les agitations qu'elles fomentaient contre le gouvernement, d'une grande énergie et d'un grand courage. Si le gouvernement prenait une mesure provoquant des mécontentements, ou lorsque le peuple avait une revendication à faire, elles se mettaient à la tête d'une foule de femmes et d'enfants, armées de bâtons et de revolvers, et parcouraient les rues et les bazars, forçant tous les marchands à fermer leurs boutiques et leurs magasins, ce qui, en Perse est l'équivalent d'une grève générale. Bon gré mal gré, les hommes obéissaient et se joignaient à la foule féminine qui, ainsi grossie se rendait aux portes du palais du Chah ou du gouverneur, pour y faire entendre ses revendications.

Ces femmes ont été fort populaires. Des poètes ont chanté leurs louanges dans des chansons à succès, et aujourd'hui encore bien des gens évoquent avec regret le souvenir de leur ardeur et de leur énergie. Mais il faut croire que tous ces agissements auxquels elles se livraient (et qui souvent, et à leur insu, avaient pour origine des intrigues de courtisans et des conflits d'intérêts privés) n'étaient nullement des mouvements d'émancipation. Le féminisme, pas plus que les autres idées modernes, n'y était pour rien.



La révolution provoqua le réveil de la femme persane. La presse, désormais libre, y contribua beaucoup. En exposant la situation de la femme dans les pays occidentaux, le rôle qu'elle jouait dans la civilisation moderne, en rendant compte des mouvements féministes de l'Europe, les journaux dessil-

lèrent les yeux aux femmes persanes qui, désormais convaincues de l'état d'infériorité où leur ignorance et l'égoïsme masculin les tenaient, décidèrent de se libérer de cet esclavage.

Les plus instruites et les plus capables d'entre elles entreprirent aussitôt la fondation d'écoles pour jeunes filles et de journaux destinés à éclairer les femmes. Le clergé, qui jusqu'alors s'était toujours montré hostile à de pareilles réformes, les déclarant contraires à la religion, n'avait plus le pouvoir de s'y opposer. De jour en jour il perdait du terrain, et se trouvait menacé par les révolutionnaires. D'ailleurs, la plus grande partie des «mollas», et surtout les plus éclairés d'entre eux, s'étaient montrés favorables au nouveau régime et contrebalançaient ainsi l'influence funeste de leurs collègues récalcitrants.

A Tapriz, la femme de Mirza Ali A'yan fondait une association féminine (Andjoman Nesvân) d'inspiration patriotique, qui encourageait les femmes à n'employer que les étoffes du pays, à élever elles-mêmes leurs enfants et à soutenir les révolutionnaires.

A l'époque où les Russes menaçaient d'occuper Téhéran si le parlement persan ne cédait pas à leurs exigences, une jeune fille du nom de Chams-ol-Méali (actuellement inspectrice des écoles de filles et connue sous le nom de Khanom Raïsseh) monta sur la chaire d'une mosquée, et là, dans une harangue véhémement, elle protesta au nom de toutes les femmes persanes contre la faiblesse du gouvernement et du parlement vis-à-vis des menaces russes, et déclara que toutes étaient prêtes aux plus grands sacrifices pour sauver la liberté et le nouveau régime en danger.

Une autre femme apporta un jour au Comité pour la fondation de la Banque Nationale ses boucles d'oreilles, seul objet de luxe qu'elle possédât, en s'excusant de la modicité du don qu'elle était capable de faire à sa patrie. Ce geste im-

pressionna vivement l'assistance, et encouragea les femmes à souscrire largement à l'emprunt national.

Le jour du grand Coup d'Etat où les Cosaques du Chah bombardèrent le Parlement, la Mosquée de Sepahsalar et la maison de Zahir-ed-Dauleh, une femme leur adressa un discours si éloquent et si touchant, qu'ils s'en retournèrent en s'excusant, honteux des actes de cruauté qu'ils venaient de commettre.

Des articles publiés dans les journaux par des femmes et des jeunes filles, surtout par les élèves de l'école de la mission américaine, maintenaient la ferveur patriotique des milieux féminins et invitaient les femmes à remplir leurs nouveaux devoirs. La pièce patriotique de «Nader Chah», traduite du turc en persan par la fille de Hadjeb-od-Dauleh, se lisait avec passion dans tous les cercles de femmes.

Et voici maintenant le témoignage d'un étranger, l'Américain Morgan Shuster qui servit quelque temps le gouvernement persan en qualité de trésorier général. Dans son livre, «The Strangling of Persia», M. Shuster dit :

«Depuis 1907 les femmes persanes sont devenues presque l'élément le plus progressif, sinon le plus radical, dans le monde. Peu importe que cette opinion renverse des idées soutenues depuis des siècles. C'est un fait.

Il n'est pas exagéré de dire que sans la force morale des femmes, cette révolution malheureuse et à courte vie, qui pourtant avait été si bien menée par les Persans, serait devenue inutile et se serait perdue dans une sorte de protêt organisé. Les femmes persanes ont fait beaucoup pour maintenir vivant l'esprit de la liberté. Ayant elles-mêmes souffert d'une double oppression, politique et sociale, elle ont déployé une grande ardeur pour créer le mouvement nationaliste, obtenir un gouvernement constitutionnel et adopter les codes politiques et éthiques de l'Europe.

Il n'est pas moins étrange de voir qu'à cette occasion les

aspirations populaires ont été soutenues par la majorité des prêtres musulmans qui cependant se rendaient bien compte que l'état de choses nouveau causerait la perte de leurs privilèges et de leur influence.

Le révolution de 1906, dirigée contre la tyrannie et les cruautés de Mozaffareddine-Chah, avait réussi sans effusion de sang. Pendant les cinq années qui suivirent le mouvement, une lueur ardente et parfois même sauvage brilla dans les yeux voilés des femmes de la Perse. Et dans leur amour pour la défense de la liberté, elles n'hésitèrent pas à s'affranchir des coutumes les plus sacrées et à rompre les chaînes qui les avaient durant tant de siècles tenues prisonnières.

J'ai eu bien souvent l'occasion d'observer les fréquentes manifestations de l'influence des femmes musulmanes et leurs heureuses conséquences. Nous autres, Européens et Américains, nous sommes depuis longtemps accoutumés à la prépondérance des femmes d'Occident dans les affaires commerciales, professionnelles, littéraires, scientifiques et politiques. Mais que dirons-nous de ces femmes voilées de l'Orient, qui le soir, après leurs travaux du foyer, n'hésitent pas à devenir institutrices, rédactrices de journaux, ou fondatrices de clubs féminins ou orateurs politiques? Que dirons-nous, en voyant ces femmes propager avec ardeur les idées les plus avancées de l'Occident dans un pays qui, sous le joug d'un despotisme séculaire, vit depuis si longtemps dans l'obscurité et l'inaction? D'où leur vient ce désir de régénération et d'où cette foi sincère en nos institutions politiques et sociales? Car, il n'y a pas de doute, ce désir s'est fait jour et persiste encore. Et avec lui est née cette intelligence distinguée des choses, qui d'ordinaire n'apparaît qu'après une longue période d'expériences pratiques.

Les femmes persanes ont donné au monde un exemple

remarquable de lucidité d'esprit et d'habileté pour assimiler rapidement des idées tout à fait nouvelles. Et c'est avec l'élan mystique d'un croisé qu'elles se sont employées à la réalisation de leurs idéaux.»

Aux sombres jours de doute, où l'on se demandait si le Parlement pourrait tenir ferme, les femmes persanes, franchissant les dernières barrières qui les asservissaient, donnèrent, par leur ferveur patriotique et leur amour ardent de la liberté, un remarquable exemple de courage. Plus d'une fois le bruit avait couru que les députés avaient décidé dans leurs réunions secrètes de céder aux menaces de la Russie. Le peuple, à ces nouvelles, était dans une grande anxiété. Quelle voie devaient suivre les nationalistes pour maintenir les députés dans leur devoir ? Ce furent les femmes qui la leur montrèrent.

Sorties de leurs demeures, au nombre de trois cents, elles se dirigèrent vers le Parlement d'un pas ferme et décidé où se reconnaissait une détermination inébranlable. Comme de coutume, elles étaient voilées et revêtues de leur ample manteau noir, sous lequel beaucoup d'entre elles cachaient des revolvers. Ce que les graves députés de l'Empire du Lion et du Soleil pensèrent de cette étrange visite ne nous a pas été rapporté. Elles avaient demandé au Président de les recevoir toutes. Mais celui-ci ne consentit à parlementer qu'avec une délégation qu'elles lui enverraient. Ces femmes entrèrent au Parlement, et avant que le Président et ses collègues ne se doutèrent de ce qui allait se passer, elles jetèrent bas leur voiles, et menaçant les députés de leurs revolvers, ces mères, ces épouses et ces filles déclarèrent qu'elles n'hésiteraient pas à tuer leurs propres fils et leurs propres époux et à se laisser massacrer elles-mêmes, si le Parlement manquait à son devoir de sauver la liberté et la dignité du peuple persan.

Bien que le Parlement ait été, peu après, bombardé et

dispersé par les mercenaires russes à la solde du Chah, lequel tentait alors son coup d'Etat, il avait toutefois échappé à la honte d'avoir vendu les droits du pays.

N'avons-nous pas le droit de crier : Honneur aux femmes voilées de la Perse!

H. KAZEMZADEH IRANSHAHR.

OMAR KHAYYAM

Omar Ebn Ebrahim El Khayyâm naquit dans le Khorasan, près de la ville de Nichapour, vers l'an 1040 de l'ère chrétienne. Il fit ses études au collège de cette illustre cité où, dit-on, il contracta une étroite et durable amitié avec deux de ses camarades dont les destinées devaient être glorieuses : Hassan Sabbah, qui devint le «Vieux de la Montagne», chef de la secte mystérieuse des Hachichines, et Nézam-ol-Molk, qui fut vizir du sultan seldjoukide Alp Arslan. Grâce à la protection de Nézam-ol-Molk, Khayyâm put s'adonner à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, qui l'attiraient. Quelques années après, il était le plus célèbre savant de son époque. Il composa divers ouvrages scientifiques, notamment des Tables Astronomiques, une Méthode pour l'extraction des racines carrées et cubiques, une Démonstration de problèmes d'algèbre et un Traité sur quelques difficultés des définitions d'Euclide. Ces deux derniers recueils, seuls, nous sont parvenus. Comme directeur de l'Observatoire de Merv, en 1074, il entreprit et réalisa la réforme du calendrier musulman.

Afin d'honorer le métier qu'avait exercé son père, il s'était donné le nom de Khayyâm (fabricant de tentes).

Il mourut à Nichapour, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

D'autres poètes, tels que Ferdôssi, Môlavi ou Nézâmi, ont composé des milliers et des milliers de vers. Omar Khayyâm s'est immortalisé par quelque 150 à 170 quatrains

qu'il a négligemment jetés à la postérité. Ronsard, aussi, aurait pu se contenter d'écrire les Sonnets pour Hélène.



Khayyâm est un désespéré qui se masque d'un sourire dès qu'un sanglot l'étrangle. Cette sérénité douloureuse, il ne l'a pas conquise sans efforts, sans blessures. Durant toute son existence il a cherché la vérité, dans la science, dans la philosophie, dans les plaisirs de la vie. Le résultat de ses investigations passionnées ? Ce quatrain dont la sécheresse est plus émouvante que toutes les larmes de l'Ecclésiaste :

« Le vaste monde : un grain de poussière dans l'espace. Toute la science des hommes : des mots. Les peuples, les bêtes et les fleurs des sept climats : des ombres. Le résultat de la méditation perpétuelle : rien. »

La sérénité de ce désabusé ne ressemble ni au calme olympien de Goethe, ni à la fade quiétude d'Horace, auxquels on l'a trop souvent comparé. Son érudition universelle et ses déboires d'ordre purement transcendantal, lui on conféré sa dédaigneuse indifférence et cette amertume qui n'accepte un plaisir que pour le changer en douleur.

Son courage est remarquable. Au mépris du jugement de ses contemporains fanatiques et intolérants, il ose douter de tout ce que l'on vénère autour de lui, il ose proclamer l'inanité des dogmes religieux et des connaissances humaines.

« Sur la Terre bariolée, chemine quelqu'un qui n'est ni musulman, ni infidèle, ni riche, ni humble. Il ne révère ni Dieu ni les lois. Il ne croit pas à la vérité, il n'affirme jamais rien. Sur la Terre bariolée, qui est cet homme brave et triste ? »

Qui ? Mais Khayyâm lui-même ! Cependant, l'arôme d'un jasmin ou le sourire d'une jeune fille l'a déjà consolé.

J'imagine Omar Khayyâm assis, une nuit, sur la terrasse de l'Observatoire de Merv. Les étoiles brillent. Les fleurs jettent leur parfum à pleine gorge. Des rossignols pathétiques parlent d'amour aux roses. Le visage dans ses mains, les yeux clos, le poète regarde flamboyer encore les astres qu'il vient d'étudier. Aucun problème ne le tourmente plus, même le principal, celui de la création de l'univers. Il sait qu'il ne saura jamais, et que toutes ces constellations s'éteindront avant que quelqu'un ait dit : «J'affirme et je prouve.» Il se lève. Il se penche sur la ville endormie, dont chaque maison, au milieu de son jardin, ressemble à un nénuphar flottant sur une eau noire. Il écoute. Il croit percevoir la respiration des êtres qui reposent dans l'attitude des morts... Ce n'est que la brise. Il croit entendre les rêves de cette multitude... Ce n'est que le bourdonnement des insectes nocturnes. Dans son immense avidité d'aimer et de croire, il voudrait être cet amant qui sommeille en serrant la main de sa bien-aimée, ce père qui berce son fils, ce mendiant qui a remercié Dieu avant de s'étendre sur sa natte. Le cœur à nu, il souffre. Mais sa torture est brève. Il a déjà évoqué la loi fatale qui séparera ces amants, ce père et ce fils, ce mendiant et son Dieu.

Le brise effeuille sur ses mains une grappe de glycine. La caresse de ces gouttes d'aube l'apaise. Il les ramasse, les respire. Tout à l'heure, de ces corolles et de sa souffrance il extraira un parfum impérissable.

Le matérialisme de Khayyâm n'est jamais grossier. L'ardeur avec laquelle il exalte le vin et l'amour est déchirante. Ses paradoxes, ses ironies contre les dogmes et les marchands des dogmes, ses blasphèmes, sont d'un révolté, non d'un sceptique. Il est devenu pyrrhonien parce qu'il a beaucoup trop appris.

Devant les gouffres insondables du ciel et les ténèbres de la vie, Descartes fera de la géométrie analytique, Pascal se blottira contre Dieu, Leibniz formera le projet de concilier

la théologie, la morale et la raison. Devant les mêmes mystères, Khayyâm a courageusement avoué son ignorance et surtout sa répulsion pour l'improvable.

La limpidité des Quatrains, autant que leur profondeur, détermine en Europe leur succès, malgré les trahisons de leur premier traducteur Nicolas et les fausses variations de Fitzgerald. Les occidentaux ont su gré à Khayyâm d'avoir éliminé de ses vers les subtilités, les recherches et les sous-entendus, les préciosités et les comparaisons outrées, tous ces accessoires de la poésie persane qui exercent encore un charme souverain sur le peuple qui les a créés. Le moule choisi par Khayyâm pour y verser son inspiration, le *robaï* (quatrain), exige un laconisme qui interdit toute incursion dans le domaine de la rhétorique. Le solitaire de Merv aurait-il composé avec une pareille perfection un *ghazal* ou une *ghassideh* ?

Cette simplicité, pourtant, n'est que relative dans les *robaïyat*. L'art de leur auteur ne néglige pas toujours les agréments que lui offrent les règles de la prosodie persane. Comme tous nos poètes, il pratique l'allitération et le calembour :

*Bahrâm ké goûr miguerefti bé kamand-
didî ké tchégouné goûr Bahrâm guereft?*

En persan, le mot *goûr* signifiant à la fois onagre et tombeau, la traduction littérale de ces vers serait :

Bahrâm qui prenait les *goûr* (onagres) avec un lacet. As-tu vu comment le *goûr* (tombeau) a pris Bahrâm ?

Khayyâm, avec discrétion, s'adonne aussi au jeu classique et difficile qui consiste à rassembler dans un distique, ou même dans un seul vers, les quatre éléments de la nature. Il établit alors un lien entre le *feu* du cœur de l'amant, l'*eau* du torrent, la *vent* qui passe et la *terre* qui nous recouvrira. Quelquefois, il sacrifie à l'exigence appelée *moraâténazir*, qui contraint à réunir en deux vers des mots présentant quelque analogie, par exemple : brûler, fumée, cendres. Ses allusions,

ses images, ses comparaisons, Khayyâm les puise dans les croyances populaires et les légendes persanes. Les traditions musulmanes lui fournissent des thèmes brillants,



Parmi les grands poètes de la littérature iranienne, le ciseleur des Quatrains occupe une place très spéciale.

Saâdi est dans toutes les mains. Les enfants apprennent à épeler dans son *Jardin des Roses*. Ferdôssi est dans toutes les oreilles. Depuis des siècles, les conteurs chantent sur les places publiques les merveilleuses histoires de son *Livre des Rois*. Hâfez est dans tous les cœurs. Ses odes servent encore de bréviaire d'amour aux jeunes Persans cravatés.

L'œuvre du poète de Nichapour a eu un sort différent. Persecuté par les fanatiques, exploité et dénaturé par les soufis qui voulaient l'accaparer, le vrai Khayyâm n'a survécu que dans le cœur et l'esprit d'une élite indépendante et dans l'admiration des débauchés. C'est, je pense, tout ce qu'il demandait. Quel ironique sourire de satisfaction devrait-il avoir, s'il pouvait constater sa singulière renommée !

ALI NO-ROUZE

OMAR KHAYYAM

ET

MAURICE BARRÈS

Dans son *Enquête aux Pays du Levant*, ce livre si riche, si vibrant et si intelligent, et qui devrait bien servir d'exemple à de nombreux littérateurs européens sur la façon de voyager en Orient, Maurice Barrès parle à plusieurs reprises d'Omar Khayyâm. On peut se demander en quoi ce vieux poète sceptique pouvait retenir l'attention de l'auteur, dans un livre où il est tout entier plongé dans l'étude du mysticisme oriental, et où la recherche des doctrines des Ismaéliens, des Hachachines, des Yézidis et des derviches tourneurs le préoccupe à un si haut point. Car il est manifeste qu'au fond, et malgré le but officiel d'étudier la situation des congrégations françaises, ce voyage en Syrie et en Asie Mineure comblait un vœu intime de Barrès et étanchait la soif qui depuis si longtemps le poussait vers ces pays prodigieux et ces populations mystérieuses, dont l'histoire et les légendes avaient enflammé son imagination de poète: Châteaux des Assassins, Hassan Sabbâh, le Vieux de la Montagne, Rachidedine Sinân, Djalaleddine Roûmi, derviches tourneurs de Konia...

Il est fort probable que Barrès n'aurait pas parlé de Khayyâm si celui-ci n'avait pas été mêlé à l'histoire de Hassan Sabbâh, le fondateur de la secte des Assassins. On connaît le célèbre épisode de cette histoire, d'après lequel Omar Khayyâm, Hassan Sabbâh et Nézamol-Molk, le futur vizir du sultan

Alq Arslan s'étaient liés d'amitié au collège de Nichapour et avaient conclu leur fameux pacte d'entr'aide mutuelle. Nous ne discuterons pas ici la question de savoir si Khayyâm et Hassan se sont réellement connus ou si toute l'histoire de ce pacte n'est qu'une légende, comme le soutiennent certains savants.

Avec un intérêt passionné Barrès se demande si les rapports des deux amis ont été interrompus au sortir du collège ou s'ils ont continué à se fréquenter ou à correspondre par la suite. Il irait jusqu'à supposer une relation possible entre les idées du vieux poète et les doctrines du sectaire mystique. Car Barrès se refuse à voir en Khayyâm un simple sceptique : «Cet élève de l'hellénisme (spécialement des sciences et de la politique) avait ses idées cachées sur la religion. Ce que sa poésie contient de scepticisme, doit-on l'attribuer pour quelque part à ses études scientifiques?...Mais...s'il avait les mains pleines de vérités, il ne tenait pas à leur donner l'essor.»

Des idées cachées, sans doute il en avait. Et s'il les tenait cachées, c'était pour éviter la persécution des bons croyants. Mais ces idées étaient-elles d'un autre ordre que celles que nous retrouvons dans les Quatrains, comme Barrès semble le croire? Autrement dit, après avoir brisé les dogmes, les croyances et le culte musulmans, Khayyâm a-t-il songé à les remplacer par autre chose? Je ne le pense pas. En tout cas s'il a eu quelques velléités de cette sorte, nous devons les placer à l'époque de sa jeunesse, pendant la période des tâtonnements et des recherches. Car rien de semblable ne se voit dans les Robaïyat. Au surplus, vu le manque de textes, nous n'avons aucun moyen de nous en rendre compte.

A ne considérer les choses que superficiellement, une certaine analogie apparaît entre les physionomies d'Omar Khayyâm et de Hassan Sabbâh. Tous deux sont des révoltés, et des révoltés contre l'Islam. Mais tandis que Hassan fait jaillir

de sa révolte un mysticisme nouveau qu'il exploitera à des fins politiques et religieuses, Khayyâm, lui, en tire sa philosophie sereine et son mépris des agitations humaines. Car Khayyâm n'est pas un schismatique, et son hostilité ne se borne pas à l'Islam. C'est à toutes les religions qu'il en veut, à tous les dogmes, tous les cultes, toutes les superstitions, tous les mysticismes, toutes les simagrées hypocrites ou sincères auxquelles se livre cette pauvre humanité assoiffée d'idéal, mais éternellement aveugle et infirme. Là est la grandeur du vieux poète de Nichapour. Après avoir passionnément cherché la vérité dans tous les domaines, arts, sciences, (c'était le plus grand astronome de son temps) philosophie, religion, il aboutit à cette conclusion :

«Le vaste monde : un grain de poussière dans l'espace. Toute la science des hommes : des mots. Les peuples, les bêtes et les fleurs des sept climats : des ombres. Le résultat de la méditation perpétuelle : rien.»

Ce scepticisme, ce nihilisme évidents gênent visiblement Barrès. Il voudrait bien ne pas les trouver chez cet esprit qu'il estime. Sans doute pourrait-il imiter les soufis qui, pendant des siècles, ont essayé d'accaparer Khayyâm, en interprétant ses quatrains dans un sens mystique, mais il a trop de logique occidentale, et trop d'honnêteté intellectuelle. Un moment il tente de se débarrasser du poète en le classant hâtivement : «En deux mots, pour moi, cet homme s'est très vite renoncé et a vécu avec ses idées de derrière la tête, ne s'occupant des autres que pour en obtenir sa sécurité. Il se place dans la série très connue des philosophes méprisants.» Mais il est certain que ce jugement sommaire ne pouvait pas le satisfaire. Il cherche encore. A plusieurs reprises il essaie d'approfondir son personnage, d'en obtenir quelque chose de plus consistant. Enfin voici :

«Chez lui, rien de cet esprit de prosélytisme qui brûlait Hassan Sabbâh. Avait-il jugé son siècle par trop incapable d'ar-

river à la lumière? Plus profondément, désespérait-il de l'humanité universelle? Plus profondément encore, ne voyait-il dans la vérité elle-même qu'un songe? Il se tient à un carrefour d'où il commande toutes les situations humaines, mais c'est pour conclure à l'inaction et au dédain.»

Ici Barrès touche juste. Mais précisément parce qu'il a reconnu en Khayyâm l'homme qui a «conclu à l'inaction et au dédain» il ne peut lui accorder toute sa sympathie. Son tempérament d'enthousiaste et d'homme d'action s'y oppose. Par contre la physionomie complexe de Hassan, de ce mystique passionné doublé d'un politique sans scrupules et d'un sectaire fanatique l'attire étrangement. Et nous savons pourquoi: Hassan c'est en somme l'intellectuel qui met en pratique ses idées, et qui n'hésite pas à aller jusqu'au bout de leurs conséquences. Et puis il y a chez ce prophète et chez ce chef un tel débordement de personnalité, une telle énergie individualiste que l'égotisme d'un Barrès ne pouvait y rester indifférent.

Quant à Khayyâm, Barrès semble d'abord le rattacher plus ou moins au mysticisme, puis reconnaître en lui le philosophe sceptique et nihiliste. Mais on sent que malgré tout un doute subsiste en lui, et comme un malaise. Vers la fin de son voyage, alors qu'il est en pèlerinage à Konia, au tombeau du poète persan Djalaeddine Roûmi, le fondateur de la confrérie des derviches tourneurs, ne va-t-il pas jusqu'à se demander si ce grand mystique a connu les œuvres d'Omar Khayyâm, et si celles-ci n'ont pas exercé une certaine influence sur l'élaboration des doctrines du Masnavi?

Ainsi la pensée de Barrès flotte jusqu'au bout. Il n'arrive pas à se faire une idée nette du personnage. Et finalement, lassé semble-t-il de ces contradictions où il se perd, il abandonne le poète au milieu d'une brume d'où il ne cherchera plus à le tirer.

ALI NO-ROUZE

LE COMTE DE GOBINEAU ET LA PERSE

A propos de «Trois ans en Asie»

Aucun Européen, me semble-t-il, n'a mieux que Gobineau, compris la Perse et les Persans. Aucun Européen, et peut-être aucun Persan, ajouterai-je, si nous convenons que comprendre est cette faculté d'analyser, rapprocher, classer et conclure, c'est-à-dire de critiquer, qui est l'apanage de l'esprit occidental et moderne. C'est bien en effet, le sens critique qui a toujours fait défaut aux Persans, comme du reste à tous les Orientaux. L'Oriental comprend bien plus avec sa sensibilité et son imagination qu'avec sa raison. Et n'est-ce pas, au fond, ce qui fait sa véritable infériorité vis-à-vis de l'Occidental et aussi, parfois, sa supériorité ?

«Trois ans en Asie» n'est pas un livre d'impressions de voyage écrit par un touriste délicat ou un poète épris d'exotisme. Gobineau n'a rien d'un Loti. Il voyage en sociologue, en historien et en psychologue. Ces pays qu'il a parcourus et où il a séjourné, il en a d'abord étudié l'histoire, la langue, (1)

(1) Une petite remarque sur le danger qu'il y a à ne pas connaître parfaitement la langue des peuples qu'on étudie : Gobineau savait le persan, mais sans doute assez mal, si j'en juge par cette amusante méprise qu'il fait sur l'embonpoint des nez iraniens. Il prétend que quand deux Persans se

la civilisation. Il s'est préparé, en toute honnêteté, à les comprendre. Il ne se contente donc pas de décrire simplement ce qu'il a vu, et d'annoter ses souvenirs, ce qu'il fait du reste avec infiniment de grâce et d'esprit, mais toujours il cherche à tirer de ses observations des conclusions intéressantes. Et si ces conclusions ne sont pas toutes justes, aucune n'est indifférente. Il serait d'ailleurs excessif d'exiger d'un homme, si intelligent et si perspicace fut-il, de ne commettre aucune erreur d'appréciation, surtout lorsqu'il a entrepris de critiquer des mentalités et des caractères si différents de ceux de son pays. L'important est que le jugement reste libre. Chez Gobineau il le reste. Phénomène rare chez un Européen, il ne juge pas les choses et les gens de l'Orient à travers des préjugés d'Occidental et de Chrétien. Et c'est peut-être une disposition d'esprit semblable qui nous rend Loti sympathique, Loti, d'ailleurs si différent de Gobineau et franchement inférieur à lui, partout où il a fallu comprendre et non pas simplement sentir et chanter.

Toutefois, malgré l'évidente sympathie avec laquelle Gobineau regarde les Persans (il les considère un peu comme des enfants gâtés, infiniment intelligents et spirituels, à qui l'on peut pardonner bien des défauts), malgré cette sympathie il n'est pas toujours très tendre pour eux. Ecoutez par exemple ce qu'il dit de certaines de nos bonnes vieilles traditions :

rendent visite, ils ne manquent jamais, en guise de compliments, de se demander l'un à l'autre « si leur nez est gras ! » Voilà qui ne manque pas de saveur, n'est-ce pas ? Or, notre auteur confond le mot *demagh* (humeur, esprit), avec son homonyme qui désigne le nez, et prend le qualificatif *tchaq* (à point, comme il convient) dans son autre sens, plus courant, de gras.

La méprise n'est évidemment pas bien grave, ici. Mais que d'autres exemples n'avons-nous pas où tout un système de raisonnement ingénieux a été basé sur un mot mal compris !

«La vie de tout ce monde se passe dans un mouvement d'intrigues perpétuel. Chacun n'a d'autre idée que de ne pas faire ce qu'il doit. Les maîtres ne paient pas leurs gens, qui les volent de leur mieux. Le gouvernement ne paie pas ses employés ou les paie en papier, et les employés volent le gouvernement. Du haut en bas de la hiérarchie sociale, c'est une friponnerie sans mesure et sans limites, j'ajouterai sans remède. Elle plaît à tout le monde, profite à tous à tour de rôle, dispense de bien des peines, permet à chacun beaucoup d'oisiveté et constitue un jeu qui, tenant les esprits alertes en éveil, les habitue à une excitation dont ils ne se passeraient pas aisément.»

Et cette réflexion sur les sentiments religieux de mes compatriotes :

«Il est impossible de causer un quart d'heure avec un indigène, quel qu'il soit, et d'un sujet quelconque, sans entendre des expressions telles que celle-ci : *Inchallah!* S'il plaît à Dieu. *Maschallah!* Que Dieu nous garde...et autres formules pieuses du même genre...Et pour peu que les assistants soient nombreux, il ne proférera ces termes d'une piété recherchée qu'avec un accent dévot et nasillard, renflant sa voix et se donnant toutes les apparences d'un petit saint. Et avec cela on peut considérer comme une vérité hors de toute contestation que sur vingt Persans prenant tous cet extérieur, à peine un seul croit-il à ce qu'il dit. Comment une nation entière a-t-elle été amenée à ce singulier spectacle d'une hypocrisie universelle dont personne n'est dupe, et à laquelle tout le monde pourtant se soumet?»

Ce n'est peut-être pas très flatteur, ce jugement. Mais, pouvons-nous nous empêcher de le trouver, même aujourd'hui rigoureusement exact?

Si en Perse, depuis le temps où l'a connue le diplomate français, les conditions de la vie et certaines habitudes se sont plus ou moins modifiées, par contre les caractères y sont

demeurés exactement les mêmes. Et c'est plaisir que de retrouver si vivants, sous le crayon tantôt aigu et tantôt amusé de cet Européen de bonne compagnie, ces types familiers de nos Persans :

L'ouvrier, artiste plutôt que machine humaine, «adroit, ingénieux, industriel, toujours charmé par l'idée d'un travail qu'il n'a jamais fait.»

Le mirza, «cet instrument de l'administration persane, qui se borne à l'état de solliciteur permanent pendant toute la durée de la vie... beaucoup de patience, de la souplesse, infiniment d'amabilité, de la disposition à prendre le temps comme il vient, un grand scepticisme pratique, de la gaité, de la finesse, de l'esprit d'à propos... ils aiment le plaisir à la rage, ont des mœurs telles quelles, et se croiraient dupes s'ils n'étaient un peu perfides, un peu fripons.»

Le derviche, «philosophe nomade... à pied ou monté sur un âne, se met en route, s'arrêtant où il veut pendant des mois, des années, ou traversant les villes, sans que rien ni personne ne l'arrête...»

Le courtier. «Ce métier (le courtage) paraît être admirablement adapté à l'esprit persan. Il demande de la finesse, de la ruse, une sorte d'éloquence et de force persuasive de bon aloi, de la patience et quelque connaissance du cœur humain. C'est une école d'expérience et partant de sagesse... Tous les Persans sont nés courtiers.»

Les femmes. «Très rigoureusement cloîtrées dans l'inderoun, en ce sens que personne du dehors, aucun étranger à la famille n'y est admis. Mais d'autre part, ... en mettant même à l'écart les invitations, le bain, les pèlerinages, les visites au bazar, elles sortent quand elles veulent, d'autant plus que les hommes restent très peu au logis, et elles paraissent vouloir toujours sortir, car elles encombrant les rues en toute saison. A Dieu ne plaise que j'en conclue rien de défavorable et que je pense que cette perpétuelle locomotion, l'éducation très li-

bérale qu'elles reçoivent en certaines matières...l'incognito impénétrable qui les suit partout, les induisent à rien de fâcheux. Les Persans le prétendent, mais ils sont si médisants.»

Et ce jugement global sur le Persan opposé aux autres peuples musulmans : «Les Persans comprennent tout ce qui reste inaccessible aux Arabes, et leur intelligence peut tout saisir. Mais ils n'ont pas de fixité dans l'esprit, ils manquent de raison, et surtout ils manquent de conscience.»

Voilà donc comment Gobineau nous juge, c'est-à-dire en parfaite connaissance de cause. Et peut-on en même temps le faire plus spirituellement ? Je ne comprends pas comment Laurent Taillade a pu trouver cet écrivain pénible. (Dans «Omar Khayyâm et les poisons de l'Intelligence».)

Le Comte de Gobineau a séjourné en Perse à deux reprises, la première fois de 1855 à 1858 comme Secrétaire de Légation et comme Chargé d'Affaires, la seconde de 1861 à 1862, comme Ministre. C'est après son premier voyage qu'il écrit «Trois ans en Asie». C'est donc du début du règne de Nassreddine Chah qu'il nous parle. Sans doute, depuis ce temps-là bien des choses y ont changé, dans cette Perse qu'on se plaisait, qu'on se plaît encore à considérer comme immuable et immobile, (Il y a quelques années M. L. Ch. Watelin n'a-t-il pas publié de lyriques impressions de voyage intitulées. «La Perse immobile»?) Oui, nous avons fait bien des progrès depuis cette époque. Nous sommes maintenant un Etat Constitutionnel, à la Société des Nations nous avons notre mot à dire, et à Téhéran le tramway et l'électricité. Cela est certain, mais ceci aussi me paraît certain, que, pris en bloc, les Persans d'aujourd'hui sont moins heureux que ceux d'il y a cent ou même cinquante ans. «Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde, dit Gobineau, où l'on s'amuse plus continuellement que dans un bazar de Téhéran, d'Ispahan ou de Shiraz.» S'y amuse-t-on tant que ça, aujourd'hui ?

Loin de moi l'idée d'en vouloir incriminer la civilisation occidentale. La Perse de notre génération, il est vrai, souffre d'un malaise qui provient en grande partie de son entrée dans le sillon de l'Europe. Seulement il faut reconnaître que cet état de choses particulier à toutes les époques de transition, est un mal inévitable, sinon nécessaire. Et je dis qu'en définitive, non seulement la civilisation occidentale ne pourra point nuire à l'Orient, mais il me semble que c'est d'elle seule que peut venir actuellement, pour lui, une chance de salut. Je sais bien qu'il y a aujourd'hui, en Europe même, des gens qui médisent de cette civilisation occidentale. Des esprits qui, comme Romain Rolland, se sentant trop à l'étroit dans les limites de leur village, s'en étaient évadés pour s'élever jusqu'à la qualité d'Européen, sentent déjà que cette conquête ne leur suffit plus, et essaient de dépasser ces nouvelles bornes. Et voilà que, spectacle curieux, ces idéalistes désenchantés font mine de bouder leur Occident pour se tourner vers l'Asie.

Je conçois que l'Europe puisse se sentir fatiguée d'elle-même, bien que le moment ne m'en semble pas encore venu, mais notre point de vue à nous, ne saurait être identique. Même en admettant cette fatigue européenne, si l'Orient doit attendre une régénération, c'est encore le vent d'Occident qui la lui apportera.

Je ne veux pas ici discuter de la valeur respective des mentalités et des civilisations orientales et occidentales. Mais un point me paraît clair : c'est que l'Orient est mort. On peut déplorer la chose, il me semble difficile de la contester. Si l'Europe nous avait laissés tranquilles, peut-être bien aurions-nous encore végété quelques siècles à notre guise. Mais tôt ou tard, me semble-t-il, c'est d'elle que devait venir le souffle qui ranime. Quant je dis que l'Orient est mort, j'entends bien le vieil Orient, ce qu'il avait d'original et de parfaitement distinct. Car je n'exclus pas, naturellement, la possibilité d'une renaissance due au mariage des deux génies asiatique et euro-

péen. Et en cela je ne puis partager le pessimisme de Gobineau qui, envisageant dans un chapitre sur «les résultats probables des rapports entre l'Europe et l'Asie:» les différentes éventualités pouvant découler d'un rapprochement entre les deux continents, conclut ainsi: «Il ne semble donc pas que, par eux-mêmes, les peuples de l'Asie Centrale soient propres désormais à rajeunir leur société et à la reconstruire sur les bases anciennes. Sont-ils aptes à accepter une civilisation nouvelle? Je ne suis pas disposé à le croire.»

Bien au contraire, quant à moi, je suis porté à supposer que l'Orient après s'être laissé remorquer pendant des siècles par son voisin, la vigueur de celui-ci finira par le rajeunir. Et qui sait, peut-être sera-ce alors de nouveau son tour de reprendre la succession de l'Occident épuisé, continuant ainsi l'éternel jeu des héritages de l'histoire. . . .

Mais ne nous égarons pas dans les prophéties. C'est un terrain peu sûr.

ALI NO-ROUZE

APERÇU SUR SAADI

Et tout d'abord dites-vous que le Sâadi dont je vais vous parler n'est pas celui que vous connaissez, celui que vous avez lu dans des traductions tronquées ou prosaïques.

Si le proverbe italien *traduttore traditore* est vrai, son application n'est jamais plus justifiée que quand il s'agit de la traduction d'un auteur oriental. Alors le traducteur n'est pas seulement un traître, c'est un impuissant. Et non pas toujours par sa faute, son manque de talent ou de compréhension. Mais son impuissance est due à l'insuffisance de l'instrument.

Une langue européenne, et le français en particulier, est incapable, de par la différence qui la sépare des langues orientales, de rendre fidèlement et dans leur essence les images, les finesses de style, la poésie d'un Sâadi. Ajoutez à cela les allusions, les comparaisons tirées de traits de mœurs, la façon spéciale aux Orientaux d'envisager et d'exprimer les choses ; ajoutez toutes ces difficultés à celles qui se présentent déjà au traducteur, et vous comprendrez pourquoi un poète comme Sâadi n'apparaît plus, une fois passé à travers le crible de la traduction, que comme un pauvre homme nu, dépouillé de ses beaux vêtements.

En effet si vous enlevez à Sâadi les charmes de son style, le rythme de ses vers, ses jeux de mots, l'abondance de ses rimes ; enfin si vous le privez de tout ce qui lui donne tant de séduction malgré son ton moralisateur, et tant d'esprit,

même dans les sujets sérieux, il ne restera plus qu'une pensée peu originale et souvent froide, et un ton de préciosité insupportable. Une œuvre poétique ressemble à un gâteau saupoudré de sucre. Transposez-la d'une langue dans une autre : le sucre s'envole, il ne reste que la pâte.

Nous allons — pour employer une image dans le goût de notre poète — essayer de revêtir le pâtissier qui a préparé ce gâteau, des vêtements dont l'ont successivement dépouillé ses divers traducteurs.



C'est dans les dernières années du douzième siècle que naquit à Chiraz, la ville des parfums et des roses, le poète Sâadi. La Perse islamisée depuis plus de cinq siècles, était à cette époque un ensemble de principautés indépendantes et ennemies, dont l'une des plus importantes, celle de Pârse, avait Chiraz pour capitale. Le père de Sâadi était attaché au service du prince qui devint plus tard le protecteur du poète. En homme intelligent il s'efforça de donner à son fils une éducation exempte de tout fanatisme religieux, bien que conforme aux préceptes de l'islam, et de développer en lui le bon sens et la sagesse pratique.

Ayant commencé ses études à Chiraz, c'est dans le célèbre collège de Bagdad, construit par le Grand-Vizir Khadjé Nezamol-Molk, le condisciple de Khayyâm, que le jeune Sâadi alla les terminer. (Bagdad était alors le centre intellectuel de la Perse.) Il s'y montra fort bon élève, et bientôt embrassa la doctrine spirituelle du soufisme. C'est alors qu'il commença la série de ses nombreux voyages dans tout le monde oriental.

Sâadi vécut, dit-on, cent vingt ans. L'un de ses biographes nous rapporte qu'il consacra trente années de sa vie à étudier, trente autres à voyager pour acquérir la sagesse, et trente autres « à se prosterner sur le tapis de l'adoration et de l'idéal. »

Il entreprit d'abord le long et pénible pèlerinage de la Mecque, recommandé à tout bon Musulman. Acte de piété qu'il réitéra dans la suite quatorze fois encore. Il le fit toujours à pied, non par manque de ressources ni par une ferveur exagérée, mais parce que c'était la meilleure manière d'observer et d'étudier les pays traversés. Puis il parcourut la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte, l'Abyssinie, et poussa jusqu'aux Indes et en Chine. Il était encore tout jeune lorsqu'il prit part à la cinquième croisade pour aller combattre les Chrétiens en Syrie.

A l'âge de soixante-quinze ans le poète rentra dans sa patrie, où il acheva ses deux chefs-d'œuvre : le *Golestân* ou *Jardin des fleurs*, et le *Boustân*, ou *Jardin des fruits*. Il s'était déjà fait connaître dans le monde entier par des odes, des pièces satiriques et des sentences morales.

Saadi se révèle tout entier dans ces deux ouvrages. Tantôt badin, tantôt sérieux, il nous livre en des anecdotes amusantes, le fruit de la vieille expérience qu'il a acquise dans ses longues courses à travers le monde. Le *Boustân*, entièrement en vers, est divisé en dix chapitres : les dix portes du jardin. Le *Golestân*, son ouvrage le plus lu, prose et vers mêlés de citations arabes, contient de tout : des sentences morales, des anecdotes, des prières, des conseils sur la politique et sur l'éducation.

Revenu de tous ses voyages, et désireux de se reposer, le vieux poète s'installa aux portes de Chiraz, dans un pittoresque ermitage, le *Jardin Delgocha*, où il passa son temps entre la prière et la méditation. Comme le philosophe de Ferney, comblé de gloire et de richesses, dominant l'Europe du fond de son château et recevant des visites princières, il fut l'objet des plus flatteurs hommages de la part des rois et des philosophes, qui de très loin venaient lui témoigner leur admiration et le combler de dons précieux. Avec cette différence que le poète persan fut un ermite qui n'avait pas commencé par être

diable. En effet, sa foi, quoique sans fanatisme, fut toujours sincère, et jamais il ne semble avoir mérité les reproches d'hypocrisie qu'il adressait lui-même aux faux derviches et aux faux soufis.

Rarement poète fut plus glorieux et plus respecté. Sa popularité et son crédit étaient tels qu'il osait faire la leçon aux monarques et aux prêtres sur le même ton qu'aux simples mortels.

«Le troupeau n'est pas fait pour le berger, mais le berger est fait pour garder le troupeau, dit-il. Ce sont les rois qui sont faits pour protéger les peuples, et non les peuples pour obéir aux rois.»

De pareilles paroles étaient audacieuses, dans un siècle où les plus élogieux panégyriques ne suffisaient pas à satisfaire la vanité des princes.

La gloire de Sâadi s'est perpétuée à travers les siècles, jusqu'à nos jours, à tel point que dans tout l'Orient, chaque maison possède son Koran et son *Golestân*. Sa mort fut considérée comme un deuil national, et l'ermitage où est enfermé son corps est resté un lieu de prières, un but de pèlerinage, et le rendez-vous des amoureux,



Sâadi est avant tout un moraliste, beaucoup plus qu'un lyrique, bien qu'il ait écrit des odes charmantes. Mais sa morale, sans rigorisme, n'est pas didactique et ennuyeuse comme celle d'un Boileau. On lui trouverait plutôt des affinités avec La Fontaine dont il a souvent la bonhomie, le tour d'esprit ironique, l'imagination folâtre, et quelque fois même la joviale polissonnerie.

Sâadi s'attaque un peu à tout le monde. Princes, derviches et juges, riches et pauvres, adolescents et vieillards, il les morigène tous, tantôt sévèrement, tantôt avec indulgence. Aux rois il donne des leçons d'humanité, de justice, de bon gou-

vernement ; il va jusqu'à leur proposer des règles de politique et de stratégie ; il les met en garde contre les flatteries et la mauvaise foi des courtisans ; il prend la défense du peuple contre ses exploiters, les gouverneurs, les fonctionnaires royaux. Les prêtres, malgré le respect dont ils sont universellement entourés, ne sont pas à l'abri de ses railleries ; il leur reproche d'être hypocrites, parasites, d'avoir l'habit et non l'âme de bons mollas.

Adhérent de la doctrine soufiste, Sâadi prêche, ou plutôt recommande le renoncement aux biens de ce monde, le dédain de la gloire et des richesses, et va même jusqu'à l'ascétisme. Ce qui ne l'empêche pas du reste de recommander aussi, vins, femmes, et autres jouissances terrestres. D'ailleurs, en véritable poète, il est plein de contradictions. Ne l'écoutez pas quand il vous dit :

«O mon frère, le monde ne t'appartient pas. Consacre ton cœur et ton esprit au Créateur, cela suffira. Ne t'abandonne pas au monde, à ses voluptés, à ses douleurs, puisque tu le quitteras. Lorsque le sage se dispose à partir pour le dernier voyage, que lui importe de mourir sur un trône ou bien sur la terre nue ?...»

Ne l'écoutez pas, car plus loin il dira :

«Il est plus facile de subir les humiliations que de détacher ses yeux d'une belle jeune fille... Cueillez la rose, sans crainte de vous blesser à ses épines.»

Ces contradictions se relèvent constamment chez notre poète, et dans tous les domaines. Vous a-t-il enseigné une morale pure, généreuse, désintéressée ? Il ne reste pas toujours à ces hauteurs idéales. Sa longue expérience du monde et de la vie le ramène vite sur terre. Écoutez les conseils politiques qu'il donne aux rois :

«L'empire du monde appartient à la ruse et à l'habileté.

Baise la main que tu ne peux mordre. Prodigue les caresses à ton ennemi, comme tu le ferais à ton ami, en attendant l'occasion de l'écorcher vif...»

Surtout, cette morale est humaine, parce qu'elle a tout ce qu'il faut pour satisfaire les honnêtes gens — et les autres aussi.



Par la nature de son esprit Sâadi était peu enclin au mysticisme. Car, il ne faudrait pas se laisser prendre à ce mysticisme de convention épars un peu dans toute son œuvre, et qui semble n'être qu'une concession faite au goût de ses lecteurs. Son esprit, réaliste (pour autant que peut l'être l'esprit d'un poète) le porte bien plutôt à l'observation du monde existant qu'à de vains échafaudages métaphysiques.

De même quand il nous parle d'amour. Bien qu'un des chapitres du *Boustân* soit intitulé «de l'amour mystique», c'est un mysticisme qui ressemble terriblement à ce qu'on appelle l'amour charnel.

Chez Sâadi, l'amour pour les jeunes garçons joue un rôle aussi grand que l'amour ordinaire. Mais bien qu'il prenne plaisir à chanter la grâce des «beaux adolescents aux yeux de gazelle», il ne faudrait pas croire qu'il tienne beaucoup à nous faire partager ses goûts. Au contraire, il blâme de pareilles pratiques pour leurs conséquences funestes, et l'asservissement dans lequel tombe l'amoureux trop épris des «sveltes cyprès». Cependant on sent que ces sages conseils d'abstention sont surtout prodigués pour satisfaire à la morale publique. Car les beaux jouvenceaux qu'il nous dépeint, le sont sous des couleurs si attrayantes, que ces conseils gagneraient plutôt des adeptes à cet amour, au lieu d'en éloigner. Et les conséquences qu'il nous donne pour funestes sont exactement les mêmes que celles dont il nous menace, quand il recommande de fuir les femmes,

Mais il ne faudrait pas, cependant, prendre uniquement pour de la « littérature » les grands élans du pur amour idéal qui, par moments, transportent le poète dans les hauteurs de l'extase et la contemplation des mystères divins.

L'invocation à Dieu, placée au début du *Jardin des fruits* est d'une ferveur digne et sans apprêt :

« Si un voyageur de la voie spirituelle est admis à la révélation des mystères, la porte du retour se ferme sur lui ; dans ce banquet on ne fait circuler la coupe (de l'union avec la divinité) qu'après y avoir versé le breuvage de l'extase et du vertige... ô toi qui oses t'aventurer sur cette route, renonce au retour et coupe d'abord les jarrets de ton cheval !... Peut-être atteindras-tu ces hauteurs et plus loin encore, sur les ailes de l'extase. La vérité déchire enfin le voile de ton intelligence et la majesté divine sera le seul voile opposé à tes regards. Mais à cette limite, le coursier de la raison s'arrête, l'épouvante le saisit par la bride et le ramène en arrière. Seul le prophète ose gagner le large dans cette mer où sombre celui qui navigue sans pilote... »

Là aussi Sâadi est sincère. S'il se contredit et s'il n'est pas toujours le même, il n'y a là rien d'étonnant. Il faut se rappeler qu'il avait plus de soixante dix ans, lorsqu'il acheva ses premières œuvres. Et on doit, j'imagine, rattacher à sa jeunesse certains élans d'amour passionné qui seraient ridicules chez un septuagénaire, si vert fut-il resté.



Chez Sâadi, ses diverses attitudes ne proviennent jamais de principes théoriques auxquels il se conformerait, mais sont déterminées par son tempérament.

Il n'a pas une philosophie, à proprement parler. Sa philosophie, et j'entends par là sa conception de la vie, pourrait être définie par cette expression contradictoire : un ascétisme épicurien. Avec cette distinction — naturelle à faire, et qui détruit en partie la contradiction — qu'il fut plutôt épicurien

dans sa jeunesse, et plutôt ascète dans sa vieillesse. Mais jamais il n'a complètement abandonné une de ces attitudes pour l'autre. En tout il fut un modéré et un relativiste, sinon en doctrine, du moins en fait. Il avait trop d'expérience et était trop intelligent, pour ne voir dans les choses qu'un seul côté, et juger les hommes d'après des principes rigoureux et absolus.

Sa religion fut intimement liée à sa conception philosophique. Jamais il ne s'asservit au despotisme d'un dogme unique. Parmi des fanatiques, il fut tolérant. La doctrine soufiste qu'il avait embrassée, il put difficilement en concilier le panthéisme avec le monothéisme musulman. Conciliation, d'ailleurs, qu'il ne se donna pas beaucoup de peine d'établir.



«J'ai achevé ce livre, dit le poète dans la préface du Boustân, au cours d'une année heureuse. Dans ce précieux écrin j'ai amoncelé des bijoux. Cependant je baisse la tête avec honte, car je sais que la mer recèle à la fois des perles et d'affreux coquillages.»

Jusqu'ici nous n'avons fait que compter les bijoux. Il reste à examiner l'écrin.

Le style de Sâadi se distingue de celui des autres écrivains persans, avant tout par son admirable clarté. Chez lui point d'hyperboles extravagantes, de comparaisons exagérées, ni d'emphase lyrique. Il sait tenir une juste limite entre les conventions inhérentes à la rhétorique et le langage naturel. Je commettrais une hérésie, si je disais que son style est peu imagé. Ce que le lecteur européen, habitué à beaucoup plus de simplicité, prend pour de la recherche, n'est que le résultat naturel de l'emploi de la langue dont il se sert, langue imagée par essence.

Sâadi a su éviter--et c'est cela surtout qui rend sa lecture supportable dans les traductions--les exagérations poétiques

qui surchargent et obscurcissent si fréquemment tant d'œuvres de ses compatriotes. Et si des comparaisons telles que :

«Son éloquence pénétrait dans les cœurs comme le cachet dans la cire.»—«Ses lèvres, en guise de paroles, distillaient du sucre.»—«Son cœur brûle d'amour comme le rôti sur des charbons ardents»—si de pareilles comparaisons font sourire le lecteur européen, elles n'étonnent nullement le Persan, accoutumé à des rapprochements encore plus hardis, et que le précieux n'effraie pas.

L'emploi, même dans le langage courant, est fréquent, d'expressions telles que :

«Son cœur, ému de pitié, fondait comme de la cire»—«Les flèches de tes yeux m'ont percé le cœur»,—«Le sel, versé sur une plaie saignante, m'eût fait moins souffrir».



Comment se fait-il que plus de six cents ans après sa mort, les livres de Sâadi soient encore dans toutes les mains, ses vers sur toutes les lèvres, et qu'il soit considéré comme le plus grand des classiques persans ? Des lyriques plus enthousiastes, des philosophes plus profonds, des mystiques plus ardents lui ont succédé. Mais aucun d'eux n'est resté aussi près de nous. C'est que Sâadi, par ce mélange caractéristique qui se rencontre en lui, de réalisme et de rêve, de bon sens et de fantaisie, de scepticisme et d'enthousiasme, est le prototype parfait du Persan de son époque. Or, depuis ce temps-là le Persan n'a guère changé dans le fond. Aussi bien Sâadi reste-t-il de toutes les époques. Et l'on peut dire qu'il est un pur représentant du génie de sa nation.

Mais ce qui a fait la fortune de cet écrivain, ce n'est pas seulement sa constante *actualité*, sa jeunesse : c'est encore la saveur toute moderne de son langage. Son vocabulaire est simple, ses expressions sans recherche visible, ses phrases coulantes. Les imitateurs de son style ont été et sont encore

sans nombre. On estime souvent ce qu'on ne possède pas. C'est pourquoi le naturel de ce style est si fort prisé chez les Persans.

«Grâce à Dieu, le livre du Jardin des fleurs est terminé. J'espère que j'aurais réussi à te plaire. Dans tous les cas, je crois avoir rempli la tâche que je n'étais imposée.....

Lecteur intelligent et sage, je te rappelle que l'homme doit s'abstenir de critiquer à la légère. Une robe de soie a toujours une doublure....Si tu estimes que cette robe-ci n'est pas de soie ne te mets pas en colère, et cache sa doublure avec bienveillance.

HASSAN MOGHADAM

LAHOUTI

Lahouti est un des meilleurs poètes de la Perse contemporaine. Il est en même temps un militaire célèbre par toute sorte d'exploits. C'est un aventurier, dans le sens complet de ce mot, comme l'ont été et le sont encore beaucoup d'hommes qui ont joué un rôle politique en Perse.

Tour à tour gendarme, directeur d'école, journaliste, libraire, marmiton, officier rebelle, volontaire bolchéviste et professeur de persan, il a parcouru la Perse, la Mésopotamie, Constantinople, l'Anatolie, le Caucase, la Russie... Il n'a pas quarante ans.

Né à Kermanschah, en 1885, d'un père Ispahani et d'une mère Kurde, c'est dans cette ville qu'il commence ses études primaires et qu'il acquiert le goût de la poésie. A sept ans déjà il s'essaye à composer des vers. Ses études sont poursuivies à Téhéran. La révolution de 1908 trouve en lui un partisan convaincu. La défaite momentanée des révolutionnaires le force à s'enfuir à Recht où il fonde une école qu'il dirige lui-même. La victoire définitive des constitutionnels le ramène dans la capitale. Il s'engage dans la gendarmerie dirigée par des officiers suédois. Il fait des progrès très rapides : bientôt il est nommé capitaine, puis major. C'est le premier major persan de la gendarmerie nouvelle. On le charge de pacifier la route de Téhéran à Koum, infestée de brigands, tâche dont il s'acquitte avec beaucoup d'énergie. Il devient très populaire mais,

il se crée en même temps de nombreux ennemis. Il ne s'entend pas avec les Scandinaves. Dans une querelle, il menace un des officiers suédois. Quelques jours après, on trouve ce dernier assassiné. Lahouti est accusé de son meurtre. On s'apprête à l'arrêter. Il s'enfuit. Il est condamné à mort par contumace.

La guerre de 1914 éclate. Lahouti est sollicité par les irréguliers à venir combattre à leurs côtés contre les Russes et les Anglais. Il accepte. La guerre terminée, il se réfugie à Constantinople, avec la plupart de ses compagnons d'armes. Son séjour à Constantinople dure environ trois ans. D'abord entretenu par le gouvernement ottoman, ainsi que ses compagnons, la suppression des subsides turcs le met dans une situation difficile. Il fait du commerce pour vivre. Avec un petit fonds qu'il réussit à se procurer, il ouvre une modeste librairie. Mais les affaires ne marchent pas. Il fait faillite. C'est la misère. Il s'engage comme marmiton chez un restaurateur populaire. Le nouveau gérant du consulat de Perse, Hadji Mehdi Khan Moghaldam, le découvre là, le reconnaît et lui confie la direction de l'école persane de Stamboul. C'est à cette époque que je fais la connaissance de Lahouti. Nous fondons ensemble la *Revue Littéraire Persane (Pârise)*, dont il dirige la partie persane et moi la partie française.

En octobre 1921, on retrouve Lahouti en Perse. Après un long voyage à travers l'Anatolie Kémaliste et le Kurdistan, il se réfugie auprès du gouverneur de Tauris. Cependant le Chah lui accorde sa grâce, et il est réintégré dans la gendarmerie avec son ancien grade de major. Il combat quelque temps le rebelle Kurde Smitko, puis un beau jour se rebelle lui-même contre le gouvernement, s'empare avec ses gendarmes, de la ville de Tauris, et enferme le gouverneur. Mais il est battu par les troupes gouvernementales, et s'enfuit au Caucase. Les Bolcheviks l'emprisonnent, mais refusent de le livrer au gouvernement persan. Relâché au bout de quelques semaines, il erre dans le Caucase, tantôt à Bakou, tantôt à Nakhtché-

van, tantôt à Tiflis. Il finit par s'engager dans l'armée rouge Et j'ai appris que, sollicité depuis quelque temps par le gouvernement des Soviets d'occuper la chaire de langue persane à l'Université de Moscou, il s'est rendu dans la capitale bolchevique où il a pris possession de ses nouvelles fonctions.



L'œuvre de Lahouti n'a pas encore été publiée en entier. La plus grande partie a paru à Constantinople dans trois plaquettes : *L'Iran Nameh*, poèmes historiques illustrés, le *Tchékameh de Lahouti* et les *Leali* (perles) de *Lahouti*, ces deux derniers presque entièrement composés de «ghazals» (odes). Divers journaux et revues (entre autres le *Bissoutoun*, qu'il avait fondé à Kermanschah) ont publié également ses poèmes. Mais beaucoup de ses vers, composés en exil ou pendant la chaleur des combats, ont été perdus dans ses fuites précipitées.

Lahouti est un poète moderne par le fond et classique par la forme. Bien que de culture exclusivement orientale, il est grand partisan de la civilisation occidentale. Quand il quitte le rossignol et la rose, c'est pour chanter la liberté de la femme, la nécessité de l'instruction, et maudire le cheikh hypocrite qui veut empêcher l'avènement du progrès. Patriote, il pleure sur le sort du pauvre oiseau aux faibles pattes, auquel le chasseur impitoyable et féroce (c'est-à dire l'Anglais) veut mettre des fers. La principale originalité de Lahouti est d'avoir mêlé avec beaucoup d'art, dans ses vers, les allusions politiques aux thèmes ordinaires de la poésie persane.



Nous donnons ci-après, à titre d'exemple, la traduction d'un ghazal extrait des *Perles de Lahouti*.

AIE PITIÉ, O CHASSEUR

(GHAZAL)

*Aie pitié, ô Chasseur,
Ce demi souffle de vie qui me reste,
Ne l'éteins pas.
Arrache mes plumes et mes ailes,
Mais ne brûle pas mon nid.
Si c'est ma capture que tu désires,
Regarde, me voici dans tes rets.
Mais sors du jardin. Ne cause pas
La ruine de ma demeure.*

*Tu as attaché une chaîne
A ma patte, une peine
A mon cœur,
O Chasseur.
Sois clément : n'ajoute pas une chaîne à ma langue.*

*Aux alentours du rosier
Tant d'épines ont ensanglanté mes pieds
Que rouge est le gazon
Aux empreintes de mes pas.*

*Dans le coin de cette cage, loin de mon jardin,
Je me consume, je m'éteins.
De mon pitoyable état avertis, ô Zéphir,
Le Gardien
De mon jardin.*

*Dans cette solitude mon cœur est saignant.
Donne-moi, mon Dieu, un confident
A mes souffrances.
A mes amis qui me regrettent
Qu'il fasse connaître mon impatience.*

*Ce jour-là je fus certain de ma perte
Où je surpris une alliance
Entre le loup et le berger.
La main du Destin,
Voulant me livrer aux griffes de l'Etranger,
D'abord prit soin
De plonger mon Gardien
Dans le sommeil de l'insouciance.*

*Ainsi que Lahouti
A jamais je resterai soumis
A qui me rendra la constance
De mon inconstante amie.*

ALI NO-ROUZE

HASSAN MOGHADAM

Moghadam, les vergers de ton pays et les vergers du mien, aujourd'hui ne sont qu'un même bouquet bruissant ! Lausanne et Téhéran, parées toutes deux de mousselines légères, rient au ciel bleu où s'emmêle le vol des papillons, des corolles et des abeilles. Te souvient-il Moghadam de cette heure gonflée de tant de sève et de tant de promesses, de cette heure où nous nous rencontrâmes ? Te souviens-tu aussi du grand bonheur paisible de cette après-midi où, venus de si loin, nous nous sentimes soudain si près l'un de l'autre ? Le Léman, «Belles-Lettres», Moghadam, leur ronde se perpétue autour de moi ce soir. Je viens de rouvrir des liasses de lettres, de feuilleter des albums oubliés, j'ai relu cette élégie de Jammes à Samain, que tu me récitais un jour en rentrant de Sauvabelin, et je te sais si proche, je te sens si vivant toujours, que je ne puis croire que tu nous aies définitivement quitté, accepter que se soit accompli l'irrévocable, l'irréparable et que c'est l'ombre d'un disparu que j'appelle, en l'évoquant, ô frère de l'exilé qui demanda le repos et l'oubli aux sables d'Ajamy.

Moghadam ! Tel je l'ai vu pour la première fois drapé dans son large manteau, tel je le retrouve mêlé à tous mes souvenirs d'adolescence. Nous marchions l'un à l'autre, venant des antipodes. Une commune nostalgie fut le lieu sûr de notre rencontre et de notre amitié. Loti avait ouvert les portes de la Perse à mon imagination. Moghadam tout en souriant de mes rêves,

trop beaux pour être vrais, m'amena doucement, dédaignant les routes de la plaine trop molle, près de ce lac d'un bleu intense dont parlait Ximenès l'Espagnol, «et qu'il vit dans les montagnes pleines de neige et de myosotis d'où il embrassait toute la Perse».

Svelte, mince, son visage de jeune prince oriental illuminé d'intelligence, le regard fusant droit entre des cils très longs, le geste ample et volontiers cérémonieux. sensible à l'extrême aux ridicules et se refusant à y donner prise, il avait l'art difficile de tenir à distance les choses et les gens. L'aisance innée, la noblesse tranquille de sa démarche, retenaient l'attention. Tous ses mouvements obéissaient à une musique intérieure, écho mélodieux d'un passé très lointain. Il riait peu et puisque le cœur ne se porte plus, prenait grand soin de voiler d'ironie une sensibilité délicate».

«Belles-Lettres» acheva de stabiliser notre amitié. C'était l'époque où Strawinsky et Ramuz, Copeau et Jacques Rivière, André Gide, Octave Maus étant des nôtres, venaient partager nos raisons d'être et stimuler nos enthousiasmes. Nous jouions «le Mystère d'Abraham», «l'Histoire du Soldat» scandalisait les bourgeois et Georges et Ludmilla Pitoëff, après nous avoir donné «Hamlet», «Les Ratés», «Puissance des Ténèbres» ou «l'Homme qui reçoit des Giffles» venaient dans le petit appartement de Moghadam, boire du thé russe et discuter littérature.

L'appartement de Moghadam ! Ce n'étaient que trois ou quatre petites pièces au troisième d'un immeuble locatif, et dès le seuil cependant, le charme de son hôte opérait. Sitôt entré, vous étiez transporté très loin, dans un domaine de rêve et de fantaisie. Ali Nô-Rouze poète et Persan, se substituait au Moghadam, licencié ès sciences sociales féru de droit romain et futur diplomate. De sa race, de son milieu, il tenait le goût du faste. Magnifique, sans ostentation aucune, il avait le don de recréer l'atmosphère indispensable au libre épanouissement de sa personnalité. Quelques étoffes, de beaux tapis, des meubles bas, des

lampes voilées et par ci par là l'éclat d'une faïence aux vives couleurs, d'un cuivre aux curieuses ciselures, il n'en fallait pas plus au subtil magicien, pour emmener ses hôtes dans cet Orient qui demeura toujours sa patrie d'élection. Comme Tigrane, dans la bibliothèque de Barrès, par sa seule présence, Moghadam faisait régner l'Orient dans nos imaginations. Sa puissance à faire de la beauté avec la vie nous ravissait, et qu'il nous parlât de Firdouzi, de Hafiz où d'Omar Khayyam, c'est toutes les formes diverses d'une poésie où notre esprit aspirait, qu'il mettait auprès de nous. Tout comme Tigrane aussi, Moghadam souffrait d'un intime déchirement, d'un long dépaysement ! L'Occident lui apparaissait comme un topique nécessaire dont il sentait ne pouvoir plus se passer. Non pas qu'il n'en sut toutes les faiblesses. Dès son âge le plus tendre, arraché à son climat naturel, il avait grandi en réaction contre un milieu qui, malgré tout, ne pouvait manquer de le traiter en étranger. Trop intelligent, trop lucide, pour ne pas sentir et ne pas rechercher les causes de la régression de sa race, de son peuple, il élargissait son enquête, ramenant sans se lasser les valeurs d'Orient et d'Occident à l'équation personnelle dont la solution sans cesse différée, faisait son désespoir.

Nommé secrétaire d'Ambassade à Constantinople, il y fonda aussitôt une revue mi-persane, mi-française, qui témoigne de la persistance de ses préoccupations. Une entente doit être réalisée, une meilleure compréhension réciproque doit être tentée, mais sur quelles bases l'établir ? Un voyage en Perse fut pour Moghadam une révélation. Révélation douloureuse, mais nécessaire. Il en revint, conscient de son rôle et de sa tâche. C'est par les différences ressenties, les sacrifices consentis qu'il s'était situé exactement ! De son dépaysement, de ce profond sentiment de gêne, de malaise, de solitude, d'exil, en marge de deux civilisations et de deux mentalités, va jaillir sa volonté d'action. Réveiller les forces latentes qui dorment au cœur de son peuple, proposer aux jeunes hommes de sa race une discipline et une

méthode, filtrer l'enseignement occidental, dégager d'autre part l'âme de son pays de tout le fatras d'un romantisme de pacotille, faire entendre sa vraie voix, renforcer ses aspirations nouvelles, ses impérieuses revendications, ses répulsions et ses espoirs, Moghadam ramènera tout désormais à cette double ambition. Le sceptique cède le pas au combattif. Il est chez les siens, l'âme d'un parti nouveau. En Occident, par ses articles, ses chroniques au Mercure de France, entre autres, il poursuit son œuvre de mise au point et d'élargissement intellectuel. Le poète, l'artiste chez Moghadam, loin de faire tort au réaliste donne à sa voix une autorité singulière. La vigueur de son accent est faite d'enthousiasme refréné, d'orgueil contenu et d'un sens très averti des réalités. Il est apparemment sans illusions, juge avec une liberté d'esprit qui va jusqu'au cynisme les forces en présence, ne s'en laisse imposer par rien, pas plus par les affections familiales que par les préjugés sociaux, mais au plus profond de son âme, il a réentendu l'appel de sa race. Un atavisme puissant le mène par delà sa froide raison d'intellectuel rompu aux méthodes occidentales, vers son plus grand destin. Il a trouvé sa raison d'être, il a reconquis l'unité de son cœur. Moghadam était l'homme marqué pour de grands desseins. La Perse un jour se fut reconnue en lui et, puisque les vraies amitiés d'homme sont avant tout des collaborations d'idées, ceux qui l'ont approché de près, savent l'énergie, la puissance et l'audace qui se pressaient sous la frêle enveloppe de ce jeune homme désinvolte et circonspect.

Rentré de Téhéran en avion, le hasard le ramène en Egypte, et nous réunit. Moghadam est tout à ses projets. Il travaille d'arrache-pied. Les rapports qu'il adresse à son Gouvernement, lourds de faits et d'idées, sont le résumé de ses expériences et de ses méditations. Il a reconstitué à Alexandrie son appartement persan de Lausanne et de la terrasse de sa maison du Caire, au flanc de la Citadelle, c'est toute la rumeur de la ville composite qui vient mourir à ses pieds.

Il rêve d'un pèlerinage à la Mecque. Au dernier moment les circonstances y font obstacle. Il part pour la Grèce. Par monts et par vaux, s'enfonçant à l'intérieur du pays, dormant à la dure, fuyant les villes et les hôtels, il pérégrina durant des semaines. Il quitte Athènes pour Carthage, longe la Méditerranée, revient par Londres et Paris, et, à Lausanne où nous le retrouvons, sa pâleur, sa fatigue nous inquiètent. Sur le bateau qui nous ramène ensemble en Egypte les craintes que nous donnent sa santé, ne font que se préciser. Un peu de surmenage, quelques jours de repos et il n'y paraîtrait plus! Hélas! dès le retour au Caire, c'est l'attaque brusquée. Il faut bien se rendre à l'évidence, se soumettre et c'est l'hôpital, les longues semaines de chaise-longue sur la vérandah ensoleillée, et c'est un condamné au visage émacié dont une grande barbe accentue la pâleur, un condamné qui travaille malgré tout, accumule les notes du grand ouvrage qu'il n'écrira jamais et qui désespérément lutte avec la mort sournoise qui chaque soir, tapie dans les ombres du jardin, vient rôder plus audacieuse autour de la couche où Ali-Nô-Rouze, fiévreux, récapitule ses rêves et, si clairvoyant, si lucide d'ordinaire, se leurre de projets.

Il est cependant bien vite sans grandes illusions sur la gravité de son état.

«Le ciel est plein de vautours! Je m'en vais mon pauvre vieux, je m'en vais tout doucement! Les médecins veulent bien me permettre pourtant de m'arrêter en Suisse, en attendant...»

Oh! ce départ d'Alexandrie. Une pluie fine, les quais gras et luisants, un ciel en charpie et cette odeur d'oignons qui montait de la cale...

Le bateau devait partir à neuf heures du matin. Il ne leva l'ancre qu'à deux heures de l'après-midi. Roulé dans ses couvertures. Moghadam nous entretenait du passé... Des gouttes de pluie s'écrasaient contre la vitre du hublot. Nous lui parlions d'avenir, de son retour, guéri. Moghadam souriait et dans un coin de la cabine, le vieux kawas du Consulat, de ses bons

yeux, d'épagneul regardait son maître s'en aller.

Le bateau démarra. Jamais sifflet ne stridula plus lugubrement, et quand ayant doublé le môle, nous nous retournâmes vers la mer, le grand bateau avait disparu et là-bas, sur les flots gris, ce n'était déjà plus qu'un cercueil, un mince cercueil de bois noir qui s'enfonçait dans la brume.

Moghadam mourut à Leysin le 13 Novembre 1925. Son père et son frère lui fermèrent les yeux. Il repose tourné du côté de la Mecque, car si l'Occident garde dans son sol la dépouille de notre ami, son âme est retournée au pays de ses pères. Elle palpite dans les pages de ces articles qui furent ses dernières pensées et les «Messages d'Orient» en offrant à Moghadam de publier ce Cahier Persan lui auront valu une de ses dernières joies.

Ces matériaux n'étaient dans la pensée de Moghadam que les prolégomènes d'une œuvre de vaste envergure. Qu'on ne voie donc dans ces feuillets rassemblés qu'une digue fraternelle contre le flot montant de l'indifférence et de l'oubli et que ceux qui savent les possibilités qui sont mortes avec l'ami disparu, les grands espoirs qu'il emporte en sa tombe, redisent avec Omar Khayyam le rubaï que Moghadam transcrivit sur la page de garde du Livre des Quatrains : «Nous ne sommes qu'une procession de formes imaginaires. Nous errons ça et là autour de cette lanterne : le soleil, que le Maître du spectacle tient au milieu de la nuit. Nous ne sommes que les pièces inertes de la partie qu'il joue sur l'échiquier des Jours et des Nuits, pièces qu'il fait marcher, qu'il arrête qu'il lève, puis qu'il replace une à une dans la boîte.» . . .

J. R. FIECHTER

Pages
de la
Rédaction

POSITION

Orient - Occident

Je n'accepte pas les méridiens qui départagent la géographie humaine. Les colorations des continents à l'usage des professeurs et des étudiants est une des plus grandes monstruosité de la raison, cette raison qui rétrécit les valeurs et les expressions, les codifie et les stérilise.

Orient-Occident ! Je ne puis m'accoutumer à considérer ces sœurs jumelles séparées d'un petit trait noir - le gouffre - qui semble les opposer l'une à l'autre, elles qui, hanche à hanche, s'ajustent et se pénètrent, complémentaires, indivisibles. Je vais d'instinct vers les ressemblances et non vers les différences. La vie n'est pas une abstraction, une entité, une attitude. Elle est partout identique en ses sinuosités. Elle se glisse entre les formes, elle s'enroule autour de l'espace, changeante, miroitante. Et je suis toujours dans son centre qui est son perpétuel écoulement. Je la pénètre, je m'immerge en elle. En l'homme du Nord, en l'homme du Sud, en l'homme de l'Est, en l'homme de l'Ouest, je me retrouve, je me comprends. Je ne porte pas en moi des cloisons, ni des frontières, ni des réticences, ni « le sens de l'ennemi ». J'apporte à la tristesse qui ride tes yeux, à la joie qui illumine ton visage, la même tristesse et la même joie. Je retrouve d'instinct, en écartant le fouillis des végétations qui se sont stratifiées sur sa surface, la nappe intérieure où nous avons bu et qui confond, en les reflétant, nos deux visages penchés. Car l'essentiel n'est pas la surface, l'essentiel ne sont pas les végéta-

tions, l'essentiel c'est la nappe étale, sans limites, la nappe primordiale.



Mais telle est la misère du siècle vingtième (un siècle vingtième singulièrement rapetissé puisqu'il ne s'étend que sur l'Europe et sur son éperon avancé, les Etats-Unis d'Amérique) que l'écartement du compas qui mesure la pensée de l'homme tourne uniquement autour de mots. L'Occident tourbillonne sur un volcan enflammé en s'ennivrant de mots. Et ce sont les mots qui le rongent d'une lèpre honteuse et qui, par leur force propulsive, gagnent en descendant vers la fraîcheur méditerranéenne, la chair intacte, ferme et bronzée du corps oriental.

Me voici aussi face à face avec le sombre mal. Orient-Occident ! Ces vocables sont neufs en ma mémoire. Ils n'éveillent en moi ni dénominations, ni lignes de partage, ni bornes. Ils se superposent l'un sur l'autre, se fondent et s'évanouissent dès que je cherche en eux la représentation et la signification de l'homme libéré de toute attache raciale, restitué à la seule famille-u.r.e. Parce que ma recherche s'intériorise, chemine en dedans, ne se crée pas des limites, ni des antagonismes, mais retrouve toutes les proportions, toutes les harmonies et toute l'unité, sans effort, sans exaspération, spontanément, par la seule vertu de cet ordre ineffable qu'a créé en moi le goût de l'infini et qui capte toujours le noyau des choses, le cœur du cœur.

Orient-Occident ! Ils n'imposent pas à mon esprit le vain jeu des parallélismes et des confrontations. Ils ne déclenchent pas en moi des passions opposées, tout un ordre d'idées qui jaillit, repoussé par des contraintes et des contrastes, mais s'allongent l'un près de l'autre, se frôlent, se sourient, jusqu'à ne plus former qu'une seule masse assouplie sur un même plan, sous un même éclairage. De cette descente en moi-même, je ne sors pas courbaturé par des systèmes, des appréciations, des généralisations, conçus avec mesure, ramenés à des dilemmes, partagés par des groupes de faits, bien géométrisés. Je n'en rapporte que quelques éléments éternels qui sont l'essentiel de toute vie, ceux que reconnaît le vigne-

ron français, le chinois des rizières, le fellah qui cueille son coton, l'ouvrier du Lancashire ou l'hindou que fait ses ablutions sur le bord du Gange.

J'ai trop vécu le mot «frère». A mon fruitier, j'ai trop souvent dit : «Frère, que cette journée te soit heureuse, choisis-moi tes abricots les plus blonds». Et mon fruitier m'a trop souvent répondu : «Que ton matin soit sur moi du miel blanc, frère, tu auras les plus beaux fruits de ma corbeille». Et de moi à cet homme et de cet homme à moi, cette appellation de «frère» portait toute sa plénitude, toute sa densité et toute sa valeur. Et alors, comment puis-je ne pas te nommer «frère», toi qui vis sur l'autre rive de la Mer Intérieure, toi qui es encore mon prolongement, toi dont je vis toutes les pulsations, toi l'occidental, puisqu'il faut, pour que tu me comprennes, que je t'appelle ainsi.



Mais, je puis me mettre aussi à l'école des mots. J'égrènerai leur long chapelet avec des doigts experts. Je m'occidentaliserai. Je suis bachelier. Je me suis passionné pour la bataille des classiques et des romantiques et cette propension de ramener toujours les valeurs de l'esprit à des valeurs de forme m'a égayé. J'ai appris le grec et le latin. Combien d'occidentaux peuvent se louer d'écrire et de lire l'arabe, le persan, l'hindou ou le chinois à moins d'être érudits ou spécialistes. Ce n'est pas parce que nous nous insinuons dans toutes les atmosphères en saisissant leurs variations et leurs nuances, sans aucun effort de volonté, que nous nous plions aux mœurs de l'Occident, que nous nous assimilons ses langues, que nous pénétrons la texture de son esprit, mais c'est surtout parce que notre conception de l'homme est universaliste et que nous possédons le sens de l'humain. «Et c'est pourtant dans cette même puissance d'adaptation et d'évolution qu'est la grandeur d'un système qui n'embrasse pas seulement l'Asie, mais porta jadis ses semences pour les faire fleurir dans le désert Syrien et qui, sous la forme du christianisme a achevé d'envelopper le monde entier d'un parfum d'amour et de renoncement». (1) C'est dans l'intériorité

(1) Okakura — Les idéaux de l'Orient.

des êtres que nous cherchons à nous reconnaître. Nous ne sommes pas arrêtés par des aspérités extérieures, par des considérations préétablies et par des préjugés. Et nous ne portons pas sur nos visages la fierté du civilisateur, ni la morgue du dominateur.



Je parlerai donc de l'Occident. C'est peut-être par l'intime connaissance des contraires qu'on parvient à circonscrire la vérité. L'ombre complète la lumière et le cheveu blanc est déjà dans le cheveu noir. Les rythmes des saisons sont des alternances et la vie engendre la mort, comme la mort engendre la vie. L'Orient et l'Occident réagissent l'un sur l'autre pour mieux s'affirmer un. Peut-être l'Occident prendra-t-il conscience de lui-même parce que l'Orient sourit à sa propre renaissance, comme l'Orient a retrouvé le chemin de sa vie au contact direct de l'Occident. Lois des contrastes, des antinomies, lois biologiques qui sont éternelles, larges rythmes des bascules qui visent à l'unité ! La vie d'une race, ce sont les difficultés qu'elle a rencontrées au cours de son développement. Et ce sont ces difficultés qui sont les coups de barre, le mouvement de la proue qui l'orientent et l'appareillent vers ses destinées...



Depuis que l'imprimerie lui a permis de fixer par des signes les linéaments de sa pensée, l'occidental bavarde, ergote, commente, fait de la dialectique, de l'exégèse, élève des vastes architectures idéologiques solidement cimentées, compactes, d'une netteté absolue, où toutes les lois de l'ordre (un ordre artificiel et arbitraire) sont rigoureusement observées, Fallacieux sortilège du verbe ! Inflation formidable de la vie !.. Toutes les valeurs transvasées, transmutes dans des phrases, ont pris la rigidité des petits cadavres d'insectes aux ailes diaprées. Et tandis qu'il se livre à l'épuisant travail de dénombrer, de classer, tandis que sur lui-même il essaie les instruments minuscules, effilés et glacés de l'analyse, où chaque fibre, où chaque nerf est étendu sur une planchette avec une inscription noire, le Fleuve qui n'a pas de rives, coule en dessous, insaisissable, sans s'arrêter jamais.

L'Occident est une vaste bibliothèque où la science, enclose dans des casiers poussiéreux, s'écroulera sous le poids des livres...



L'oriental n'a pas le goût de la dispute. Il ne cherche pas l'argument. Il ne le lève pas comme on lève un lièvre du fond d'un fourré. Il ne le pourchasse pas jusqu'en ses derniers retranchements. Il n'éprouve pas le besoin de visualiser ses conceptions par des mots. Il les vit. Elles sont opérantes, agissantes en lui. Son dynamisme est tout en profondeur. Il ne se cherche pas. Il a depuis longtemps résolu le problème de son âme. Quelques livres, quelque mythes entretiennent en lui la nostalgie de l'Éternel. En eux, il se dénude et s'unifie. Il connaît leur ordre et leur eurhythmie. Ils lui suffisent. Depuis toujours, il a appris à épeler leurs paraboles. Il a fini par les vivre. Il les porte en lui, déliés de leurs feuilles, substance ardente qui s'est faite chair et sang et qui colporte en lui les directives initiales, les volontés latentes de toutes les races.

La mystérieuse et impondérable présence du moi n'est pas pour lui une réalité métaphysique. Il ne se déchire pas, il ne se blesse pas, il ne se fouaille pas pour immobiliser cette marée intérieure, pour assembler les papillonnants fragments d'une conscience en perpétuel devenir. Ses yeux sont fixés en dedans, sur le vaste et changeant spectacle de sa sérénité. Il contemple, Sa contemplation n'a ni commencement, ni fin. Ne lui demandez pas de se définir, de vous tracer les limites de son individualité, de s'approfondir. S'il brûle d'une flamme secrète que vous appelez «mystique», il ne saura y mettre un nom. Il ne s'efforcera pas de la stéréotyper, de l'extérioriser. Elle est en lui. Elle le touche de toutes parts, sans qu'il sache comment et pourquoi. Cela lui suffit. Qu'est-ce cette étrange investigation que vous l'invitez à faire sur lui-même? Il estime qu'être soi comporte une certaine pudeur. Il ne vous répondra jamais. D'ailleurs, il ne comprendra pas que vous puissiez lui demeurer impénétrable, que vous soyez l'un à l'autre deux vases clos. Vous êtes en lui, il est en vous. Quelle est cette cécité mentale qui vous

éloigne de lui et vous empêche de le situer?...



Qu'est-ce cette vogue soudaine et cette puérile curiosité apportées à l'Orient, mis à l'ordre et au goût du jour, tout comme à l'époque des «turqueries» romantiques? On dirait un nouveau mal du siècle. Délaissant la tourmente qui secoue le sol occidental, oubliant la grande misère des âmes, les intellectuels se réfugient dans une sorte de nihilisme, en transposant leurs préoccupations sur un domaine qui ne peut offrir à leurs angoisses ni réconfort, ni sérénité, parce qu'ils l'abordent sans la grâce du cœur. Enquêtes, débats, polémiques s'évertuent de démêler cet écheveau d'inextricables laines. Ce n'est plus un Orient artificiel et vague, un appel vers «une exotique nature». Le pittoresque a été écarté : mosquées, bazars, jungle, roses, almées se sont évanouis. L'axe s'est déplacé et avec lui la même incompréhensibilité, le même ton agressif, surtout le même esprit de race qui dissocie, qui ramène tout à soi, qui se fait le centre d'un cercle vicieux.

L'Occident s'est-il tellement vidé de toute moelle pour ne plus trouver en lui-même, dans ses décombres mêmes, sa résurrection, sa rénovation? Le vieil arbre est-il à tel point vermoulu pour que le terreau et l'humus de ses vingt siècles d'épanouissement ne lui donnent plus la sève nourricière? Appels de l'Orient! Est-ce un signe ou une annonciation? L'occidental, en toute humilité, reconnaissant ses errements d'enfant prodigue, retournera-t-il à l'école de la sagesse orientale, cette sagesse qui lui fut donné une fois d'apprendre et qu'il a méconnue et dilapidée? Non pas. Plutôt diversion, raisons plus riches, plus passionnantes pour s'évader hors de lui-même, opportunité de vanter les bienfaits d'une civilisation sur une autre, d'arborer les fanions de l'Europe pour une croisade contre les hordes asiatiques, de provoquer des conflits, de discourir...

Si l'étude des croyances et des valeurs spirituelles des peuples orientaux est poursuivie avec plus d'application qu'autrefois les méthodes d'approche, d'investigation, d'interprétation, l'angle sous lequel elles sont appréciées, le mouvement et l'intérêt qui les accompagnent, n'ont pas varié. Les proses

chantantes et verbeuses des romanciers sur l'Asie demeurent du moins inoffensives si elles n'apportent pas des documents humains. Elles satisfont les hommes en mal de soleil et d'aventure, elles leur apportent des fades relents d'exotisme, elles exploitent leurs désirs d'être ailleurs. Aujourd'hui, c'est la pensée et les traditions de l'Orient qui sont devenues la proie des spéculations et des mots. Reportées à des considérations occidentales, passant par la chimie des cerveaux étrangers, ayant subies une refonte totale, elles sont présentées comme de nébuleuses métaphysiques, menaçantes et pernicieuses.

Ne pouvant se résoudre à se détacher de sa norme, qu'il avoue ne plus lui suffire, sentant craquer toute son armature, sans pourtant avoir assez de hardiesse pour la détruire, faire table rase, rejeter les vieux matériaux, construire le temple sur un sol neuf, entièrement passé par crible, l'occidental se penche sur l'Orient non pas avec cette sympathie, ce don total qui sont déjà une adhésion passionnée, mais tiraillé par mille tergiversations, par son esprit d'introspection, mêlant à ses recherches des associations, des reminiscences de sa culture où prime l'orgueil de sa caste et de sa nationalité.

Le problème, si problème il y a, a gardé sa fixité, sa rigidité en se compliquant davantage. Il a tourné sur lui-même, voilà tout. Les perspectives qu'il eut dû ouvrir sur l'horizon du monde—sur du ciel—se perdent dans des brouillards flous avec quelques rares trouées. Aucune aboutissante, aucun carrefour où bifurquent les routes venues des quatre coins de la terre, offrant un lieu d'entente, un lieu d'attente où les hommes se disent des paroles pacifiées.



Fiévreuse avidité et égoïsme rapace ! Les occidentaux ne demandent aux métaphysiques orientales que ce qui peut le mieux s'adapter à leur pensée, l'enrichir, la sauver, ce qui s'incurve avec le plus d'aisance dans les circonvolutions de leur structure intérieure, ce qui se plie le mieux à leur mesure. Ils en écartent avec désinvolture ce qui échappe à leur réceptibilité, à leur individualisme tendu vers une seule orientation, ce qui ne se capte pas par la fragilité et la pauvreté de leurs moyens d'expression. C'est ainsi qu'ils se sont jetés

sur la pensée hindoue, qu'ils l'ont déchiquetée, triturée, refaçonée occidentalement, parce que sa philosophie offre certaines similitudes avec le christianisme et que son interprétation est plus proche de leur esprit. Par contre, rejettent-ils délibérément et avec dédain les doctrines rationalistes et positivistes de la Chine et de l'Islam, incompatibles, disent-ils, avec les ressorts de l'âme occidentale parce que préceptes doux et sereins, lourds d'expériences et de sagesse, ils puisent leur vertu dans la vie quotidienne et qu'ils assignent à l'homme un idéal qui est à la portée de ses deux mains. D'autre part, nul ne s'est souvenu de l'ardent génie Juif, extrême fleur de l'Asie, amalgame quintessencié du creuset oriental, qui continue encore à affirmer sa vitalité.

Ils ramènent tout à leur convoitise, faussant l'esprit des textes, les accommodant à leurs conceptions. Tout comme ceux-là qui suivent les routes maritimes, les routes du riz, du coton, de l'ivoire, des épices, de l'ambre et de l'or, uniquement pour l'exploitation des matières premières qui alimenteront l'impérieuse et l'insatiable Usine. Aucun effort pour dégager les doctrines «humaines» qui régissent l'Orient, les doctrines de vie, de foi et de sagesse qui possèdent des joints immémoriaux avec celles des autres races, aucune tentative pour rapprocher, pour réajuster deux cultures qui se touchent par la base, qui se sont intéropénétrées depuis longtemps et qui portent les mêmes ramifications et le même souffle. C'est encore eux-mêmes qu'ils recherchent douloureusement, ne pouvant se libérer de leur narcissisme qui les rend leur propre esclave, assujettis à leur passé et à leurs vaines querelles. Ils ne sont pas «multiple», ils sont «un», murés dans la prison de leur individualisme exaspéré et de leur moi dominateur. S'il est vrai que c'est en se retrouvant soi-même, en s'affirmant dans son particularisme le plus profond que l'homme touche à l'universel, cette simplification présuppose un dénuement, un décharnement de toutes les impuretés, de toutes les complexités et surtout un vouloir tendu comme un arc vers cette poignée de blé et de sel et de cette cruche d'eau pure en lesquels l'humanité a toujours reconnu ses nourritures.



Celui que Dieu abandonne dans le désert erre en quête

d'un autre Dieu. Celui qui s'éloigne de sa tribu, ses pas le conduisent auprès de tentes amies pour s'y créer une nouvelle famille. Et vous n'allez que vers les choses qui vous sont dues. Et si l'ombre de votre corps sur les sables brûlants demeure seule votre compagne, c'est que vous-même vous vous êtes coupé toutes les routes du salut et qu'il ne vous reste plus qu'à attendre les cercles toujours plus serrés des milans qui croisent dans l'azur et qui vous guettent. . .

C'est parce qu'il s'est senti brusquement vidé de toute foi que l'Occident, (comme une multitude de radicules qui s'orientent dans l'obscurité de la glèbe vers une lointane sève qu'elles travaillent à atteindre), s'est tourné vers le renouveau d'une autre foi, vers les croyances de l'Orient. Il a pressenti que la rupture d'équilibre qui a renversé toutes ses valeurs, fait éclater tous ses soubassements est intimement liée à l'absence, dans sa charpente, de la solive puissante et dure qui est la vigueur et la stabilité d'une foi. Il a pris conscience de sa défaite morale. Cette inquiétude, cette effervescence quelque factices qu'elles soient, ne demeurent pas moins une indication et un aveu.

L'élite est agitée par une crise de l'esprit. Elle l'avoue, elle l'étale avec une sombre délectation. L'humilité qu'elle met à reconnaître son mal, à le décrire, n'est pas un acte de lucidité, un désir de guérison, mais bien plutôt la complaisance d'un malade qui trouve une voluptueuse perversion à se mortifier dans ses vices. Aucun redressement, aucun acte de défense, aucun signe de ralliement pour refondre et réformer un front unique, pour enrayer la débâcle. Elle semble marcher, cette élite, vers sa destruction avec une brûlante soif du malheur, avec le consentement à son propre néant.



Une foi est la résultante d'une race, d'un climat, d'un sol. Elle est leur expression, la cristallisation de leurs aspirations, de leurs déboires, de leurs joies. Elle trempe au tréfonds de la conscience d'un peuple. Elle vit dans son sang. Elle ne peut être transplantée. Elle ne peut même subir la délicat opération d'une greffe sans perdre le meilleur de sa floraison. Il lui faut son terreau natal, son eau natale, sa brise natale.

Tout au plus, peut-on emprunter à cette foi quelques-uns de ses enseignements, quelques-unes de ses leçons de sagesse, mais on ne peut, sans la rabougrir ou l'abâtardir, la substituer à une autre foi ou en faire une adaptation.

Et certes, au dessus de la diversité des croyances qui naissent, chacune, avec l'homme même, comme ses coutumes ancestrales et les mots de son parler, il y a une autre croyance qui s'étend d'un bout à l'autre de la terre, qui n'est inscrite dans aucun livre et qui est celle de la chaude amitié d'homme à homme, de race à race, quelle que soit la couleur de sa peau



Je cherche en vain à saisir la conscience occidentale. Je sais, elle bat au cœur de quelques-uns, les purs, ceux-là qui sentent en eux peiner le monde, ceux-là qui n'ont jamais détourné leur visage de quelque côté que souffle le vent de l'esprit. Mais qu'est-ce de leurs efforts contre la froide déité du métal, qu'est-ce de leur révolte tendue contre toutes les piques levées ? Je les vois perdus dans les houles qui déferlent sur leur pays et je me demande : sur quelles assises reposent l'Europe, quelles sont ses vertus propres, ses idéaux, son unité, quelle est sa Voix dont la sonorité et le timbre expriment la totale réalité de son vouloir profond ? Je me butte partout à l'écrasant bilan de la guerre. La Guerre ! le point final d'une courbe dont le tracé est net et clair et qu'on peut suivre de siècle en siècle, jusqu'au de là du moyen-âge. La Guerre ! le règne de l'acier, la surproduction, la concurrence, la lutte commerciale des nations, les marchandages honteux des traités ! Est-ce à cela qu'aboutit la pensée de Pascal, la douceur de St. François d'Assises, les lois romaines, l'autorité du catholicisme, la logique des métaphysiques, l'idéal chrétien et les cadences des poètes ? Et je me demande encore : quelle est la foi qui soulève aujourd'hui les masses européennes, quelles sont les forces neuves qui la travaillent, quelles sont ses possibilités de lutte supérieure, quelle est sa spiritualité ? Les bielles, les courroies de transmission, les dynamos, les moteurs, les plaques blindées, les graisses, les huiles, les pétroles et la vitesse. La Machine a tué

l'âme, le ventre a mangé l'Esprit.



Depuis que l'idée de civilisation a perdu sa valeur intrinsèque, celle d'être l'expression la plus noble d'une race et qu'elle s'est perdue dans le domaine des besoins immédiats où elle s'est constituée comme une sorte d'impérialisme, les problèmes de l'Esprit, auxquels autrefois on accordait fièrement la priorité, ont été relégués à l'arrière-plan des préoccupations contemporaines. Cet envahissement de la matière aux dépens de l'équilibre qu'apporte la vie intérieure, le désir de perfection et d'élévation, la contemplation et le recueillement, a créé ce dualisme, ce malaise, cette dispersion, cet émiettement dont souffre l'Europe.

La question sociale ne prime pas, du moins dans les buts qu'elle se propose. Ce qu'il faut reconstruire, ce sont les ruines morales. Ce qui doit «éclater» d'entre la chair pantelante des peuples, c'est une éthique, c'est une orientation vers les choses infinies, mais «éclater» du dedans, de leur conscience, de la somme de toutes leurs acquisitions, de tous leurs enrichissements. C'est à quoi il faut veiller tout d'abord, ce n'est pas que les greniers regorgent de blé, mais bien que le culte du blé, haussé jusqu'à l'idéalité d'une religion, pénètre dans le tissu de la sensibilité humaine, que soit reconnue la grandeur des gestes qui couchent et lient les gerbes et que la seule moisson qui demeure soit celle qui mûrit en nous-mêmes. Ce n'est pas à un but extérieur, à un progrès industriel qu'il faut tendre. Ce qui est touché au plus vif, c'est l'âme. C'est elle qui souffre. C'est elle qui doit ressusciter, c'est son avènement qu'il faut appeler. «Ce siècle est un siècle de mains»; il faut, s'il veut se sauver, qu'il devienne un siècle de l'âme. Les tâches quotidiennes ne peuvent trouver leur sanctification que si elles portent en elles une valeur spirituelle. Les rythmes du monde occidental ne pourront reprendre leur battement régulier, en parfaite concordance avec le foyer qui émet leur rayonnement et leur chaleur, que si les bourrasques purificatrices, les alizés profonds, balaient les miasmes des cheminées et qu'un réajustement harmonise la production et les besoins

supérieurs, l'accessoire et le principal.



Depuis que ses dogmes autochtones furent supplantés par une foi étrangère qui donna naissance à des schismes, à des hérésies, à des métaphysiques nouvelles, l'instabilité et l'inquiétude n'ont pas cessé de déchirer les peuples blancs. (Je parle ici, je le répète, en occidental). Lors, l'Europe, devint une aire battue par tous les vents. Elle l'est aujourd'hui autant qu'elle le fut, par exemple, au moyen-âge. Parce que sa conversion n'avait pas obéi à des nécessités internes et qu'elle ne découla pas d'une lente évolution. Ni la civilisation greco-latine, ni la pensée médiévale, ni le christianisme n'ont présenté une unité réelle (qui ne soit pas celle d'une interprétation livresque et artificielle) jaillie du cœur des foules, offrant une homogénéité d'idéaux, des tendances supérieures, une gravité et une paix qui présupposent une transmutation de valeurs secrétée par des élans venus des lointains horizons du passé. Tirillé par mille sollicitations contraires, parce qu'il est un composé d'emprunts et d'éléments disparates, l'Occident chemine avec hésitation, reculs, et soubresauts. Il ne possède pas en puissance la poussée de ses «précédents». Il semble détaché de toute amarre, à la dérive, éternellement.



L'Orient, dans ce qui lui appartient de spécifique, dans ce qui le synthétise, ne doit et ne peut rien apporter à l'Occident, en tant que dogmes essentiels. Celà, en tout cas, n'est pas souhaitable. L'expérience a été déjà faite une fois dans le passé. Si les traditions de l'Occident sont chrétiennes, n'est-ce pas grâce aux divines Paraboles et à la Bible, ces grands poèmes orientaux? La pensée occidentale, jusqu'en ses ramilles les plus extrêmes, n'est-elle pas lourde d'apports orientaux, ne s'étirent-ils pas à la base de toutes ses métaphysiques, ne se coulent-ils pas le long des colonnes et des frises, n'éclatent-ils pas sur les fresques et sur les toiles? Prisonniers des formules à carcan, ils ne continuent pas moins de propager — altérés, viciés — la ferveur de leur flamme, leur appel vers l'in-

connu, peut-être distribuent-ils encore la seule fraîcheur de palme dans le désert.

Un ferment, une force transfiguratrice, oui. Pour que l'Occident atteigne une plus haute conception de l'humanité. Par la sagesse, par l'humble sagesse qui ne porte ni fard, ni atours, qui reflète tous les visages du monde, qui n'est pas hiérarchisée et qui n'est pas sœur de la raison. Par la divinisation des choses et des gestes quotidiens. Par l'élargissement de la notion de l'homme. Par la «science de l'âme».

Ni le Bouddhisme, ni ses succédanées, ni aucun autre dogme, ne restitueront, par transfusion ou par imposition, l'ordre, l'unité et la paix à l'âme occidentale. L'Occident doit trouver en lui-même, tout d'abord, son viatique. L'Occident ne guérira que par l'Occident. Non pas par ce factice et stérile raffinement d'une tentative esthétique recouvert d'un semblant de moralisme ou d'un pseudo-mysticisme qui s'écaille à la moindre rafale. Non pas par de nouveaux problèmes accouplés aux antiques problèmes qui ne varient que par leur présentation et par les mots qui les ensèrent. Il s'agit de briser le vieux cadre mal équilibré, et de plonger directement aux purs éléments européens débarrassés de toute restriction et de tout chauvinisme, élargis du Midi latin jusqu'au Nord. C'est dans son creuset, pur de tout alliage, que se modèlera la renaissance occidentale. C'est du dedans que jaillira la victoire.

Tant qu'une mystique nouvelle et franche ne s'élaborera pas dans les entrailles des masses (mystique assurée d'éternité parce qu'elle se sera pétrie dans une vivante glaise et qu'elle n'appartiendra pas seulement à une élite) l'Occident ne pourra jamais se «centrer», trouver son équilibre et apaiser cette fièvre qui le travaille et le mine,



L'Orient repose sur une vaste colonne vertébrale qui s'arque du Japon jusqu'au-delà du Nil, rattachant les membres de sa stature en une unité fondamentale, riche et abondante. L'Orient est religieux. Quelle que soit la forme de sa foi, la notion du bien et du mal est intimement subordonnée

chez lui à une divinité. Qu'il soit musulman ou japonais, il puise les concepts de son existence en des dogmes immuables qui sont ses traditions. Ces dogmes l'ont toujours satisfait et façonné parce qu'ils demeurent acquis au patrimoine ancestral et qu'ils représentent des vérités éternelles. Ses croyances forment aussi l'ensemble des lois sociales qui régissent sa vie. Elles sont les inspiratrices de tous ses actes. Il ne se sent pas porté à les éprouver, à les confronter, à les juger. Lui-même en est l'essence la plus ardente. Il se confond avec eux.

Cette unité n'est pas de surface, comme on serait tenté de le croire. Malgré les différences raciales qui semblent, de prime abord, faire de l'Orient un bariolage de coutumes et de croyances, elle gît au fond de la conscience asiatique. Elle se précisera davantage encore par une suite de mouvements alternés. Le réveil oriental que nous vivons est une maturation contenue. Il a cheminé par une route à lacets, mais tendu toujours vers un même horizon. Détourné de sa voie par une série d'événements historiques, il s'est réaccordé, il a retrouvé le courant. Entre les divers groupes de la famille orientale une loi mystérieuse tisse les affinités, patine les rugosités, rapproche, fait se reconnaître ceux qui une fois déjà sur les hauts plateaux et les plaines se sont déjà croisés. «La chevalerie arabe, la poésie persane, la morale chinoise et la pensée hindoue parlent toutes d'une seule et ancienne paix asiatique d'où émanait une vie commune portant dans des régions différentes des floraisons diverses, sans être jamais susceptibles en aucun endroit d'une différenciation sensible ou profonde. L'Islam lui-même peut être défini comme un Confucianisme à cheval et l'épée à la main. Il est possible, en effet, de distinguer dans le vieux communisme de la Vallée Jaune des traces d'un élément purement pastoral, identique à celui que nous voyons réaliser dans les races musulmanes. Et si nous nous détournons de l'Orient vers l'Asie orientale, le Bouddhisme, ce grand océan d'idéalisme dans lequel se jettent tous les courants de la pensée de l'Orient asiatique n'est pas coloré seulement par les eaux pures du Gange : les nations tartares qui s'y rallièrent rendirent son génie tributaire en lui apportant un symbolisme nouveau, une organisation nou-

velle, une nouvelle ferveur pour les joindre aux trésors de la Foi.»⁽¹⁾

Cette reprise de l'Orient sur lui-même est le prélude d'une vaste confédération basée non pas sur des convoitises nationalistes, non pas sur des menaces et des menées (comme il plaît à d'aucuns de les envisager) mais provoquée par un besoin inné de paix et d'alliance qui pousse les peuples de l'Est les uns vers les autres.

Entre les Universités de Tokyo, de Shantinitekan, de Jérusalem et du Caire, les flammes hautes vont et viennent. Elles brûlent au-dessus des conflits politiques qui se jouent dans les bas marécages et qui sont d'un ordre de faits étrangers à la mentalité et aux aspirations orientales. L'Esprit, de part en part, a foré les terres du soleil. Il est un. Il flotte sur les eaux, comme il parle dans les plaines et dans les buissons. Il s'est avancé vers les peuples de l'Orient parce qu'il furent les premiers à le reconnaître et parce qu'ils sont peut-être aussi plus près de lui.



Nous sommes sur une même ligne d'attente et d'expectative. A l'Est, à l'Ouest, penchés sur le cœur de la terre, nous écoutons les rythmes de la vie qui vient et qui se répercutent en nous. Les grands événements de l'âme se joueront sur les sommets comme flambent des feux de joie. Ils appartiendront à tous ceux qui savent tendre leur visage vers les hauteurs.

Nous ne pouvons plus sceller nos richesses. Nous devons les répandre sur nous comme les ployantes femmes de mon pays qui portent sur elles tous leurs bijoux et tous leurs nards. Nous ne pouvons plus nous ignorer. Celui qui s'isolera s'étio-lera dans sa stérilité. Qui ne se donnera pas à tous deviendra un ravin desséché. Qui ne jettera pas sa voix, tourné vers toutes les directions de l'étendue, réentendra sa voix rentrée dans sa gorge, rauque et vaine. Ce siècle nous coince les uns aux autres par des charnières. Le monde ne finit plus où finissait autrefois un empire. Quelles que soient les fins que nous poursuivons, quels que soient les destins qui marquent

(1) Okakura. *Les idéaux de l'Orient.*

nos fronts, nous ne pourrons avancer à travers la masse compacte des problèmes qui se pressent autour de nous, qui sont nés de nous, que par un compagnonnage.

«Le problème d'aujourd'hui est mondial. Aucun peuple ne peut faire son salut en se détachant des autres. Ou se sauver ensemble ou disparaître ensemble».⁽¹⁾

ELIAN J. FINBERT

⁽¹⁾ R. Tagore.

LES CIVILISES

Pour faire un monde il faut de tout.
(Charles Péguy)

Une avenue, en son milieu, semble très large, et étroite en son prolongement : c'est la perspective visuelle. Mais il existe d'autres perspectives qui peuvent également induire en erreur ; ce sont, par exemple, celles de l'histoire ⁽¹⁾ et de la géographie.

L'occidental les ignore.

L'occidental, c'est le «man-in-the-street» de Paris, Londres, Bruxelles, ou de province ; c'est l'Européen et aussi l'Américain. On peut objecter (on le fait) que ce qui est situé à l'Orient pour d'aucuns, est situé à l'Occident pour d'autres, et que pour un Japonais l'Américain se trouve à l'Est. Mais cette subtile objection n'existe pas pour l'Asiatique : il sait tout simplement que l'Américain est son frère d'Occident qui lui revient de l'autre côté de la terre. Enfant prodigue, ayant depuis longtemps oublié l'Asie, son lointain berceau aryen, l'occidental a rajeuni et fait peau neuve. Il ne reconnaît plus personne. Les autres hommes le nomment encore «fils d'Adam», ⁽²⁾ comme tous les autres êtres humains, en témoignage de fraternité, mais il a, lui, désappris cette douce appellation. Il est, il veut être «l'occidental». Il nous faut donc l'appeler de ce nom.

Tout comme les primitifs, il ignore la perspective ; il l'a

(1) Voir la préface de Sainte Jeanne, de B. Shaw.

(2) En Arabe, «Ebn Adâm» (fils d'Adam) est couramment employé pour «homme».

oubliée Il voit un vingtième et un dix-neuvième siècles énormes, puis il en voit des moyens et qui s'amointrissent jusqu'à n'être plus que de tout petits siècles, des siècles de rien du tout, pendant lesquels une humanité primitive attendait l'avènement de «l'homme moderne». Il ne se rend pas compte que chaque âge a été successivement «l'âge moderne» et que lui-même, à son tour, pourra être considéré comme un «primitif» par ceux qui lui succéderont.

La perspective géographique a quelque rapport avec la perspective visuelle, sauf qu'elle se présente sur une échelle plus vaste. Par elle et pour l'occidental, l'Orient grouille d'une vie uniforme et pour ainsi dire rectiligne.

La perspective la plus brusque est celle des idées. Elle est aussi la plus dangereuse. C'est elle qui porte l'occidental à croire que sa civilisation est la seule résultante possible du Travail Cosmique, et que toutes les autres formes de civilisation, dont les cadres vus de loin sont trop étroits pour lui, ne sont que des formes avortées, des monstres anté-diluviens, des produits d'une nature tâtonnante, qui ont abouti à l'épanouissement de sa civilisation ultime et définitive, par laquelle tous les hommes doivent fatalement passer, s'ils veulent subsister et progresser.

C'est là son erreur, car tous n'y passeront pas. La nature est riche de formes elle en crée constamment de nouvelles qui ne sont pas celles auxquelles il est accoutumé. Mais il veut imposer les siennes comme un vêtement de confection, odieux article d'exportation, en invoquant comme justification à sa morgue, à sa brutalité, à ses massacres coloniaux, sa supériorité de «civilisé».



Il est si convaincu de cette supériorité, qu'il ne trouve pas assez de mépris pour accabler les races qu'il tient sous sa domination, et dont il ne cherche même pas à connaître la grandeur morale et spirituelle. Mais à ce conquérant je dirais, comme Léon Werth : «Tuez... ayez le courage de tuer. Tuez des Annamites. Vous manifesterez ainsi que la vie d'un Annamite ne vaut pas celle d'un chien. On saura la pensée qui est au fond de vous. Mais votre grossièreté, je ne

puis la souffrir. Elle me fait honte. L'Européen qui parle ainsi à un chien, on le tient pour un homme bas. Il me suffit pour l'instant que vous m'accordiez qu'un Annamite vaut un chien». (1)

La main-mise sur le pays, les massacres, qu'est-ce, après tout ? Si le vainqueur pille souvent le vaincu, il l'enrichit aussi parfois. Ce qui est odieux, c'est la brutale imposition sur les consciences, c'est de violenter les âmes. La supériorité d'une culture ne s'établit jamais, ne se manifeste jamais par cette voie. La tâche de l'éducateur demeurera vaine, s'il ne sait pas amener l'élève aux sources de la connaissance, suivant les tendances de sa propre nature. Pour ce faire, il doit tout d'abord se pénétrer de tous les ressorts de son âme, afin de le comprendre et de l'aimer.

En l'occurrence, l'occidental peut devenir l'éducateur à condition qu'il prenne lui-même à son tour des leçons d'un autre ordre, car seul un échange d'enseignements pourrait créer une civilisation qui ne serait ni occidentale, ni du Nord, ni du Sud, mais humaine, mais une «Société des Civilisations». Aucune ne prévaudra sur l'autre, car elles seront toutes indispensables ; non pas supérieures, ni inférieures, mais multiples et différentes comme les créatures.



«Etant donné deux mondes à des niveaux aussi différents que l'Orient et l'Occident au début du XIX^e siècle - l'Occident débordant de vitalité et marchant en tête du progrès humain, l'Orient en léthargie et en décrépitude, il était à prévoir que le premier empièterait sur le second». (2)

Excellente raison pour l'envahir et pour s'y installer. Quel peuple d'Europe subirait l'agression d'un voisin qui se déclarerait fort de sa supériorité et débordant de vitalité (cela est arrivé) sans se dresser comme un seul homme, dans sa révolte et sa colère ? Quel peuple ne proclamerait la Patrie en danger et l'Union Sacrée, au son de ces hymnes guerriers qui

(1) Notes d'Indochine parues dans la Revue «Europe».

(2) Lothrop Stoddard - Le nouveau monde de l'Islam - Traduit de l'anglais par Abel Doysié. (Payot & Cie. 1923).

incitent à répandre le sang impur de l'ennemi ?

Mais l'Oriental est moins préparé à tuer. Ses chants ne sont pas sanguinaires. Ils ne le poussent pas non plus à s'enfler comme une outre. Sa révolte, mal préparée, aboutit à de piteux résultats, mais elle est utile : elle sert à témoigner de son «fanatisme». Car ce qui chez les «civilisés» s'appelle «union sacrée», devient, transposé à l'usage des «primitifs», du «fanatisme».

«A côté de la crainte et de la haine si compréhensibles dues à l'agression occidentale il y a parmi les masses musulmanes beaucoup de fanatisme réel causé non pas par la domination politique de l'Occident, mais par un faux sentiment religieux et une haine aveugle de la civilisation occidentale ; ce fanatisme est très surexcité par les événements politiques des dix dernières années, au point qu'aujourd'hui la haine religieuse, politique et intellectuelle de l'Occident s'est résolue en un état d'esprit qui est nettement dangereux pour la paix du monde». (1)

Et encore : «comme le dit Lord Cromer : il est douteux que le mal que l'on se donne pour introduire la civilisation européenne dans ces sociétés orientales arriérées soit toujours reconnu aussi pleinement qu'il devrait l'être. Les avantages matériels qu'a apportés la civilisation européenne sont certainement très grands, mais quant à leur influence finale sur la moralité publique et privée, l'avenir est tout à fait incertain». (2)

En d'autres termes, le vainqueur, en toute naïveté, pense devoir imposer sa culture quelle qu'elle soit car il n'en conçoit pas d'autres. Mais malheur aux vaincus ! S'ils préfèrent le canon c'est qu'ils sont ignorants, fanatiques et haineux ; s'ils rejettent une culture qui les viole, qui les dépouille, qui les dénude, qui leur arrache par lambeaux leur patrimoine le plus sacré : haro sur eux ! Ils sont un danger pour la paix du monde. Vous entendez ? Le monde sans eux vivrait en paix. Et avec cela, «ils ne reconnaissent pas tout le mal que l'on se donne pour eux».

(1) id.

(2) id.

Vraiment ces sauvages ne sont pas gentils !



Je dois, cependant, préciser : je ne condamnerais pas tout à fait une imposition agissante et qui se manifesterait par la création de centres universitaires ou d'écoles. En réalité la France ne se soucie guère d'établir des ramifications du Collège de France, dans ses colonies ; Oxford et Cambridge ne sont représentées ni dans le proche ni dans l'extrême-orient. Si même cela pouvait se réaliser, les résultats sans doute seraient fâcheux, mais un effort fait dans ce sens serait l'indice, tout au moins, d'un certain désir d'entente et de rapprochement.

Bien au contraire, dans les pays purement coloniaux, ceux à «chasse gardée», il est défendu «d'éclairer les masses» ; ce serait, paraît-il, un danger grave, à en juger du moins par les résultats obtenus en Europe même. L'assujettissement est fonction du degré d'ignorance. Le thème est connu et n'a pas besoin d'être développé : il ne faut pas fournir aux primitifs des armes qu'ils tourneront ensuite contre leurs propres instructeurs, ni trop les éclairer sur les Droits de l'Homme, car ils ne sont pas encore mûrs pour la liberté.

Dans les pays du proche-Orient qui par leur caractère plus international et malgré leur répartition politique ne possèdent pas des «zones d'influences» aussi précises en ce qui concerne la prépondérance de la langue, etc. l'on assiste par contre à des rivalités sans fin entre des institutions de toutes les nationalités et de toutes les religions. On s'arrache le client comme au bazar, on le tente par toutes sortes d'appas : bourses d'études, diplômes rien n'y manque, mais d'une façon générale l'enseignement donné n'a d'autre but que la propagande - à quelques rares exceptions près - et ces institutions sont aux ordres des divers gouvernements ou communautés dont ils sont les agents. Les diplômes universitaires qui y sont parfois délivrés sont uniquement valables en Orient et ne sont reconnus — et pour cause — dans aucun pays d'Europe.

Cet embryon de culture est dosé au compte-gouttes comme une potion à base de poison, car il doit remplir à la

fois la double condition d'eupéaniser suffisamment ses victimes pour leur inculquer un amour et une admiration sans bornes pour la puissance qui leur fait don de ses enseignements, mais non pas assez pour qu'ils songent à transposer ces acquisitions au bénéfice de leur propre pays et de leur patrimoine national, ce qui les rendrait dangereux.

L'être hybride ainsi obtenu est prêt à renier ses origines «barbares». Il est très fier de s'être frotté à l'Occident. Son cerveau pétri à souhait en fait un instrument utile de domination. On le prend par l'amour-propre, on lui dit : vous êtes cultivé, vous êtes libéral, vous êtes «la voix encourageante qui se détache de l'obscurantisme séculaire» (1). En réalité il n'est plus rien du tout.

Les quelques rares «hommes de couleur» qui librement fréquentent les Universités d'Europe y sont en général très mal vus car ils échappent au «dosage» et deviennent de ce fait, un jour, fatalement, «des agitateurs dangereux, des fanatiques», etc..

Ce n'est donc pas tant la culture qui est imposée que ses conséquences : institutions, formes gouvernementales et le reste. Cette imposition se résume dans les propositions suivantes : 1° Vous n'êtes pas arrivés à votre majorité, vous ne pouvez donc encore vous gouverner seuls. 2° Par vos méthodes vous n'arriverez jamais à établir un Gouvernement et une Société dignes de ce nom. 3° Vous n'y arriverez qu'en essayant de nous imiter, si vous en êtes un jour capables. (2)



Cette façon de voir a en partie son origine dans le fait qu'au XIX^e siècle, époque des plus violentes agressions de la part des Grandes Puissances, celles-ci jouissaient d'une apparence de santé, de même qu'un homme congestionné peut sembler avoir bonne mine. Aujourd'hui, nous savons ce qu'il en est mais le préjugé est demeuré vivace.

En Orient, au contraire, certains pays traversaient une

(1) id.

(2) Voir dans le Traité de Versailles la justification des mandats.

véritable période de décadence pour avoir subi de nombreuses conquêtes et des oppressions. Le monde de l'Islam, par exemple, s'était vu assener depuis le XII^e siècle des coups d'une violence telle qu'après avoir illuminé le monde depuis la Grande-Bretagne jusqu'aux confins de la Chine, sa brillante civilisation avait fini par sombrer. Les barbares mongols à Bagdad et les barbares espagnols à Cordoue l'avaient ensuite d'un double coup achevée.

Achevée pour un temps très court car elle renaît de ses cendres.

Dans une période de crise, cependant, on se laisse facilement convaincre que la situation est désespérée et l'on accepte sans discernement les remèdes les plus amers. C'est pourquoi bien des Orientaux invoquent même les remèdes venus d'Europe. Mais ce sont des produits d'une civilisation essentiellement différente par la base : car pour des raisons d'ordre ethnique, climatérique ou religieux, l'Europe a développé à l'excès le sens de l'individualisme, l'esprit d'initiative et l'énergie entreprenante, surtout à partir du moyen-âge, par ses Croisades, ses grands mystiques, ses arts, ses recherches. Elle a développé aussi les facultés de raisonnement qui ne sont pas toujours celles de la raison...

Peut-être pourrait-on trouver dans quelques-uns des nouveaux dogmes apportés au monde par le Christianisme des caractères ayant contribué à préciser ces tendances. Il se peut par exemple qu'on les trouve dans la croyance en un salut personnel à s'assurer pour l'éternité en une vie terrestre. Certes l'Occidental contemporain ne vit plus le Christianisme ; il a perdu le ciel de vue. Son ancêtre du XI^e ou du XIII^e siècle avait bouleversé la terre pour conquérir le ciel ; quant à lui, s'il a conservé les caractéristiques de son ancêtre, s'il les a même développées jusqu'à l'exaspération, il se bat pour conquérir sur terre les choses de la terre. C'est une transposition qui a peut-être contribué au résultat actuel : guerres commerciales, guerres de classes, guerres entre le capital et le travail, guerres pour les pétroles, guerres pour les marchés, les grands couturiers, les Palaces, les dancings, le régime parlementaire, les courses d'autos.

Hélas ! à l'Orient on veut infliger toutes ces choses et bien

d'autres encore, à lui qui n'en veut pas, qui n'a rien fait pour les avoir.



L'Oriental a d'autres préoccupations, une autre mentalité. Ainsi, le Musulman, dans tous ses actes, se situe dans l'infini d'Allah ; il se sent petit, il a la notion d'une Puissance écrasante qui le domine et qui déterminera les événements malgré sa volonté. Il est loin ainsi de développer au maximum sa personnalité, mais par contre il a un très grand sens de la fraternité et de la solidarité. Sa ligne d'évolution est plus collective qu'individuelle. Ce n'est ni une infériorité ni une supériorité, mais une caractéristique qui obtiendra ses propres résultats.

On lui dit cependant : « ton pays, pour être libre, doit avoir une constitution sur le modèle européen ». De bonne foi il se laisse convaincre. Résultat : une dissonance et une crise.

Et encore : l'Inde est divisée en castes. Or, il se peut fort bien que ce régime soit actuellement en décadence et qu'il y ait nécessité de le réformer, mais ses inconvénients n'ont pas du tout pour un Hindou la valeur qu'ils acquièrent à des yeux européens. Ils ne le révoltent pas. Un «soudra» (ouvrier) qui croit à la transmigration des âmes ne trouve pas injuste qu'un «kchatrya» (guerrier) ou un «brahmane» (prêtre) vive dans de meilleures conditions que lui car il pense avoir une mission sociale à remplir en tant que «soudra» et que s'il la remplit bien, il pourra acquérir des qualités qui le feront renaître «brahmane», par exemple, un jour. Il pense aussi, que si le «brahmane» ne se sert de sa caste que pour en retirer avantage, il pourra renaître «soudra» pour acquérir l'humilité qui lui manque, et qu'ainsi les rôles peuvent s'interchanger.

Les conceptions sur la vie et la mort, sur le temps et l'éternité, sur le travail et le loisir, sur le bonheur et le malheur, sur l'être et le devenir, sur tout ce qui constitue le plus profond de la pensée humaine, sont si différentes en Orient et en Occident, qu'un Occidental est très souvent dérouté de constater comment un Oriental agit, car il ne saisit pas ses mobiles.

C'est pourquoi il ne faut d'impositions d'aucune sorte, mais

une grande et bienveillante volonté de comprendre, «une adhésion de l'homme à l'homme».



Je conçois une puissante Renaissance orientale, sur des bases orientales, avec des modes de vie et de pensée qui ne seraient ni latins ni gaulois ni germaniques ni anglo-saxons, mais qui découleraient du caractère même de chaque race.

Elle n'en serait que plus belle. Je voudrais que les Orientaux surtout sachent que c'est possible. Ils doivent s'affirmer, être eux-mêmes et prendre confiance, car s'il est vrai que l'Occident a de grandes leçons à leur donner, s'il est vrai que l'Occident a développé beaucoup de solides et belles qualités, s'il est vrai que l'Occident est le plus grand facteur de ce que communément on appelle le progrès moderne, il n'en est pas moins vrai qu'il subit aujourd'hui une crise dont il ne pourra sortir que par l'apport des plus pures valeurs orientales, de même que l'Orient ne pourra évoluer sans se pénétrer des meilleures valeurs occidentales. Mais cet apport, mais cette pénétration, ne devront être que le levain qui soulèvera, qui fera fermenter ce que chaque peuple a de potentialité en lui-même, et qui l'amènera à la réalisation progressive de ses propres caractéristiques, de sa propre mission, du rôle particulier qu'il est appelé à tenir dans la grande coopérative, dans l'organisme vivant qu'est l'humanité.

Car en vérité, chaque homme est une cellule de cet organisme et chaque race avec ses différenciations en est un organe. Aucune race ne prévaudra sur l'autre, car toutes sont indispensables ; non pas inférieures ni supérieures, mais diverses comme des organes. «Si Allah avait voulu, il aurait fait de tous les hommes un seul peuple». (1) Mais alors cela n'aurait pas été un monde, puisque «pour faire un monde il faut de tout». Nous sommes au contraire tous différents afin que nous nous développiions suivant nos propres tendances et que nous devenions ainsi des véhicules d'une VIE toujours de plus en plus intense. Car plus la VIE est

(1) El Qor'an.

différenciée et plus elle est belle dans son prodigieux effort de s'exprimer, dans son éternel désir de parfaire la plénitude de sa manifestation.

La race humaine ne pourra trouver sa plus belle expression que par la beauté, la puissance et la diversité de toutes ses parties, chacune étant consciente de bien remplir le rôle spécifique qui lui est inhérent, chacune connaissant et reconnaissant la nécessité du rôle des autres. Un organe mal différencié est une entrave à la pulsation de la vie; le cerveau ne doit-il donc pas tendre à être différent du cœur? les cinq doigts de la main ne doivent-ils pas être dissemblables? Un organe faible n'est pas la force des autres organes mais leur propre faiblesse; l'envahissement d'un tissu sur les autres c'est le cancer et la mort.

C. J. SUARÈS

APPELS DE L'OCCIDENT

Regards vers l'Est

Deux Orients nous sollicitent. Cette division n'est pas d'ordre géographique, car elle serait alors bien insuffisante; je veux parler d'un Orient métaphysique et traditionnel, et d'un Orient vivant. D'excellents auteurs se sont noyés parce-qu'ils avaient oublié cette distinction.

Nous autres de France, sommes entourés, comme tous les peuples, d'autres peuples qui ont une culture différente de la nôtre, et à l'intérieur de laquelle nous ne pouvons pénétrer sans un volontaire effort de sympathie.

Parmi ces peuples, il y en a quelques uns, nos plus proches voisins, qui ont subi à peu près en même temps que nous, et depuis des siècles, les mêmes transformations culturelles et morales que nous. Plus notre regard s'éloigne vers les régions du soleil naissant, plus les transformations nous apparaissent décalées par rapport aux nôtres. Au dépaysement dans l'espace s'ajoute une sorte de dépaysement historique. Il y a encore chez ces peuples qui ne sont pas nos voisins immédiats des éléments qu'une histoire déjà ancienne a chassés de nos pays, ce qui peut, d'ailleurs, être un valable motif de regret. Quand ce double dépaysement a atteint une certaine intensité, nous disons que ces pays procèdent de l'Orient, mais nous ne savons pas où le phénomène commence: à Varsovie? à Moscou? à Andrinople? à Damas ou au Caire?

L'on n'a malheureusement, la plupart du temps, qu'une connaissance livresque des pays étrangers; et les livres ont le tort de figer la matière qu'ils étudient. Cependant, l'Orient a suffisamment excité les presses d'imprimerie pour que s'élève

de nos bibliothèques une image cohérente, si difficile soit-il de l'analyser.

Lors d'une récente décade à l'Abbaye de Pontigny, des intellectuels venus de toutes les parties du monde pour confronter et étudier les soi-disant Orient et Occident, ont bien vite reconnu la difficulté immense de trouver des traits d'opposition entre cet Orient et cet Occident. Les historiophiles ont vite dû renoncer à nous proposer des traits qui soient variables pour tous les individus de l'un ou l'autre groupement. Lorsque des Français, des Anglais ou des Allemands proposaient une discrimination, les Orientaux protestaient. Et si des Hindous nous accusaient de ne pas faire la part des préoccupations spirituelles, nous protestions à notre tour. Il n'y avait pas la moindre muraille entre nous, mais quelques malentendus que nous avons travaillé à désagréger.

Les Orientaux nous opposaient un Occident théorique qui malheureusement possède une réalité, mais dont nous ne voulons pas pour nous. Nous leur présentions un Orient théorique aussi, dans lequel, individus vivants, ils ne se reconnaissaient pas, et devaient étouffer; Orient réel cependant, celui des livres sacrés et de l'extase métaphysique, celui qui connaît de l'homme des possibilités que notre vie a laissé s'atrophier et que notre science n'a pas retrouvées : l'immobile et parfaite patrie de Dieu.

La lecture des écrivains exotiques nous a amenés à jeter quelques touches sensibles sur le tableau de cet Orient. Pour une bonne partie du public, l'Orient c'est tout simplement le domaine des couleurs; mais ce chatouillement supposé nous attire... Nos jeunes générations littéraires se défient du pittoresque exotique qui vise parfois à distraire l'homme de ses préoccupations éminentes. Elles s'entendront avec les orientaux qui rient des décors ou des monuments de carton-pâte que nous baptisons Inde, Chine ou Perse.

L'on a pu reprocher à Loti de nous avoir fait croire que les Japonais n'étaient préoccupés que de fleurs. Il y a quelque sottise dans ce reproche; la vision des poètes est toujours vraie mais ne leur demandons pas des « documents »; dans le plan de la vie retenons surtout leur immense sympathie.

Depuis la conquête romanesque de l'Avesta par Anquetil-

Duperron, les travaux des orientalistes ont certainement renouvelé le sens religieux des occidentaux. Lors même que nous sommes incapables de saisir tous les symboles métaphysiques qu'ils nous révèlent et de parvenir à cette réalisation mystique oubliée de longue date chez nous, et parfois moquée, la lecture des Livres où sont tracées les voies ascendantes vers une pure réalisation de soi est capable de nous émouvoir et de nous faire assentir à la Sagesse.

Depuis quelques années, un oriental parisien, M. René Guénon adresse aux principes mêmes sur lesquels est fondée notre actuelle civilisation les critiques les plus sévères et les plus précises, au nom de cette Sagesse qui contient d'une façon éminente les seuls Principes sains capables de rendre viable une culture ou une civilisation, et il conjure les «élites» de se retourner vers l'Orient et la Tradition enclose dans ses Livres symboliques. M. Guénon a su nous faire pressentir le sens le plus plein, le plus riche des textes sacrés de l'Inde, par exemple, mais du même coup il doit rejeter tout l'Orient vivant qui a évolué et évolue toujours en s'écartant de cette orthodoxie.

M. Jacques Bacot a traduit, il y a quelques mois, en la faisant précéder d'une remarquable introduction, la vie du saint thibétain Milarepa, qui vécut au XI^e siècle. Nous y lisons les efforts d'un homme pour parvenir à la suprême «réalisation»; et la lutte qu'il lui faut soutenir contre les propres éléments de son être, contre sa vie animale, contre ses passions, contre sa vie sociale, nous émeut humainement, même si nous ne saisissons pas le sens caché des symboles de cette hagiographie.

Tous nos orientalistes ne sont pas des philologues de chambre, comme nous en avons aussi quelques uns. Ils ont parcouru le monde et l'ont vécu; ainsi le monde a-t-il pour eux une autre valeur qu'un Orient de grimoire. S'ils ne se sont pas élevés vers le plan abstrait où s'épanouit l'esprit métaphysique d'un René Guénon, ils se sont penchés vers les hommes et ils ont donné une valeur concrète et positive à la notion de fraternité.

La vie chaude, la vie quotidienne et vraie du monde oriental, voilà ce que les livres ne nous offrent que trop rarement. Les

journaux? ils sont tous truqués, de la droite à la gauche. Le cinéma? n'a-t-on pas abusé de son mutisme? Quoi d'autre qu'un contact direct, pourra nous montrer la vie?

Si prévenu soit-il, il est rare qu'un européen instruit ne soit pas saisi dès son arrivée en Orient par ce caractère de vie, de variété, de naturel là où il s'imaginait, sans pouvoir s'en rendre compte, que tout allait être réglé et stylisé, même la nature. J'ai bien ressenti cet étonnement au cours d'un voyage au Maroc que je pus accomplir il y a quelques années, et il a bien fallu me rendre compte, à ma honte, que les Arabes tels que je les imaginai auparavant, ressemblaient bien plus à des personnages de théâtre dont les caractères sont bien dessinés et bien typiques, à des personnages déguisés, qu'à des hommes vrais ..

Devant ce saisissement, j'ai été amené, par contraste, à ne plus être sensible aux différences: leurs caractères, leurs goûts, leurs aptitudes .. n'en sentais-je pas le germe et la possibilité en moi-même, tout comme s'ils avaient été mes plus proches concitoyens? C'est par la «composition» de nos éléments constructifs que nous différions. Quelque difficulté qu'aient les individus de réagir parallèlement devant la vie, ou de prévoir les réactions les uns des autres, et même de s'y accoutumer, ils arrivent bien à sentir par moment en eux d'analogues possibilités de développement affectif, intellectuel, voire mystique...

Je ne prétends pas que ce contact direct soit forcément et toujours heureux. Cela dépend trop des éléments humains mis en contact, et trop souvent ce sont des gens bourrés de préjugés, hermétiquement clos, et qui ne peuvent rien comprendre de ce qui n'est pas eux, dans leur état actuel et parvenu. Il faut lancer des amitiés par dessus leurs têtes. Il ne faut pas leur attribuer plus de valeur qu'ils n'en détiennent. Malheureusement ils tâchent à ramener le monde à leur échelle, ils essayent de faire prendre des vessies pour des lanternes, ils déclarent que l'habit fait le moine, ils brouillent tous les plans; et en particulier ils agissent comme s'ils avaient pour but de faire glisser toutes les questions dans le pétrin de la politique.

Or la politique (dans laquelle ils se sentent si bien à leur

aise) est nécessairement en retard sur la pensée active. Si un accord spirituel existe, il faudra bien que la politique finisse par suivre, malgré ses ruades et ses cabrements, au lieu de persévérer à dresser plus ou moins artificiellement des groupes d'hommes les uns contre les autres.

La pensée vivante, en France tout au moins, nous semble nettement orientée vers la recherche passionnée d'un facteur humain : non pas recherche d'un plus petit dénominateur commun à un grand nombre d'individus, mais tentative d'un épanouissement de la notion de l'homme par la connaissance de toutes ses facultés.

Nous sommes persuadés que les rapports des divers peuples doivent se compléter, ne peuvent que se compléter, et particulièrement dans la connaissance et la culture des richesses de l'homme, où, fatalement, se fera la rencontre et l'accord de notre science quantitative et des spéculations orientales moins purement formelles.

Le gros grief que nous adressent, nous dit-on, les orientaux, c'est de nous faire uniquement les serviteurs d'une « science sans conscience ». (1) Mais l'état d'esprit positiviste qui seul est imbu de cette idée que la science est une fin en soi est en régression chez nous : sinon en nombre, du moins à la source de la pensée. Notre scepticisme n'est plus le rejet de tout, mais bien l'adoption de toute proposition à sa place. Notre relativisme vise à retrouver l'absolu par une saine redistribution du relatif. Et l'esprit réagit brutalement, dans nos lettres, contre le matérialisme de fait d'une grande partie de la société.

Nos sciences se doivent aujourd'hui de se réintégrer dans ce monument plus vaste où les valeurs spirituelles de l'homme auront leur place marquée. Une nouvelle notion de l'homme est en formation. Efforçons-nous vite, avant que se figent nos idées, d'y intégrer — pour le plus grand accord de tous — le plus d'humanité et d'universalité possibles.

FRANÇOIS et ANDRÉ BERGÈ

(1) Paul Masson-Oursel—Orient-Occident—Nouvelle Revue Française
1er Mars 1926.

Pour la Liberté de l'Esprit

Terre arable du songe
St. John Perse

Dans la première de ses lettres sur la *Crise de l'esprit*, Paul Valéry constate : « l'espoir n'est que la méfiance de l'être à l'égard des prévisions de son esprit » Or cette méfiance, il serait d'une indulgence à la vérité par trop facile, de lui réserver le seul nom d'espoir qui, s'il la désigne dans ce qu'elle a de plus innocent, ne saurait convenir à ses autres aspects. C'est que la lutte de l'individu contre les nécessités de l'intelligence n'est pas un fait simple et la gamme se révèle infiniment variée de sornoiseries et de manigances qui prennent tour à tour argument de la tradition, de la logique, de la raison, de la science.

Et certes, s'il n'est guère difficile de reconnaître quelque naïveté touchante à cette foi que le monde occidental a mise depuis un siècle dans les découvertes et les combinaisons d'une soi-disante civilisation mécanique, ce n'est que par de piètres jeux de mots, par des abus de confiance que put être supposé quelque rapport entre les progrès du confortable quotidien et la marche de l'esprit. La joie tirée de l'amélioration matérielle ne fut, somme toute, que la grimace d'une digestion, que l'extase des estomacs repus. La science n'était si souvent invoquée que parce que l'être en elle ne voyait d'autres fins que ses aises propres. Grâce au meilleur agencement, croyait-il, il lui serait moins dur de s'opposer aux prévisions de son esprit. Ainsi furent inventées les idoles relatives, ainsi fut-il parlé d'une soumission aux faits. L'individu feignait l'humilité alors qu'il ne songeait qu'au plus égoïste triomphe. Il invoquait la sagesse, parlait sans rire de sa raison, parce qu'il avait peur du plein air, de la pleine mer.

La première pierre de l'édifice positiviste avait été le « je pense, donc je suis », de Descartes. A la lumière de cette déclaration aussi abusive qu'individualiste et durant près de trois

siècles acceptée comme un trait génial tout fut éclairé selon le bon vouloir des volontés particulières. Une telle formule, et mille de cette farine, entassées l'une sur l'autre, si elle cachait à l'être les prévisions d'un esprit dont il se méfiait, lui dérobait aussi sa projection surnaturelle. L'Occident confiné dans les plus faciles des réalités exploitables, ne voyait plus rien des magnifiques évasions des avenues sans bornes qui donnent à l'homme la notion de sa grandeur. Ceux qui n'avaient pas voulu être dupés, se trouvaient en fait, condamnés à la faillite de ce qu'ils avaient cru leur sagesse et devaient se détourner pour chercher ailleurs, à l'Est, leur salut, vers ces pays, vers ces îles désintéressées, ces ciels de poésie dont le souvenir faisait écrire au poète St. John Perse :

«Et le soleil n'est pas nommé mais sa puissance est parmi nous»

Ainsi, à tant de froide précision qui avait si longtemps symbolisé l'Occident, l'Occident lui même se mettait à préférer ce que le poète St. John Perse appelle la «terre arable du songe» et qui, aux yeux de l'Occident, était la terre même d'Orient. Les frontières que l'homme d'Europe et l'homme d'Amérique s'étaient assignées ne pouvaient plus les contenir. La notion cartésienne de la personnalité apparut trop étroite. Les remparts ne défendaient plus mais condamnaient à l'étouffement. Ainsi, le succès d'un Proust ne fut peut-être dû qu'à l'élément oriental de son œuvre, à son inquiétude juive. D'autres aussi bien, sinon mieux que lui, avaient réussi la peinture d'une société qui d'ailleurs ne nous intéressait que médiocrement par son snobisme, par ses petites histoires. Mais la dissociation qu'il entreprenait à chaque phrase des êtres, ses personnages, semblait supérieure à la plus subtile analyse, puisque le lecteur, dans toutes les ruptures d'équilibre, dans tous les désordres du livre, se reconnaissait.

André Breton, dans le «Manifeste du surréalisme», rend grâce à Freud d'avoir accordé au songe toute sa valeur psychologique. Et certes, Freud ne fut si vivement attaqué par les partisans de l'ordre à tout prix, que parce qu'il ouvrait une porte dans le mur positiviste. Une porte ouverte pour les peureux est toujours un danger. Mais déjà l'Orient s'imposait aux jeunes par l'idée la plus simple sinon la plus juste qu'ils s'en faisaient : L'Orient était la terre même du surnaturel, du surréel.

Avec le poète St. John Perse, revenu des pays du soleil levant, les hommes dévoués à l'esprit et qui n'acceptaient plus les hochets anecdotiques dont on voulait encore les amuser, s'interrogeaient :

*«aux ides pures du matiù que savons nous
du songe, notre aïnesse?»*

Le songe, notre aïnesse? Avec notre raison, nos locomotives, nos grandes affiches peinturlurées sur les murs de nos villes grises, avec nos cheminées d'usines, nos illusions outre-cuidantes, nous risquions de demeurer des cadets. Paul Valéry, inquiet, découvrait tout à coup que géographiquement l'Europe n'était qu'un cap de l'Asie. Mais comme l'Europe elle-même déjà ne se satisfaisait plus de son identité physique, des hommes avec plus d'insistance que Proust, que Freud, voulaient reviser la notion qu'ils avaient d'eux mêmes. Leur individu terrestre éclatait dans sa peau.

Le comte Herman Keiserling n'écrivait-il pas :

«L'étonnement de mon enfance ne m'a jamais quitté, il est seulement devenu plus profond. Jamais durant toute ma vie je ne me suis senti identique avec ma personne; jamais je n'ai éprouvé que l'individu eut une valeur essentielle, que mon moi subit les contrecoups de mes apparences, de mes états, de mes actes successifs, de ce que j'éprouvais et de ce qui m'arrivait».

Un tel mouvement contre l'individualisme rationaliste si longtemps incontesté en Europe, poussa une jeune Revue «*Les Cahiers du Mois*» à faire une enquête dont voici le questionnaire :

1°) *Pensez vous que l'Occident et l'Orient soient complètement impénétrables l'un à l'autre ou tout au moins que selon le mot de Maeterlink, il y ait dans le cerveau humain un lobe occidental et un lobe oriental qui ont toujours mutuellement paralysé leurs efforts?*

2°) *Si nous sommes pénétrables à l'influence orientale, quels sont les truchements — germaniques, slaves, asiatiques — par lesquels cette action vous semble devoir le plus profondément s'exercer sur la France?*

3°) *Etes-vous d'avis avec Henri Massis, que cette influence de l'Orient puisse constituer pour la pensée et les arts fran-*

çais un péril grave et qu'il serait urgent de combattre ?

Ou pensez-vous que la liquidation des influences méditerranéennes soit commencée et que nous puissions à l'exemple de l'Allemagne demander à la « connaissance de l'Est » un enrichissement ?

4°) *Quel est le domaine — arts, lettres, philosophie — dans lequel cette influence vous semble devoir donner des résultats particulièrement féconds ?*

5°) *Quelles sont à votre sentiment, les « valeurs occidentales » qui font la supériorité de l'Occident sur l'Orient ?*

Ou quelles sont les fausses valeurs qui à votre avis abaissent notre civilisation occidentale ?

Je n'ai pas la place pour résumer ici les quatre cents pages d'articles, de commentaires, de réponses qui suivirent cette enquête dont je n'ai reproduit le texte qu'afin de mieux montrer quelles questions se posent les hommes d'un Occident où tout est remis en cause.

De tout cela, ce qu'il importe de retenir, c'est que depuis l'entreprise du salut public que fit Dada, la sommeillante sagesse intellectuelle d'Europe n'est plus qu'un souvenir. L'esprit n'est pas en « crise » comme le croit Paul Valéry, mais l'esprit refuse de se laisser enchaîner. L'Orient est le merveilleux symbole auquel se rattachent les hommes d'Occident. Maurice Barrès, par exemple, après s'être condamné au nom d'on ne sait quelle peur ou quelle hygiène à des besognes politiquement réalistes, n'a-t-il point voué ses derniers désirs au *Jardin sur l'Oronte*. Mais le symbole sans cesse s'élargit. Les fouillis de bazar, les spectres dansants des fumées d'opium, l'esthétisme des officiers de marine ne sont plus ce qui nous tente à l'Est. Préoccupés de problèmes essentiels, les hommes d'Europe et d'Amérique qui assistent à la faillite des illusions paternelles, ne se proposent pas des divertissements. Celui qui veut se mettre en paix avec soi-même, ne croit pas au secours des clôtures. Le succès d'un mouvement qui déborde la littérature, l'art, tel que le surréalisme, est fait justement de la liberté que l'esprit au nom de l'esprit réclame pour l'esprit. C'est parce qu'en Orient cette liberté fut respectée que nous tente aujourd'hui la connaissance de l'Est.

Appels de l'Orient ? Ce qui nous appelle n'est point le

mirage d'une terre plus à droite ou plus à gauche. D'ailleurs géographiquement, comme le remarque M. Sylvain Lévi dans sa réponse aux «*Cahier du Mois*», Orient, Occident «pris au pied de la terre, sont absurdes depuis que la terre est devenue ronde». La terre qui nous appelle est la «terre arable du songe».

Peut-être notre esprit se leurre-t-il en s'obstinant sur cette voie, mais comme note André Breton, dès la seconde page de son «Manifeste du surréalisme» :

«Réduire l'imagination en esclavage quand bien même il y irait de ce qu'on appelle grossièrement le bonheur, c'est se dérober à tout ce qu'on trouve en soi de justice suprême. La seule imagination me rend compte de ce qui peut être et c'est assez pour lever un peu le terrible interdit ; assez aussi pour que je m'abandonne à elle, sans crainte de me tromper (comme si l'on pouvait se tromper davantage?) Ou commence-t-elle à devenir mauvaise, et où s'arrête la sécurité de l'esprit? Pour l'esprit, la possibilité d'errer n'est-elle pas plutôt la contingence du bien?»

RENÉ CREVEL

LIVRES SUR L'ORIENT

Mansour ⁽¹⁾

Les mirages de l'Orient ont de tout temps attiré les écrivains voyageurs. Mine fabuleuse, ils y viennent en pèlerins dévotieux s'agenouiller devant des richesses barbares. Ils y déposent leur cœur desséché par le métier de constructeurs de romans de psychologie amoureuse et, de cette halte, s'en retournent alourdis de cristallisations éblouissantes. C'est une sorte de cure de jouvence à laquelle ils se soumettent avec exultation. Ils nous donnent ainsi de temps à autre quelque livre dont la nouveauté frappe l'esprit du lecteur crédule, livre le plus souvent de valeur inégale, qui, ajouté au bric-à-brac de toute cette creuse littérature exotique, contribue à perpétuer de génération en génération tout un amas de préjugés et de clichés acceptés sans que nul n'ait songé à en faire la révision. De là tout un réseau de mensonges conventionnels tissés autour des peuples orientaux et créés de toutes pièces par la fantaisie de quelques auteurs. De là cette formidable muraille élevée entre deux civilisations dont les échanges spirituels eussent détruit un grave malentendu social. Des deux côtés de cette muraille, il semble bien que ce soient ces livres qui se sont constitués comme les gardiens vigilants de l'incompréhension et de l'impénétrabilité.



Ces écrivains se laissent emprisonner par la folle sarabande d'images orientales. Leurs prunelles se dilatent au spec-

(1) Mansour, histoire d'un enfant de l'Egypte; par F.J. Bonjean et Ahmed Deif (Rieder).

tacle des horizons porteurs de paysages que la lumière et l'azur extasient. Cette soif de regarder au dehors pour échapper aux voix de leur pessimisme, pour ne plus s'écouter et pour s'évader hors du quotidien et de l'habituel, leur fait pousser des cris de surprise à la moindre coulée de soleil sur un vieux mur ou sur un feuillage. Les colorations, les essences et les lignes s'emparent de leurs forces créatrices et c'est une débauche descriptive, une ivresse dionysiaque. Rien que la surface, rien que les formes extérieures. Des minarets, des clairs de lune, des caravanes, des désenchantées, des bazars, des prostituées, des venelles, la mystique musulmane, des jardins de roses et de jasmins, la danse du ventre et les danses des derviches et tout ce leit-motiv clinquant et faux qui doit accompagner tout écrit sur l'Orient. Quelques traits de mœurs, quelques impressions fugaces, quelques aventures mystérieuses. Oui, quelques fois aussi de brusques éclairs sur tout un monde intérieur ignoré qui coule pourtant sans méandres subtils, s'offrant à toute ferveur qui s'humilie jusqu'à son diapason.

L'Orient silhouetté par la plume grandiloquente des romantiques est demeuré figé jusqu'à nos jours dans sa forme archaïque et légendaire, malgré toutes les écoles qui se sont jetées depuis lors sur la «tranche de vie», sur le dépècement du cœur, sur la documentation minutieuse et précise. Comme en ce temps-là, les conflits de l'âme, les nourritures qui alimentent la vie profonde de l'indigène en sont absentes ou faussées. Et les rares qui ont compris que cet Orient offre d'autres attraits que ceux d'un kaléidoscope, qui ont fait des efforts louables et répétés pour dégager sa figure véridique et ardente, n'ont réussi qu'à épaissir les voiles dans lesquels leurs devanciers se sont plu à le draper, parce qu'ils l'abordent l'imagination engluée d'ataviques considérations, étiquetées d'avance.



Il est grand' temps que cet Orient de pacotille ne traîne plus dans les romans comme ces animaux empaillés, bibelots de plâtre, copies des grands maîtres, tapis persans d'Allemagne, bimbeloterie et verroterie qui encombrant la demeure d'un petit bourgeois. L'ère du pittoresque est morte. L'instantanéisation des apparences ne suffit plus. L'écorce a craqué. L'Occi-

dent se penche sur l'Orient avec angoisse. Il n'y a pas seulement des chrysanthèmes, des cerisiers et des moussmées au Japon, des rizières et des pagodes en Chine, des fakirs, soieries, bijoux et fauves aux Indes, des momies et hypogées en Egypte. Sous cette parure merveilleuse vit une âme. Une âme qui est une force, un réservoir où le sang des races se rafraîchit sans cesse et s'équilibre. On a trop répété que cette âme est sans sève et desséchée, que sur cette branche séculaire, aucune greffe ne jettera des roses divines. Fatalisme? stagnation? ces sources souterraines et silencieuses aux eaux sans souillures qui apaiseront un jour l'inquiétude des hommes, lorsqu'elles jailliront sous la baguette de quelque sourcier miraculeux ?



Que ceux qui font profession d'écrire se délivrent au débarqué, avant de pénétrer dans les terres d'Orient, de leur vieille livrée d'européens, tout comme les musulmans font leurs ablutions et se déchaussent avant de passer le seuil de la mosquée. Qu'ils fassent table rase de toutes les valeurs acquises, de tous les tiraillements mesquins de leur personnalité poussée en eux comme une monstrueuse excroissance, qu'ils se vident de toutes les pensées parasites que véhiculent leur cerveau et leurs artères. Qu'ils se mettent en état de grâce par l'ignorance candide, par cette sorte de réceptibilité vibrante des enfants qui sentent par tous leurs pores, comme les primitifs. Car cette âme diverse et simple ne se laisse posséder que par le règne du cœur. Toutes les cloisons tomberont d'elles-mêmes, si cloisons il y a. Plus de mystères, plus de rites. L'âme de tous les peuples est semblable à ce fil de soie qui relie un collier d'ambre. Elle est composée de quelques sentiments éternels que modifient les époques et les circonstances qu'elle traverse. En la dépouillant avec ferveur des couches successives que les siècles y ont accumulées, tous les esprits de bonne volonté en quête de la connaissance des hommes atteindront sans effort son unité et sa structure essentielle et s'y retrouveront. Alors seulement la transfusion sera possible. L'œuvre ne sera plus un reflet déformé, mais une matière vivante, battant de toutes les pul-

sations de la vie. C'est en somme la directive qu'on assigne à tout écrivain qui n'est pas un vain amuseur et pour qui un livre est une semence. C'est pourtant de cette élémentaire vérité que se sont éloignés ceux qui ont voulu inventorier l'Orient et à laquelle il faudrait bien qu'ils retournent s'ils désirent être les médiateurs entre les deux grandes pensées qui forment les assises du monde. Partant, ils considéreront l'Orient comme s'il était leur province natale où les choses et les êtres leur apparaîtront sous un éclairage connu, dans une atmosphère aimée, où le moindre geste, le moindre mot est rétabli dans son plan véritable, sans surprise, sans lyrisme. Tout comme un breton qui écrirait sur sa Bretagne ou un provençal sur sa Provence. Sans sacrifier au pittoresque, avec des mots simples et profonds et des touches sobres. Mais surtout avec cette connaissance intime, fouillée, de la sensibilité autochtone, sans fausse interprétation, sans exagération. Certes, pour ce faire, un simple voyage, un séjour plus ou moins prolongé, ne suffisent pas. Et c'est pour cela que toute la production des romans sur l'Orient a juste la valeur fictive des livres d'imagination, des notations hâtives, et des carnets de route.



A M. René Crevel, dans *Les Nouvelles Littéraires*, M. Bonjean disait : « Il s'agissait non point de conter quelque histoire originale, mais de décrire la vie de la maison égyptienne et l'action de la civilisation orientale. Il fallait, avec la plus grande simplicité possible, faire une œuvre représentative de l'Orient et où se trouvassent exprimées les disciplines mystiques populaires de l'Islam. En Orient, la religion est tout. »

N'étaient ces déclarations qui veulent élargir la portée de *Mansour*, le placer sur un tout autre plan que celui sur lequel on l'envisage, ouvrir le champ à des hypothèses qui n'eussent jamais jailli autrement, il eût été pour moi une suite de mottes enchevêtrées et denses, sans lien organique, d'une minutie de styliste byzantin qui travaille sous la loupe, enluminée d'aperçus qui jettent de temps à autre des colorations étouffées. Mais M. Bonjean a voulu interpréter, commenter la valeur idéologique de son œuvre. Il a eu tort. Un livre est une

piste libre et souple sur laquelle l'esprit faisant boule, roule en s'enrichissant, en s'agrandissant, selon la courbe et l'inclination qu'il a suivies. Dans le cadre étroit qu'il m'astreint, je tourne vainement pour trouver une issue. Cette limitation est une faiblesse. Je suis contraint de confronter ce que j'ai recueilli de ma lente traversée dans l'âme de *Mansour* avec ce que M. Bonjean désire que j'y trouve et voie.



Le type représentatif de l'Égyptien, celui en qui se prolonge la vivante continuité des gestes millénaires, n'est pas ce petit citadin, petit-fils d'un santou, fils d'un cheikh, étudiant en théologie, étriqué, puritain, qui ne connaît de la joie de vivre que celle de suivre entre les tombes d'un cimetière la danse épileptique du «zikre» de son «tarik» et qui, devenu petit fonctionnaire, s'éblouit à porter l'habit européen.

Famille aux mœurs abâtardies et qui s'effrite lentement, que celle de ce «*Mansour*». Mélange de coutumes arabo-turques, pareilles à celles qui subsistent dans toutes les cités du littoral de la Méditerranée et que nivelle un levantinisme cosmopolite à base de préceptes coraniques relâchés. Aucune attache avec le patrimoine ancestral, aucun geste qui se souvient. Cette classe de petites gens religieux qui s'anémie dans les vieilles venelles du Caire ou d'Alexandrie, n'est pas celle qui forme la jeune génération d'intellectuels égyptiens. Ceux-là viennent d'en bas, de la grande masse des cultivateurs aux bras nouveaux, aux nuques puissantes. Les «moucharabiehs», la vie close du harem, les femmes voilées, et tout ce fade encens qui flotte autour de la vie musulmane dans la petite bourgeoisie si bourgeoisie il y a, ont été implantés dans le pays par les envahisseurs arabes ou turcs. Les traditions autochtones sont ailleurs. La race aux hanches étroites, aux épaules larges, celle qui adora tout un peuple de dieux pour qu'au-delà de la mort, dans les prés lumineux d'Ialou, elle pût encore vivre la vie de la terre, houer, labourer, tirer le «chadouf», irriguer, aimer, souffrir, s'est conservée, intacte, sur la glèbe égyptienne, dans les villages et les bourgs.

L'égyptien est un agriculteur, un homme de la plaine. Son développement est intimement lié aux lois mystérieuses de sa

terre. C'est sur elle qu'il s'est modelé, c'est d'elle qu'il tire sa gloire et sa richesse. Il ne peut évoluer et on ne peut le représenter que dans la cadre des vastes horizons qui ceignent ses champs. Il ressemble un peu à tous les paysans du monde. Il a une famille nombreuse, sa femme, visage découvert, au port harmonieux, s'incline avec lui sur les sillons. Il est madré, il est habile en toutes choses qui ont trait au bétail, à la vente et à l'achat, il a une simplicité biblique, il aime Dieu, les petits enfants, les fleurs et les oiseaux.

C'est là que MM. Bonjean et Deif eussent pu chercher la véritable maison égyptienne, la mesure de boue et de paille à porte étroite et basse, avec son pigeonnier et ses galettes de bouse desséchée, identique à celle incisée sur le granit des hypogées et de bas-reliefs. Ils auraient trouvé dans les champs de cotonniers, de fèves et de hauts blés, dans les foires, le long des canaux et des berges du fleuve, dans les villages que protègent les sycomores et les dattiers, les gestes amples du fellah, ses superstitions, ses chansons, ses naïves croyances, sa vitalité puissante. Les civilisations qui se sont succédé sur son pays l'ont à peine effleuré et modifié. Elles ont passé au large, vers les grandes cités. Il a gardé sa truculence, son épicurisme de haute liesse, son large sourire, son éternelle bonne humeur, son goût enraciné de la vie, qui faisaient dire à ses ancêtres : «O mon frère, ne t'arrête pas de boire, de manger, de t'enivrer, d'aimer, de te donner du bon temps, de suivre ton désir nuit et jour; ne mets pas le chagrin dans ton cœur, qu'est-ce en effet, des années que l'on passe sur terre?»

C'est cette famille qui forme l'ossature de la race, l'éternise et donne la note totale aux paysages. Sobre et souriante, fine et d'appétit flamand, elle occupe dans la géographie spirituelle du groupe du Moyen-Orient, la place que j'appelle tempérée. Aucune similitude avec ses voisines. L'Arabe, l'Algérien, le Tunisien, sont desséchés par l'ardeur des sables, le Syrien est bâti dans les rocs du Liban, le Palestinien a la grâce et la dureté de l'olivier, l'Egyptien, lui, a la mollesse du triangle du Delta aux champs onduleux, chargés de récoltes et en même temps l'élégance hiératique du dattier. Amalgame d'un double courant qui par les jeux des contrastes imprime à l'indi-

gène cette séduction qu'on ne pourra jamais définir.



L'Islam n'a pas trouvé en Egypte un foyer de haute ferveur. Non point dans son appareil extérieur, son charme, sa poésie, mais dans son esprit, dans sa force agissante. Je veux dire qu'il s'y est mal adapté. Le terreau dans lequel il a jeté ses semences ne possède pas la sève essentielle qui eût poussé à son maximum la merveilleuse germination. Habit d'importation, il a mal épousé les innombrables plis et la complexité de cette âme dont les racines plongent encore dans le passé. Il craque aux coudes, aux hanches. La transfusion n'a pas opéré. L'Egyptien, pourtant, a fini par s'assimiler les divines sourates. La religion musulmane s'est incorporée dans ses habitudes. Elle est devenue le code de sa vie sociale. Elle ne l'a pas brûlé d'un feu dévorant. Il n'a pas trouvé en elle les fortes nourritures qui créent l'exaltation. Dans son sang les globules drainent encore des souvenirs embaumés d'Isis et de Râ. Il reproduit les gestes de ses anciens dieux avec une précision merveilleuse, il a le culte de certains animaux mortuaires, comme les vocifératrices des vieilles dynasties, il garde certaines traditions, certaines expressions, certaines aspirations informulées qui lui arrivent en ligne directe de ses ancêtres. Converti à la nouvelle religion, il n'a pas cet exclusivisme fanatique de l'Arabe, du Berbère. Sa religiosité est sereine ; elle a la douceur des molles brumes qui flottent sur le Nil. Elle est sans mysticisme, sans outrance. Les mystiques des «tariks» sont des sectes isolées, hermétiques, qui s'éteignent. Leur influence est nulle ainsi que leur puissance attractive. Plus encore qu'ailleurs l'Egyptien leur est réfractaire. D'origine persane ou arabe, cette mystique ne correspond à aucune particularité de sa structure spirituelle.

Le fellah agenouillé au bord de l'eau, sur la lisière de son champ, sur les nattes de sa mosquée, le visage tourné vers La Mecque, récite sa «fatha» avec la conviction qu'il accomplit un acte naturel de sa journée. Il pratique les prescriptions coraniques, avec simplicité et c'est tout. Mais il est monothéiste plus que musulman. Ce sentiment est à la mesure de son

âme humble et modérée.



MM. Bonjean et Deif sont restés sur la même frontière où se sont arrêtés leurs devanciers, ceux qui sont venus scruter l'Orient. Ils ne nous ont rien rapporté de neuf, de leur incursion dans un domaine dont toutes les sentes eussent dû leur être familières, parce que, précisément, il n'y a rien de neuf dans cet Orient qui n'est mystérieux qu'autant qu'on l'approche sous un angle optique faussé. Ce n'est pas que les membres de cette famille de Mansour, Mansour lui-même et les suivants qui l'accompagnent ne soient peints d'un relief puissant et vraisemblable. Mais ils n'ont pas les lignes simplifiées, dépouillées, généralisées, qui rejoignent les lignes éternelles et humaines et qui sont les correspondantes de toute la race. C'est ce qui faisait dire à Fromentin, en se rappelant que, pour Cabat, la Seine avait pris la figure symbolique du Fleuve : « Qui de nous pourra faire quelque chose d'assez individuel et à la fois d'assez général avec l'Orient pour devenir l'équivalent de cette idée simple du Fleuve. » Tant qu'on n'ira pas au delà de la croûte mystérieuse extérieure des formes et des couleurs, tant qu'on ne s'attaquera pas directement à l'âme du peuple sans cette espèce de curiosité figée qui amplifie, déforme, réduit, tant qu'on n'aura pas détruit les fantômes romantisés qui flottent autour de cette belle et simple religion de l'Islam, tant qu'un Oriental, avec ce qui le différencie des autres peuples, ne sera pas étudié dans ce qu'il a d'universel, l'appel de Fromentin ne sera pas réalisé et l'écueil demeurera infranchissable. La tentative de Mansour nous le prouve, une fois de plus.



L'armature du livre, en raison même des matériaux qu'elle enserme, ne possède pas ce liant, cette onction qui donnent à l'ensemble des blocs cimentés l'aspect d'une seule muraille unie et lisse. Point de rythme, de mouvement, de continuité, de prolongements. Il lui manque ce qui fait que « Goha le Simple », d'Albert Adès est une grande œuvre : cette exaltation cabrée, retenue, classique, qui distribue jusqu'aux extrêmes lignes des chapitres un sang ardent mais dompté et qui éclaire par en dedans le grouillement formidable de la vie. Accu-

mulation, débordement des détails qui se pressent, inutiles et flous Baedeker. On s'égaré dans le dédale de ces souvenirs égrenés avec incohérence comme en une ruelle d'un vieux quartier du Caire où l'on a peine à se retrouver. Oppression, enlèvement, mélancolie. Fleuve sans rives, qui coule, massif, sous un ciel morne. Aucun conflit des âmes, aucun choc des caractères. Où sont la frappe des dominantes, le choix qui campe les personnages, les ramasse, les tend ? Juxtaposition d'un infini de petites pièces d'étoffes de grandeurs inégales et de couleurs diverses, qui forment une tapisserie interminable. Le héros n'est qu'un prétexte, un guide à travers une vallée d'ombres. Je ne le distingue pas. Je ne pourrais jamais retracer son visage, ses gestes. C'est ce qui fait que l'imagination du lecteur occidental hésite, trébuche, est dérouter. Elle ne trouve point en elle-même la substance nécessaire qui donnera vite à ces sèches évocations le souffle qui anime toutes ces touches multipliées et sans flamme.

Si pourtant *Mansour* n'a pas atteint ce que notre souci d'exacritude propose à toute œuvre qui vise à nous révéler les courants spirituels qui circulent en Orient, les forces qui s'y meuvent ou qui y sont en puissance, et sa face véridique, il ne demeure pas moins par son adhésion servile, « pelliculaire » aux choses, par son naturalisme pointilliste, une relation en facettes d'un coin de l'Égypte qui n'a pas encore été tentée jusqu'à nos jours avec tant de labeur et de conscience. Par son écriture délibérément osseuse, hachée, sans perspectives, il brise aussi la grande lignée des orgues orientalistes : Lamartine, Chateaubriand, Gautier, Fromentin, les Tharaud, Barrès, aux phrases charmeresses et larges, aux colorations prestigieuses, au romantisme attardé et c'est un apport qui n'est pas à dédaigner. C'est un point de départ nouveau que cette concision et cette aridité, et dont il faudra qu'on se souvienne.

Mais je crains fort que la suite annoncée, et qui a pour titre « Manhour à El-Azhar » ne vienne se briser au même écueil et ne nous apporte de nouveaux mécomptes. . . .

ELIAN J. FINBERT

Au Paradis de Goha

«Tout n'est qu'un perpétuel et merveilleux recommencement», conclut en souriant, ce soir-là, mon vieil ami Aly.

Ce qui venait de se passer l'avait profondément troublé. D'un œil triste, il regardait s'éloigner le pauvre diable, abruti de haschich, que les «chaouichs» ⁽¹⁾ emmenaient au «caracol». ⁽²⁾

Devant nous, le fleuve berçait la forêt de ses mâts innombrables. Une brise fraîche, aux effluves de terre grasse, séchait nos lèvres parfumées de café. Et chemin faisant, je songeais que les «nouktas», les plaisantes histoires de Goha, pouvaient bien n'être pas mortes.



Les rues du Caire sont toujours pleines de petits gestes, de menus faits significatifs. Tout s'y passe au grand jour. Point n'est besoin pour appréhender l'âme arabe de pousser fort avant dans un intérieur. Il suffit d'observer attentivement autour de soi. La rue, le café, le bain, sont le miroir de la vie courante. A l'encontre de l'âme occidentale, l'âme orientale est en réalité très simple. Sous son allure apparemment mystérieuse, se cache un beau mélange de candeur et de naïveté...

Mais alors, que devient sa fameuse impénétrabilité. Légende ou vérité ? L'une et l'autre peut-être. Expliquons-nous. La mentalité européenne, généralisée, classifiée, comporte un certain nombre de types qui, répétés à l'infini, forment les grandes familles de caractères. En approchant un individu de notre race, nous sommes toujours à peu près sûrs de pouvoir le rattacher à tel ou tel type de caractère connu. L'ambitieux, l'emporté, l'avare, le jaloux, le distrait, etc. Ce procédé simplifie évidemment beaucoup la «psychanalyse» occidentale.

Mais, parce qu'ils échappent encore à nos règles ordinai-

⁽¹⁾ Gendarmes.

⁽²⁾ Poste de police.

res d'analyse, nous nous croyons autorisés d'inférer que les orientaux sont gens très compliqués. Que si nous leur appliquions une méthode différente, nous serions étonnés cependant de nos découvertes. En effet, ce qui prête à équivoque, est ce manque de répétition constante d'un type initial. Leurs états d'âme sont en réalité très simples, mais intermittents. Il n'y a que peu de traits communs entre les différents caractères. Chaque état d'âme paraissant être presque un cas isolé. D'où la difficulté de les approfondir tous et d'en montrer les lignes générales.

L'Orient demeurera donc la terre des énigmes et le pays des sphinx, tant que nous ne changerons pas à son endroit nos moyens d'expérimentation. Pour l'européen, le profane par conséquent, il y a trois manières de concevoir l'Orient. La première, la plus fausse peut-être mais aussi la plus belle, consiste à se fier aux écrivains, aux poètes, aux peintres, et à voler à leurs trousses sur les ailes d'or de l'imagination. Ces rêveries nous transportent à peu de frais en pleins Mille-et-Une-Nuits, il est vrai, mais n'ont le plus souvent aucun rapport avec la vérité.

La deuxième se borne à tirer des touristes des notions hâtivement acquises et les fugaces impressions de notes de voyage.

La troisième enfin consiste à voyager soi-même et à se tromper d'ailleurs tout autant sur un sujet qui demande une plus grande investigation et le fruit d'une plus longue expérience. Tout bien pesé, c'est encore à l'écrivain que nous ferons crédit, à condition de contrôler sa fantaisie et, au besoin, de piétiner dans ses plates-bandes.



L'Orient peut s'enorgueillir de tenir une large part dans l'histoire des littératures. Bien des chefs-d'œuvre s'en sont inspiré depuis *le Voyage du Jeune Anacharsis*. Tout récemment, Maurice Barrès, nous léguait en mourant ce chant du cygne : *L'Enquête aux pays du Levant*.

Mais il était dévolu au seul Adès de lever sur notre radieuse Egypte le premier coin du voile. Du *Livre de Goha le Simple*, on peut dire que véritablement datera le roman égypt-

rien. Pour n'avoir été écrit qu'en français, ce livre n'en est pas moins un roman arabe. Et c'est comme tel qu'il nous le faut juger. Au surplus, la question de langue est secondaire. Ce qui importe dans une œuvre essentiellement humaine, c'est le fond. Et le fond du *Livre de Goha* est essentiellement arabe.

D'avoir été écrit en français, ce livre conserve cependant, malgré l'art habile de l'auteur, on ne sait quel faux air de pastiche ou de traduction. C'est qu'il n'était point aisé de transposer sur l'instrument français toutes les subtilités et toute la fluidité de la langue de Goha.

Dans quelle mesure Adès tient-il cette gageure ?

Observez tout d'abord que l'auteur pose de suite le problème sur le plan de l'éternité. Nous ne savons rien de l'époque même approximative à laquelle l'action serait censée se passer. Mirbeau, dans sa hâte à louer un enfant de génie, brouille tout et confond l'Orient de l'Asie avec celui de Goha. On présume que l'auteur du *Jardin des Supplices* et de *l'Abbé Jules*, n'avait point de données précises sur les deux et qu'il substituait volontiers l'un à l'autre.

Mais alors, à la longue, l'œuvre de son protégé souffrirait fatalement de ce quiproquo. Il n'est que temps de mettre *Goha* sous son vrai jour.

Sans plus nous soucier de la question d'époque, puisque le personnage central est une fiction que les Califes connurent aussi bien que les Abbassides, attachons-nous plutôt à certaines questions plus complexes de forme et de principe. Ce livre est une mine. A chaque pas, chaque chapitre, on est ébloui par tant de richesses accumulées ou seulement suggérées. Le mal est que précisément un choix plus judicieux des matériaux n'ait pas toujours présidé à la composition de l'ouvrage.

Adès semble dédaigner souvent la question de forme. Il s'agit de créer une atmosphère non plus seulement orientale, mais exclusivement *égyptienne*, faire revivre le fellah dans son cadre éternel.

Ainsi donc, il lui fallait emprunter un certain nombre de mots tiré du vocabulaire arabe. Ce triage est chose fort délicate. Plutôt que de traduire chaque ferme par son équivalent français, ce qui eût paru sans doute plus simple au lecteur,

il sied de conserver au mot, à certains mots qui font image, des mots à goût de chair, leur physionomie arabe, leur graphie initiale, leur musique propre, pour créer le milieu, l'ambiance, en un mot l'atmosphère. Encore faut-il s'entendre sur l'opportunité de leur emploi.

A quoi bon, par exemple, appeler «cheika» une fée (ou tout au moins une prêtresse, le féminin de «cheik») et «dalala» la chanteuse populaire, à ses heures entremetteuse de harem, si le «sandouk» demeure pour toujours un coffret et les «falafels» des gâteaux de fève?

D'ailleurs, il arrive parfois à Adès, par amour du pittoresque, de situer son sujet sans le faire exprès. C'est ainsi que le mot *tabagies*, ⁽¹⁾ le mot *chibouk* ⁽²⁾ et le mot *narghilé*, ⁽³⁾ placent d'emblée l'action vers le milieu du XVII^e siècle en y introduisant arbitrairement l'usage du tabac.

Mais, cette époque de civilisation relative et de mœurs policées, serait déjà incompatible avec le meurtre d'Alyçüm et, qui pis est, avec la décapitation de l'adultère concubine, sans coup férir pour le coupable.

Ce sont là des fautes de composition graves, qui enlèvent au livre toute portée historique et logique. On objectera que nous nous trouvons en pleine fiction et dans le domaine de la fantaisie pure. En ce cas, pourquoi lui avoir appliqué les procédés naturalistes? Si le personnage de Goha n'est qu'une fiction, une entité poétique, on se demande la raison de cette écriture dépouillée à l'excès, dont le style à l'écorché rappelle le Flaubert de *Madame Bovary*.

Exempt de fioritures et presque malheureusement de couleur locale, ce livre contiendrait, semble-il, à sa base, une erreur de tactique littéraire. Il est vicié dès le début. Il y a eu faux départ. Sur un sujet de pure imagination, un canevas poétique, sans nulle action réelle, et, pour tout dire, objectif, l'auteur applique, expérimente les données subjectives. Mais les lois du poème ne sont plus celles du roman, du roman naturaliste surtout. L'influence du grand Dostoïevsky est ici

⁽¹⁾ page 13.

⁽²⁾ page 49.

⁽³⁾ page 85.

manifeste. Le malentendu réside à vouloir faire de Goha un type, un «cas» morbide et singulier.

Or, *Goha* n'est rien moins que cela dans le folk-lore arabe. Goha est avant tout un primaire naïf mais plein de *sens commun*, non pas un idiot ou un fou tel que le veut Adès.

Je soupçonne même Mirbeau d'avoir été quelque peu mystifié. Il a pris *Goha* pour une création personnelle de Adès⁽¹⁾ et a crié au miracle.

Or, chacun sait, tout au moins en Orient, que Goha est un héros de la littérature arabe au même titre que le fameux Nastrazzi-Hotza de la littérature turque. Il ne faut voir, en effet, dans Nastrazzi-Hotza qu'une déformation du nom de de Nasr-el-Dine-Hodja, personnage apocryphe de la littérature persane, à la fois poète et héros de légende.

Le seul mérite personnel de Adès à été de concevoir une affabulation, généralement ratée dans son ensemble. Il semble qu'Adès ait passé à côté d'un sujet magistral, où tout l'Orient peut tenir, sans se montrer à la hauteur de la tâche.

Son plan est défectueux. Il accorde beaucoup trop d'importance à des sornettes qui n'en ont guère. La vie du fol sympathique n'est autre chose, on le sait, qu'un tissu, un chapelet d'anecdotes hilares ou plaisantes, quelques-unes très philosophiques, qui ont quelque rapport avec les exquis fabliaux du haut Moyen-Age. Histoire de dauber le clergé, les gens de robe et les gens d'épée.

Mais si *Goha* n'est qu'une marqueterie, une œuvre de détails, un tri plus sévère et judicieux s'imposait. Que le malheureux garçon montre ou non son derrière à la foule ameutée par ce mauvais plaisant de marchand d'oranges, à mine patibulaire, n'augmente en rien la truculence du personnage.

Goha n'est pas un cas pathologique, du moins dans la tradition. C'est une espèce de bouc-émissaire, prêt à recevoir tous les coups que le sort ironique se plaît à faire pleuvoir sur son échine. Il ne s'y résout d'ailleurs pas toujours de bonne grâce. Adès nous le prouve lui-même en maint endroit de

(1) Préface, page 6.

son livre. Mais Goha tire indifféremment quelque morale plaisante ou satirique de chaque nouvelle vicissitude.

Il répond toujours à son interlocuteur par des lazzi qui sont des trouvailles, des railleries, des brocards et des saillies, dont l'humour garde une saveur très particulière au génie oriental. Ou bien il cherche un biais dont la surprise est pleine d'étonnement. Il trouve sans peine la réponse adéquate ou le trait juste. Un exemple. Goha s'improvise boulanger et veut construire un four. Passe un ami — «que fais-tu», lui dit-il. — «Tu le vois, je construis mon four.» — «En ce cas, répond l'autre, tu t'y prends mal. Il faut tourner la gueule de ton four à droite, du côté du vent.» Et Goha de la tourner à droite. Mais survient un autre ami — «que fais-tu, Goha». — «Tu le vois, je construis un four.» — Tu n'es qu'une bête. Ne vois-tu pas que la gueule de ton four est du côté du vent ? Ton four s'éteindra. Tourne-la de l'autre côté.—Et Goha fait de nouveau comme on lui dit, quand tout à coup un passant s'empresse: «Que faites-vous, mon brave homme?» — Je construis mon four.

— Vous vous trompez. Il vous faut retourner votre four complètement, de manière qu'il ait la gueule au sud et pas au nord.

Alors Goha va chercher une meule de moulin et construit son four là-dessus. Vient à passer encore le premier ami. — «Imbécile, ton four est toujours à droite.» Vite, Goha saisit la meule et la tourne à gauche. Puis le second, puis le troisième, et Goha tourne chaque fois le four du côté indiqué pour contenter tout le monde. La morale de l'histoire est facile à deviner.

Mais Adès n'en a cure. Il ne conclut jamais. Ses anecdotes ne sont pas amenées. Elles ne constituent point la trame de l'ouvrage et viennent comme des cheveux sur la soupe. En tout cas, elles ne généralisent pas du tout le personnage, ainsi que paraît le croire bénévolement Mirbeau.

Et nous touchons ici au défaut capital du roman. Adès s'acharne à vouloir *généraliser* un personnage *singulier*, rendu plus spécial encore par les procédés naturalistes de l'auteur.

Pour un lecteur plus ou moins averti ce conflit ne laisse pas de gêner. Il est constamment choqué par cette antinomie

flagrante d'un Goha, état d'âme particulier, haussé au niveau d'un caractère général. Cela ridiculise un personnage déjà grotesque sans le dramatiser. Dans l'esprit du lecteur il s'en trouve donc diminué. Goha s'écarte ainsi carrément de la tradition. Celle-ci nous en fait une peinture tout autre. Goha est un pauvre hère touchant, poète à force d'être naïf et simple, une manière de *Gribouille*, de *messire Jean* ou de *pauvre Blaise*, empreint de bonhomie et souvent d'une douce philosophie, dont les tribulations ne sont qu'une image de la malice et de la bonne humeur populaires. C'est un personnage jovial, tout en relief, haut en couleur et toujours sensé. Adès l'interprète autrement. Il en fait un être trivial et sensuel, un imbécile réduit aux seuls réflexes physiques, une créature déchue dont la déchéance mentale n'est d'ailleurs pas suffisamment expliquée par une plus ample analyse de son atavisme ou de ses vices. L'abus du haschich ou de l'alcool, tares toutes naturelles, auraient, par exemple, justifié dans une certaine mesure tant de crétinisme.

Il n'en est rien. Goha est idiot et on n'en devine pas la raison.

En vérité, Goha feint d'être bête. Il ne l'est point. Il feint de l'être à dessein, soit par malice, la bêtise humaine le mettant à l'abri et le tenant exempt de devoirs envers ses semblables, soit par esprit de mortification, l'humilité étant dans le Coran l'état d'âme des saints et le chemin de perfection. «Aux simples, le royaume des cieux» a-t-il été dit.

Et sans doute, la bêtise humaine n'a pas toujours lieu d'être commentée. Elle est infinie et mystérieuse comme la vie elle-même. Une poésie très prenante peut même s'en dégager. Mais alors, la manière naturaliste de l'auteur est tout à fait hors de propos. Sinon, la logique lui imposait de provoquer à bon escient un état d'âme incompatible avec le cadre auquel on sent bien qu'en réalité Goha n'adhère pas.

Les anecdotes, les petites histoires de Goha, dont quelques-unes sont si populaires qu'elles sont pour ainsi dire devenues proverbiales dans la tradition arabe, sont pour la plupart mal interprétées par Adès. On n'en saisit pas toujours la saveur exacte, tout le sel et le piquant.

Ces histoires, sont presque toutes de vraies maximes de

sagesse dans la vie. Elles contiennent infailliblement un grain de vérité, d'humble vérité humaine, qui montre bien la vanité de toutes choses et le ridicule de nos prétentions. Schopenhauer, je suppose, en eût fait son miel très volontiers.

Tel que l'a conçu Adès, Goha s'avère tout simplement un fantoche puéril. Est-il, encore une fois, responsable de ses actes ?

Si oui, il fallait nous le dire. Sinon, créer autour du sujet l'atmosphère de légende qui lui fait totalement défaut. L'Orient ne va point sans lyrisme. Cette sécheresse déplaît lorsqu'il s'agit d'êtres mystiques et singuliers, de créatures perverses et vaporeuses, qui répondent encore à des noms de fleurs ou d'oiseaux.



D'autre part, l'écrivain n'est pas exempt, semble-t-il, de légèreté. Pour ce début éclatant d'un chantre de l'Orient, on était en droit de s'attendre à mieux.

Comment expliquer l'indifférence de l'auteur à nous peindre tout le côté spirituel de l'âme égyptienne ? Adès n'a vu que l'aspect extérieur de l'Orient, sensuel et pittoresque à souhait. Mais on dirait que l'âme musulmane lui a glissé entre les doigts comme de l'eau fine. Ceux qui lui demandent quelque chose de plus qu'une étude, somme toute, très superficielle du monde musulman, se sentent dépités en terminant leur lecture. Tant de talent dépensé en pure perte, renfrogne le lecteur avide de sentir et de connaître.

L'auteur se contente, pour tout potage, d'ouvrir le volume dans la cour d'El-Azhar, « quadrilatère immense bordé de trois cent quatre-vingts colonnes », et de nous montrer à l'entour ses douze mille étudiants fanatiques, « issus de races bruyantes et sensuelles », accourus de toutes parts à l'école de la Sagesse.

A côté d'eux, il se plaît à noter le contraste que font avec leurs disciples ascétiques et chétifs, dont « le cou très long était marqué de veines saillantes », ces vénérables maîtres, les cheïks. Il lui arrive même de plaisanter à leur sujet. « A les voir robustes, affables, indulgents, dit-il, on se demandait comment la pensée qui entretenait l'équilibre de leurs facultés

morales et la santé de leur organisme pouvait consumer les corps malingres qui la recevaient d'eux avec enthousiasme.»

Faut-il y voir vraiment quelque malice ? Ces figures replettes et luisantes de bonne humeur seraient-elles donc la vivante régation de la parole prêchée ? En un mot la foi, sauf le cas de rares illuminés, ne dépasserait guère les bornes de la vingtième année !

Problème troublant, qui devrait se poser, s'agiter tout le long de l'ouvrage. Là encore, tout s'arrête aux prémisses. La vie conjugale du cheik El-Zaki finit même par nous préoccuper davantage. Il s'agit beaucoup plus d'aventures pittoresques de sérail en chaleur que de réelle psychologie musulmane.

Entre ce bariolage de mœurs exotiques, mais nullement égyptienne, qui rappelle parfois le chromo de cartes postales, les piaiseries de ces dames soi-disant voilées, et les tribulations de haute graisse de la grosse noire Havva, et les scrupules du vieil El-Zaki la disparate éclate avec force. Ce sont là des confiseries orientales dont la fadeur rebute vite. Toutes ces almées faisandées qui jacassent derrière les porfides moucharabiehs en attendant l'heure du seigneur et maître, sont d'insignifiantes mijaurées.

Et certes, Nour-el-Ein n'a rien d'une Aziyadé. A erreur égale, on préfère encore, ma foi, la belle «désenchantée» glissant dans son caïck au pavois de velours vers les Eaux-Douces d'Asie, plutôt que cette enfant niaise dans son Orient de pacotille.

Le *Jardin sur l'Oronte* de Barrès est autrement décisif en fait de déliquescentes orientales. Œuvre d'art achevée que la sienne, tapisserie de haute lisse où s'affrontent les personnages les plus divers de deux civilisations médiévales, de deux mondes opposés, l'Orient et l'Occident ! (Il n'en ressort d'ailleurs nécessairement pas que dernier conserve l'avantage...)

Ramené à ses justes proportions, il est permis de se demander si *le Livre de Goha* peut être représentatif d'un Islam quelconque. Jadis, des œuvres telles que *l'Itinéraire* de Chateaubriand ou le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, passaient à juste titre pour des modèles du genre. Cette profonde méditation que le premier tire de l'éternelle confron-

tation des siècles jette sur tout l'Orient des lueurs fulgurantes.

Nerval, lui, s'attache plutôt à percer le mystère de l'âme musulmane ou levantine.

Mais quelle grâce est la sienne... Comme il a rendu ce mysticisme discret que tant d'autres, même Loti, ont en vain pressenti. Le doux Gérard écrit à bâtons rompus, mais ce laisser-aller est plein de charme et d'abandon, de vues subtiles et justes. Quelques légendes, de menues anecdotes, des paysages brossés à touches légères, et toute l'âme mystique éparse au pied des minarets, lancés, jaillis comme des cris d'amour dans la pourpre insolite des couchants, surgit triomphante.

Les paysages du *Livre de Goha* sont factices. Nul dieu ne les habite. Les thèmes essentiels sont figés. On dirait que l'auteur n'a pas su les capter. Il y a beaucoup à désirer. Contentons-nous d'en suggérer quelques-uns.

C'est ainsi que le Nil, le vieux père Nil, le fleuve par excellence, coule à peine à travers le roman. On ne le voit pour ainsi dire pas.

Pourtant, quel thème plus palpitant dans un tel ouvrage ? Les mots qui le peignent ne le chantent pas assez puissamment. Il devrait s'étendre d'un bout à l'autre du volume, divinité ondoyante et couchée dans l'immense lit d'El-Kahira, créer le paysage hiératique qui l'enserme, fixer le climat, faire lever de sa nappe limoneuse les brumes morbides et lénifiantes, l'humidité maligne qui désagrège les âmes et les nerfs, plus terrible que le souffle brûlant du khamsin, et dont toute chose s'imprègne comme de l'humus spongieux.

Et ce limon souverain, trésor, manne divine, bénédiction terrestre, eût justifié bien des richesses, bien des palais, bien des misères même devinées à peine par-dessus les terrasses du Cheik-el-Zaki.

La lumière non plus, miraculeuse en Egypte, urne de joies et de voluptés, n'y trouve son compte. Il est vrai que le malheureux Goha veut échapper à son ombre, impérieuse résultante sans doute de l'azur aveuglant et qui le suit partout comme un mauvais génie. Il semble même que l'auteur touche là un moment à une source d'émotion toute fraîche. Le morceau est bon. Mais il est vite gâté par une naïve super-

fétation. Le soir venu, «l'ombre suivit Goha dans sa chambre» (sic page 181). On se demande par quel phénomène Goha continue à percevoir sa présence dans les ténèbres. Elle eût pu, tout au plus, reparaître sur les murs à la lueur de la lampe dont la négresse, l'ex nourrice passée à l'état de maîtresse, viendra le débarrasser tout à l'heure. On trébuche, parfois, dans ce livre sur des naïvetés de ce genre.

Par contre, la nuit d'amour de Goha sous les étoiles filantes, (sans doute à l'époque du Ramadan, vers le mois de mars) est une page délicieuse. Cette pluie d'astres qui deviennent des djinns, des «afrites», dans l'esprit du fol, est une évocation très douce des nuits égyptiennes, dont le moins que puisse dire le poète est qu'elles sont vraiment «plus belles que le jour».

Passons à d'autres thèmes. Celui du Ramadan, par exemple, n'est même pas évoqué ni suggéré. La poésie du jeûne national, si particulière à tout l'Islam, était cependant indispensable à l'atmosphère générale, C'est une faute impardonnable.

Les longues journées sans boire et sans manger, cette fièvre croissante qui gagne les fidèles, affine leurs sens, exalte leurs facultés, et conduit progressivement les plus dignes d'entre eux vers un état de grâce voisin de la perfection ; les heures de travail et de labour, de veille ou de prière, sous un ciel suffocant de khamsin, qui précèdent les nuits de rippaille et de franches lippées, et puis, quand tonne l'«iftar», (1) les agapes joyeuses autour des nattes de jonc où disparaissent avidement les plats de fèves, de riz et de mouton, les petits pains mous et les laitages, où circulent à la ronde les cruches d'eau fraîche après les salades vertes que l'on avale toutes crues, sont pleines d'un charme indéfinissable, d'une nostalgie languide jusqu'à la souffrance.

Eh bien, toutes ces choses colorées et vivantes qui devaient tout naturellement émailler le texte comme les anémones des sables, n'y sont point.

Et le haschich donc ? . . . La «drogue» merveilleuse, les «paradis artificiels» quel motif plus admirable que celui-là

(1) Heure où le jeûne est rompu.

pour un tel livre et qui s'impose (se nécessite et se situe) de lui-même. Adès n'y songe pas une minute.

Il est bien fait mention quelque part de «tabagies», mais c'est tout. Ces tabagies, on les voit de l'extérieur, sans y pénétrer jamais. A quoi bon nous les montrer alors. On pourrait insinuer qu'il suffit de nous en dévoiler l'existence. En vérité, n'en croyez rien. Vous entendrez dire, d'autre part, que peut-être à l'époque on ignorait encore la «drogue», tout au moins en Egypte. Allons donc. Il faut bien, n'est-ce pas, que l'action se passe à quelque moment intéressant de l'histoire. On objectera sans doute les Mille-et-Une-Nuits? Mais ce sont là des contes, de la fable. Et puis, encore une fois, Adès traite son sujet de manière à exclure tout à fait l'hypothèse d'une fable. Dans une des plus belles légendes du *Voyage en Orient*, la propre «Histoire du Calife Hakem», la «drogue», ce haschich mystérieux dont devaient s'enivrer et s'inspirer un jour de Quincey puis Baudelaire, fait déjà son apparition. Qu'en faut-il conclure ?

Voilà de nouveau le procès de Goha sur le tapis. Si le personnage n'est pas *un*, mais multiple, pourquoi l'avoir traité comme s'il était *unique* ?

Et s'il est seul vraiment de son espèce, pourquoi l'avoir généralisé jusqu'à l'in vraisemblance sans lui prêter les vices, les passions les plus notoires de la multitude ?

Il n'y a pas un Goha, il y en a mille.

Peut-être. Le type choisi, est-il, en ce cas, le meilleur, le plus vraisemblable, et non pas le plus *humain* comme le veut Mirbeau dans sa préface, (ce qui n'intéresse guère en l'occurrence) mais seulement le plus égyptien ?..

Un dernier grief que l'on pourrait faire à l'auteur est celui de manque d'adaptation de certains caractères du livre au paysage. Il s'établit toujours entre les héros d'un drame ou d'un roman et l'ambiance une suite d'affinités, une corrélation, une connivence tacite dont on ne saurait méconnaître l'importance : l'influence du milieu.

La vie de Goha s'écoule tout entière au pied des Pyramides et à aucun moment nous n'avons l'impression que certains faits, certains épisodes, certains traits de son caractère et de sa destinée fussent gravés de tout temps dans les immémo-

riales ruines qui l'entourent. (Bien plus, le thème de la fatalité, du déterminisme musulman, du fameux «maktoub», s'élimine complètement.)

Et tout vestige du passé disparaît, escamoté sans raison, comme si les yeux de Goha, d'Alyçüm ou d'El-Zaki, au plus clair de leur lucidité pussent en oublier la présence.

Nul rapport secret, nul échange ne s'établit entre les êtres et les choses. L'Orient de *Goha*, n'étaient les berges du Nil à Guézireh et la cour d'El-Azhar, pourrait sans inconvénient se transporter à la Mecque, à Damas, voire en Algérie.

L'Orient de *Goha* n'est pas l'Egypte.

Sans trop regretter les paysages de Loti ou ceux de Volney, la description a du bon, quoi qu'on pense. Elle est l'âme des choses, et celle des choses façonne la nôtre en grande partie. Elle nous aide à la mieux saisir aussi.

Et puis, il y a dans leur muette attitude, comme une attestation et une complicité. Les pierres ruinées qui ne sont pas encore redevenues le sable du désert relie la foi présente aux grands rites passés.

Tenez, voici le soir. C'est l'heure de la prière. Le chant si triste du muezzin tombe du haut des minarets. Qui oserait douter devant ce geste rituel et machinal, toujours le même depuis des siècles, de la mystique musulmane? Pourtant, sur les rives du Nil, dans l'entrelacs des palmes et des couchants violets, ces longs bras décharnés, ces genoux repliés sur des nattes, ces yeux mi-clos tournés vers la Ville Sainte, gardent toujours quelque chose des Mystères d'Isis...



Goha est un grand livre raté. Oui, mon vieil Aly a raison : tout n'est qu'un perpétuel et merveilleux recommencement.

A. SCOUFFI

Jean-Richard Bloch.

La Nuit Kurde.

Jean-Richard Bloch, une des valeurs les plus sûres de la littérature française d'aujourd'hui! Un très grand talent servi par beaucoup d'intelligence et de culture. Plus encore ; — le talent et la culture sont l'apanage de tant de nos contemporains, — une âme généreuse, largement ouverte aux plaintes «que l'humanité triste exhale sourdement ! » Homme de lettres, non pas ; homme tout simplement, homme à la façon de *Withman*, de *Péguy*, de *Verhaeren*, avec ce grand désir de bonté qui soulève leur œuvre tout entière, et comme eux aussi, ces rebellions, cette opiniâtreté et ce refus de céder sans coup férir, aux exigences sociales...

C'est en 1913 que, pour la première fois, nous entendîmes parler de Jean-Richard Bloch. Une polémique mettait aux prises les *Feuillets*, revue traditionnaliste et l'*Effort libre* «revue de civilisation révolutionnaire» ainsi que la définissait l'auteur de «*Et Cie.*» Nous étions loin de partager les idées défendues par Bloch, mais son argumentation décelait tant de vigueur, une telle conviction émanait de ses paroles, que l'*Effort Libre* compta dès lors, un abonné de plus. C'était une revue d'apparence modeste qui paraissait à Poitiers sous le signe d'un archer décochant une flèche empennée.

Nous gardons de ces cahiers, dont la guerre interrompit la publication, un souvenir très vivant. Ils nous ont apporté une ample moisson de faits et de réflexions, nous ont fourni des points de repère et de comparaison. Il nous ont contraints, plus d'une fois à de précieuses mises au net. Nous leur devons beaucoup. Mais nous tenons malgré tout, l'enrichissement, l'élargissement dont ils furent l'instrument, comme secondaires, en regard du principal de leur don : ils nous ont révélé un caractère, une conscience, un bel exemple de ferveur, de dévouement, et le respect que nous portions à l'homme n'a fait que grandir au fur et à mesure que son œuvre prenait tout son poids et toute sa signification.

Cette œuvre complexe, si diverse d'apparence, témoigne cependant quand on l'examine de près, de la continuité d'une pensée obstinément fidèle, avant toute chose, à son sujet. C'est en cela même que réside, de *Et Cie* à *La Nuit Kurde*, en dehors du seul point de vue de l'art, la valeur humaine de de l'œuvre de J.R. Bloch.

De là aussi le secret de son influence. Pour beaucoup, des livres comme «*Carnaval est mort*» auront été un viatique et *L'Effort libre*, au même titre que les *Cahiers de la quinzaine* ou que le groupe de *l'Abbaye*, aura contribué à donner à l'atmosphère, la teneur d'oxygène, nécessaire à de jeunes poumons avides et vigoureux.

«Homme, les constructions des autres hommes ne sont pour moi que les mémoires qu'ils ont laissés de leurs luttes secrètes. Témoignages d'eux-mêmes où j'apprends à me connaître moi-même» écrivait Bloch. Ne devait-il pas également déclarer, en parlant d'un livre nouveau : «Du fond de mon inquiétude ou de ma souffrance, je viens confronter mon trouble avec le sien, je viens m'enquérir si les découvertes de sa sagacité sont aptes à rejoindre et à grouper les trouvailles de ma réflexion. Je cherche si mes solutions précaires puiseront une nourriture, dans les non moins précaires solutions dont ils ont dû se contenter».

Bloch ne cesse de provoquer cette confrontation. Il vous happe, il vous saisit et la virulence de son attaque n'est que la garantie de sa sincérité.

C'est le type même de l'insurgé, de celui qui ne se rend pas, qui ne veut pas mettre bas les pouces, de celui qui tient bon, de celui qui ne cède pas et qui dit non, quand même et malgré tout ! Sa révolte procède d'un âpre fond de pessimisme, d'un désespoir lucide, auxquels il se défend de céder. Comme son ancêtre Jacob, il n'échappe à l'étreinte de l'ange que durement marqué, mais il retourne à la lutte, sans oser espérer quelque improbable miracle ! «Toute passion est sur la croix» a dit *André Suarès* et Bloch, mécréant impénitent, ne cesse comme malgré lui, d'appeler de tous ses vœux, ce grand amour qui seul peut lui suffire et à quoi rien ne supplée.

Il s'est jeté avec fièvre dans la lutte sociale. La bassesse du monde moderne le dégoûte. «La Société moderne est sans

idéal. Rien que des mains». Notre génération agonise par manque de foi. Bloch sent tragiquement la carence de toute notre civilisation. *Carnaval* se meurt de la mort de *Carême*. *L'Effort Libre* affirmait un devoir, une foi, un système. Le devoir d'être héroïque, la foi dans le peuple et la régénération de l'art, de la civilisation, dérivant de la révolution sociale. Jeter bas une société pourrie, disperser les idéologies sur lesquelles repose la morale de la jouissance, substituer à la misère présente une civilisation qui aurait pour origine et pour but la morale du producteur avec ce qu'elle comporte d'ordre, d'équilibre et d'amour, l'admirable perspective d'une reconstruction de la société par ses éléments neufs et encore sains, voilà en résumé le programme que n'a cessé de défendre J. R. Bloch, faisant siennes pour une bonne part les théories de Georges Sorel. Mais l'expérience allait l'obliger bientôt à reviser certains de ses jugements et à introduire des éléments nouveaux dans les données du problème.

Tout d'abord le monde artistique bourgeois, lui était apparu à l'examen moins vide qu'il ne le croyait et le monde ouvrier surtout, moins prêt qu'il ne le pensait. Sans renier rien de ses principes, de ses espoirs, il se décide à préparer la venue des temps meilleurs, de collaborer à la transformation du présent et de cette recherche passionnée faire un signe ardent de ralliement, pour tous les hommes dignes de ce nom, qu'ils soient militants mêlés à l'action ou artistes créateurs de beauté, certain que ni les uns ni les autres, ne pourront assigner à leur vie individuelle et collective de but plus noble que cette ambition.

Et c'est la guerre, cinquante quatre mois de tranchée, trois blessures, le visage labouré par un éclatement d'obus. C'est l'horreur de cette effroyable débauche de forces vives, le dégoût de tant de sacrifices inutiles, c'est aussi la retraite forcée, la solitude et la reprise de ses longs examens de conscience, où l'homme qui connaît le goût de l'amour et de la mort, descend jusqu'aux tréfonds de sa conscience.

J. R. Bloch en rapporte un credo raffermi qu'il exprime avec une émotion, si poignante dans sa simplicité, dans cette «*Prière de l'Ecrivain*» écrite lors de l'armistice et qui se termine par une affirmation nouvelle de la vo-

lonté de reprendre à pied d'œuvre, le travail interrompu :

«Et maintenant je fais vœu, de dévouer mes forces plus que jamais à rechercher, à dénoncer et à abolir l'oppression et la misère de l'homme partout où elles se trouvent ; je fais vœu de dévouer mon art aux attributs de la dignité humaine, à l'esprit, à la souffrance, à la bonté, à l'amitié, à l'acceptation, à la révolte, au travail, à l'indépendance, à la joie, à la confiance, et au divin redressement de l'homme !

Je fais vœu de n'oublier jamais !»

Il ramène encore de ces longs soliloques avec soi-même, une libération. Il est remonté à l'étude de sa race et de ses origines. Juif et Français, il a senti sa vie et son œuvre, conditionnées par ces deux facteurs. Dans *Et Cie* déjà, Bloch posait un double problème : celui que créent les conditions nouvelles du travail et celui que les circonstances imposent aujourd'hui à la race juive. Persistera-t-elle dans l'isolement qui jusqu'ici, fit sa force ou se mêlera-t-elle aux grands courants humains qui l'entourent et risquent de la submerger ?

La *Nuit Kurde* permettra à J. R. Bloch de prendre personnellement position et de liquider d'un seul coup tout le malaise résultant d'une erreur initiale.

Français, il entend l'être autant qu'homme de France. Ce titre ainsi que son père, vieux moblot de 70, il l'a conquis au prix de son sang. C'est avec passion qu'il a aspiré la tradition latine, qu'il s'est nourri de son suc. Pourtant, le langage des affinités parle plus haut que son affection, que sa culture. La guerre l'a décanté. Sous l'agrégé, le Sorbonnard, l'héritier de la tradition de Pascal et de Voltaire, il a retrouvé l'être ancestral.

Il s'est *orienté*. «Il manquait, dira-t-il, à mon toit un signe qui marquait où soufflait le vent. J'ai reconnu ce jour-là que le vent ne cessait de me désigner l'Orient».

Chez ce terrien juif français, le vieil instinct nomade, l'instinct du départ, s'est réveillé avec une force irrésistible et c'est lui qui l'emporte : «Mon esprit, brusquement délivré de ses liens m'entraîne vers d'autres pays et d'autres climats, là où trempent les origines de ma race, où mon cœur réside en secret et où m'appelle ma nostalgie ! »

Le vent du large, souffle ! Son cœur entend le chant des

matelots ! Bloch n'y résiste pas, il cède aux voix de l'espace, du rêve, de la passion. La *Nuit Kurde* est née de cette fugue et de cette obéissance.

C'est aussi du même coup, l'œuvre de guerre de l'auteur de *Et Cie* Elle est jaillie du plus profond de son amertume et de sa désespérance. Comme le moribond de Mallarmé, il a tourné l'épaule à la vie pour renaître :

portant son rêve en diadème

Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Il nous reviendra ensuite, prêt à reprendre sa vaste enquête sur l'homme et dans *Locomotives* et *Sur un Cargo* nous redonner après *Carnaval est mort* une nouvelle suite «d'essais pour mieux comprendre son temps».

Pour l'instant, il est tout à sa fièvre, à sa fuite, à son mirage. «J'ai perdu pied sous le vent qui me pousse. Et telle a été l'intensité de ce rêve qu'il restera maître de moi aussi longtemps que je ne m'en serai pas délivré par le moyen dont la femme s'affranchit de l'enfant qu'elle porte».

Une certitude joyeuse l'habite. Il a retrouvé le climat de ses désirs, le continent de sa passion, et son esprit chassant sur ses ancrés comme le fait sous un coup de typhon un navire ancré en rade, lui a déjà révélé la terre rouge, toute vibrante et fendue sous le choc de la chaleur, où sa vie s'incarnera en celle de Saad, fils d'Ahmed, le bel adolescent promis à tous les triomphes. Il entraînera le poète toujours plus avant dans le pays où le sourire des femmes, l'air du temps et la couleur des choses sont conformes à ses vœux et où ses quinze ans «auraient eu la liberté de se consumer de passion sans être en même temps consumé par la honte».

L'Occident assis, le coude à ses genoux, n'est plus qu'un souvenir. L'aventure, les passions sont les seules nourritures que réclame sa faim. Le lyrisme jaillit des faits, comme l'étincelle du silex, et c'est une fresque débordante de couleurs et de vie qui surgit, un hymne éperdu à la toute-puissance de l'instinct, à la libération des forces vitales, à la glorification des races pas encore touchées par le scepticisme, des hommes sauvages capables de mourir pour la liberté, s'il s'agit de la liberté de leurs désirs passionnés.

D'ailleurs, «simple équipée d'une âme séparée de ses atta-

ches, qui est partie hors du temps et de l'espace à la recherche de ses semblables», qu'on ne cherche surtout dans cette œuvre — Bloch nous en avertit dès son avant propos — d'exactitude historique, de couleur locale à la Flaubert, ni des mœurs fidèlement observées. C'est un conte de *Gobineau* qui mit en branle l'imagination de l'auteur. L'Orient qu'il invoque, qu'il suscite, qu'il ressuscite, existe-t-il vraiment autre part que dans son cœur ? Ne reconnaissons-nous pas là d'anciennes erreurs et le sec Mr. Bertrand qui se targuait d'en avoir guéri ses contemporains, devant un romantisme impénitent si fougueusement proclamé, a dû crier au scandale. Comme ces enfants bien nourris qui retournent leur force contre leur nourrice, Bloch exalte dans l'Orient l'antithèse d'un Occident prudent, tatillon, égoïste, volontaire. Il en fait la patrie du renoncement, du sacrifice, de cette démission de ses aises que doit faire un jour tout musulman s'en allant en pèlerinage à la Mecque.

Barrès, lui aussi à la fin de sa vie s'était permis la luxure raffinée d'une ultime infidélité à la raison, à l'Europe «aux noirs parapets», à la vieille maîtresse exigeante qui l'avait contraint à tant de sacrifices. Sous les traits d'Oriante c'est encore Astinée Araviaa qui perpétue la race des Gasmules et sa subtile emprise. Mais tandis que Barrès, ce grand insatisfait que fut Barrès, dans l'impassibilité d'équilibrer jamais les deux forces rivales qui luttaient en champ clos dans son âme, incapable d'harmoniser les prestiges du rêve et les puissances de l'action, se borne à noter en marge du *Jardin sur l'Oronte*, l'aveu pathétique et navrant de ses luttes intimes, J. R. Bloch couvre les voix alternées des flûtes de la nostalgie et du regret, par toutes les stridences des cuivres de la jeunesse. D'un bout à l'autre du *Livre Terrestre* de la *Nuit Kurde* les fanfares de l'instinct sonnent l'hallali.

L'action s'y déchaîne en tumulte, un mouvement irrésistible emporte en vrac, images et sensations. Ce qui chez Barrès est musique, chez Bloch est vision et si le *Jardin sur l'Oronte* est un poème symphonique aux modulations savantes, la *Nuit Kurde* elle, tient du film et de l'épopée. Tout y concourt à la glorification de *Saad*. C'est dans l'ardente lumière, le festin triomphal des violences et des appétits. Mais une fois le but atteint, le *Livre Terrestre* terminé, la belle

aventure semble avoir épuisé toutes ses possibilités. Et c'est ici que J. R. Bloch réussit un tour de force. Une transmutation s'opère sous les yeux du lecteur. Le drame complètement épuisé dans la réalité, se transporte dorénavant dans l'âme même du héros.

Le *Livre spirituel* prolonge le *Livre Terrestre* et lui donne sa résonnance. Le beau conte de meurtre et de ruse, s'achève en douloureuse conquête de soi-même. L'intrigue et le décor brusquement repoussés à l'arrière-plan, font place à l'analyse. Le ton même du récit se transforme, sa marche se ralentit. L'auteur ici comme par ailleurs fait œuvre d'anticipateur. Bloch dans ses contes déjà, cédant au reflux de la vie collective, avait sans y paraître, doté l'unanimité, d'une de ses plus éclatantes réussites. Dans la seconde partie de la *Nuit Kurde*, il ouvre des perspectives nouvelles à la psychanalyse et au monologue intérieur. Nous pénétrons dans les replis les plus secrets de la conscience de Saad qui, vainqueur fatigué de sa victoire, possesseur dégoûté de la possession, sent un trouble étrange grandir en lui ! Une voix inconnue s'élève, impérieuse, des profondeurs de son être et l'oblige à l'inéluctable. Sa mission semblait achevée, elle commence seulement. Son âme comme une grenade mûre éclate, et livre, saignante, le secret de sa blessure. Saad a beau ruser avec l'inconnu qui l'habite, le débat se poursuit, pressant, décisif, et dans ce *Livre Spirituel* lourd de substance et riche de réflexions, d'aveux, de confidences, sous le masque du jeune Kurde, comment ne pas reconnaître le visage tourmenté de Joseph Simler et de J.R. Bloch, ces deux frères d'angoisse de Saad. Il est des meurtrissures dont on ne guérit point. Saad aura beau faire, il subira l'attrait de la race ennemie, il cédera à la tentation du fruit défendu. Il sentira que la moitié de son âme n'est déjà plus auprès des siens ; sa tente, ni son désert, ne pourront lui suffire désormais, il est une harmonie, une union qui doit être réalisée, fût-ce au prix de sa vie.

Du lyrisme sensuel du *Livre Terrestre* au renoncement mystique du *Livre spirituel*, la courbe se dessine. Une lente transmutation des valeurs se poursuit. Le don total est le couronnement de la lente ascension de Saad, trainé comme malgré lui vers les hauteurs, et la gradation est si sûre, que

dans les dernières pages de la *Nuit Kurde*, les héros arrachés à eux—mêmes et dominant leur milieu, atteignent au symbole.

Un amour mystérieux émane de l'âme décantée de Saad, holocauste vivant ! En effaçant par dessus la barrière des races toutes les souillures de la luxure, de la haine et du meurtre, Evanthia, sa sœur d'élection, cède à son pur rayonnement et c'est sur la vision de Saad le renégat et d'Evanthia la transfuge, se rejoignant enfin dans la mort, sous les pierres de la foule anonyme, que se ferme le livre tumultueux et puissant où J.R. Bloch a conté, pour notre enchantement, la vie du bel adolescent aux yeux de braises, Saad, fils d'Ahmed.

« Tout en traversant cette place de honte, de soleil, de nudité, de sifflements, elle détacha, elle déchira, elle rejeta, sa longue robe de laine blanche, ses cheveux s'échappèrent à leurs peignes et, tout d'un coup, à la place d'un corps, le peuple éperdu vit qu'il y en avait deux, comme deux flammes ! »

Que l'image de ces noces sanglantes demeure comme un reproche devant les yeux d'un jeune homme ou d'une jeune femme, perdus parmi la foule hurlante, qu'un remords habite la poitrine d'un des spectateurs du drame de leur fin, et le double sacrifice de Saad et d'Evanthia n'aura pas été vain !

J. R. FIECHTER

DOCUMENTS

Notre œuvre ne peut se parachever que par l'étroite collaboration de cette élite occidentale qui a entendu « les appels de l'Orient » et qui a compris que l'humanité ne se limite pas aux seules valeurs méditerranéennes. Aussi, avons-nous adressé un « message » à ceux que nous considérons comme des médiateurs et des agents de liaison pouvant coopérer au rapprochement que nous voulons effectuer entre la culture orientale et occidentale.

Dans cette Revue, des écrivains japonais, chinois, hindous, persans, arabes, etc. viendront exprimer leurs aspirations. Il est essentiel que ceux qui représentent les forces vives de la pensée européenne établissent avec leurs « frères d'Asie » des courants de sympathie et des échanges, afin que le réajustement, le joint, se fasse sans heurts et sur un plan supérieur.

La portée des réponses qui nous sont parvenues parmi les premières, prouvent que notre tentative a rencontré des voix amies. Publier ces témoignages, c'est nous permettre de mieux marquer nos directives et permettre aussi à ceux que notre mouvement intéresse de venir à nous.

MARCEL ARLAND

Je vous assure avec plaisir de la sympathie que j'ai pour vos desseins. Cette confrontation que vous tentez entre écrivains occidentaux et orientaux me semble souhaitable pour les uns comme pour les autres. On ne la fait d'ordinaire que pour opposer ceux-ci à ceux-là, dans un esprit de dogme ou de défense personnelle—comme si la seule défense ne devait pas être envers tout ce qui est convention, étroitesse de cœur ou indifférence.

HENRI BARBUSSE

Vous m'annoncez la publication prochaine des «Messages d'Orient» : je salue les Messages et je salue le messager qui, poète au regard lucide, me paraît susceptible d'entreprendre une lourde et complexe tâche. Si nous faisons remonter nos traditions au delà des époques écourtées de nos histoires nationales, nous sommes bien obligés de reconnaître qu'elles plongent elles aussi dans l'Orient et que tous les fossés creusés entre les cultures et les cultes n'effacent pas une solide et profonde conformité ancestrale. Moi qui suis d'instinct porté à trouver partout des ressemblances organiques et des différences accidentelles, je veux voir dans les éveils continentaux des consciences auxquels nous assistons à ce moment de la révolution humaine, de grandes tendances à unir des intérêts humains et les lois éternelles des destinées à travers des mécanismes de civilisation artificielle et usée. Les hommes poussent partout le même cri dans les bouleversements où ils redeviennent eux-mêmes et l'Orient fait corps avec l'Occident si l'on considère la superficie vivante qui s'agite sur tout le vieil hémisphère. Il y a ici des élites plus conscientes et plus libérées qui se débattent hors des dogmes surannés nés en Orient et forgés ailleurs. Ces dogmes se rapportent aux principes essentiels, aux lois collectives, à l'organisation des ensembles, aux saintes aspirations de l'intérêt général. Il y a des élites de même espèce et de même qualité dans les régions où vous parlez. L'Orient et l'Occident bougent pareillement par l'Esprit, comme vous le dites. Je m'adresse aux uns et aux autres, désireux d'établir entre elles ce qu'il y a de plus précieux et de plus vivant : un lien réel. Je vous adresse mes vœux, mes espérances et mes amitiés.

JEAN-RICHARD BLOCH

Je lis votre manifeste avec plaisir. Il éveille en moi beaucoup plus que de la curiosité—une grande attente. Je la pressens et vous la prédisez pareille dans tous les meilleurs esprits

de cette époque. Vous aurez déjà fait une chose importante si vous en remplissez une faible partie. Votre activité va s'exercer à la charnière même de la géographie physique et de la conscience morale du monde moderne. Votre courage paraît vaste. J'attends avec un vif intérêt les premiers numéros de votre revue qui ne peut manquer d'exercer une influence réelle sur l'élaboration de la conscience européenne du XXème siècle.

JEAN COCTEAU

Je suis votre ami. Je pourrais en dire plus, mais il faudrait en dire beaucoup plus. Un peu plus serait trop ou pas assez.

Ma nouvelle période ouverte avec «Orphée» ⁽¹⁾ vous éclairera bientôt sur le sens de ce qui précède.

J'ai honte de l'amour que les poètes ont coutume d'afficher pour un Orient superficiel.

L'oriental voit où l'occidental cesse de voir.

C'est une chance que votre effort parte de cette Egypte qui sait garder les yeux ouverts au fond du sable et de la mort comme les pêcheurs de perles au fond de l'eau.

Comptez sur moi.

JOSEPH DELTEIL

Je suis de tout cœur avec l'esprit des «Messages d'Orient». La terre est petite, et je trouve dérisoire de la diminuer encore en la partageant. Tout homme, où qu'il soit, m'est cher. Et de le connaître me semble un dessein noble et beau. L'Europe est une tour d'ivoire. Il faut démolir toutes les tours. C'est dans la connaissance réciproque et dans la collaboration des hommes de l'Univers que je vois la clef des beaux jours de l'avenir.

⁽¹⁾ Je monterai «Orphée» en Avril.

GEORGES DUHAMEL

Votre tendance m'intéresse ; elle m'est en principe sympathique. C'est à l'œuvre que je vous attends, à l'œuvre que je vous jugerai. Si vous travaillez sincèrement et opiniâtrement à résoudre le conflit qui met aux prises l'Orient et l'Occident, ce conflit qui remplira le XXème siècle, ce n'est pas seulement ma reconnaissance qui vous est assurée, c'est celle du monde entier, celle de ce monde misérable qui n'a pas trop de toutes ses forces morales pour venir à bout de sa tâche.

STANISLAS FUMET

Permettez-moi de répondre à votre appel si aimable par quelques phrases d'un grand penseur catholique du XIX^e siècle, Ernest Hello, qui diront, mieux que je ne saurais le faire, ce que je pense en substance des nouveaux rapports entre l'Orient et l'Occident que vous envisagez :

« Dans les moments les plus vulgaires de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident semblent s'oublier.

« Dans les moments les plus solennels de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident se regardent.

« Dans les moments les plus décisifs, l'Orient et l'Occident se touchent.

« Ils se frappent ou s'embrassent. »

« L'Orient déchu a oublié la puissance de l'homme ; de là, la fatalité, qui oublie l'acte humain.

« L'Occident déchu a oublié la puissance de Dieu et l'impuissance de l'homme isolé ; de là l'orgueil et l'inquiétude, qui oublie l'acte divin.

« Ces deux vices établissent l'indifférence, qui est la négation pratique.

« La vérité produit l'humilité, qui s'oppose au vice occidental, à l'orgueil inquiet ; et l'activité, qui s'oppose au vice oriental, à la paresse fataliste. »

Et il pouvait conclure, cet admirable médecin qui venait de si magistralement diagnostiquer nos maux : « L'Orient

et l'Occident séparés languissent tous deux : l'Orient dans l'oisiveté, l'Occident dans le labeur. Il faut que l'Orient entre dans son action, pour que l'Occident entre dans son repos. Le sabbat de l'Orient sera de participer aux activités, aux mouvements, aux productions occidentales. Le sabbat de l'Occident sera de participer au repos de l'Orient, sur le théâtre même où le repos est né. L'Occident et l'Orient ont besoin de sortir d'eux-mêmes. Leur repos sera de se transporter l'un dans l'autre...»

Mais, comme il n'y a que la religion qui puisse relier, ainsi que son nom l'indique, il est bien certain que toutes les tentatives où elle ne dominera pas et ne précisera pas l'action humaine, sont appelées aux échecs les plus ténébreux. Toutes les doctrines séduisantes mais décevantes contiennent nécessairement des vestiges de la Vérité. Ce sont donc seuls ces vestiges précieux qu'il est expédient que nous cherchions ensemble. Or je vois que, contrairement aux règles naturelles, nous avons tendance à nous réunir par les sommets. N'y a-t-il pas là une indication ? Dans les éléments les plus mystiques de l'islamisme, par exemple, et dans le brahmanisme le moins souillé des Upanishads, comme dans la sagesse de Lao-Tseu, nous rencontrons des pensées et jusqu'à des expressions qui ont été et restent familières aux écrivains ascétiques et mystiques du christianisme.

Catholique, je sais que la doctrine de l'Eglise est, en matière de mysticisme, absolument satisfaisante, impeccable et irremplaçable ; mais si d'aventure, je trouve sur ma route un poème tel que le «Traité de l'Amour», du cheik Aziz Nessafi, ai-je le droit, en conscience, de ne pas me laisser émerveiller par la pureté de ce christianisme qui s'ignore, ai-je enfin la possibilité de ne pas me réjouir avec les musulmans ? Ce «serviteur des fakirs» a parlé le langage de notre sublime saint Jean de la Croix. C'est un fait et qui me porte à croire qu'il y a toujours un moyen de s'entendre, le moyen éternel, le moyen divin. Si tous les autres instruments sonnent faux, s'ils ne sont susceptibles de rendre que le bruit assourdissant des batailles, après tout que m'importe ! Mais, comme le mystique oriental auquel je fais allusion a écrit son poème en persan, vous ne trouverez

pas déplacé, que j'en tire, pour un Cahier ayant trait à la Perse, les lignes où il est enseigné que ce ne sont pas les discussions ni les raisonnements qui nous accorderont mais l'Amour en personne: « O! Derviche, l'Amour est le Borac des Saleks et la monture des voyageurs: il brûle en un instant ce que le chercheur avait accumulé durant un demi-siècle, il rend l'amant pur et vide. Le chercheur, pendant cent quarantaines, ne saurait parcourir d'aussi longues routes que l'amant en un clin d'oeil, car le sage chercheur est dans ce monde, mais l'amant est dans l'autre.. »

Je collaborerai volontiers à votre Revue, qui peut avoir pour nous le plus grand intérêt, en nous instruisant de ce que nous ignorons.

HENRI HERZT

J'ai lu votre appel et votre promesse. Un occidental est toujours sensible à des accents inspirés de la saveur de l'Orient.

Il l'est doublement en cette occasion :

1.—Parceque vous lui promettez, une fois de plus de le rapprocher de l'Orient, ce qu'il ne cesse, malgré les heurts et les déboires, de désirer et espérer réussir.

2.—Parceque votre méthode, pour y arriver, lui paraît, cette fois, contenir plus de chance de réussite. Les élans, les pertitions de sentiments ne peuvent suffire. Vous lui proposez de lui expliquer et analyser l'Orient. C'est ce qui convient à un occidental et le convainc. Toute autre chose l'enivre, le rend superstitieux, mais ne le convainc pas.

Grâce à vous, il se peut donc que le lien si difficile à tendre entre occidentaux et orientaux s'établisse sans trop de flottements, de disproportions et de cahots et ne casse plus.

Voilà où réapparaît le rôle admirable de l'Egypte, comme point de rencontre et lieu d'interprétation réciproque. Il n'est pas de plus grand carrefour.

Si c'est par vous que la flamme doit, de nouveau, s'élever dans le carrefour, grâces vous en soient rendues.

P. MORHANGE

.....
.....
*Ce que nous avons à dire, à faire, la sagesse que nous
voulons, sont bien étrangers à tout ce qui nous entoure.
D'où notre joie quand nous pouvons faire le pont.*

J'envisage donc de collaborer avec vous.

*Bonne chance et bon travail. Je suis toujours avec vous
pour l'exaltation de la vérité et de la liberté humaine.*

*Achévé d'imprimer
à Alexandrie
le 17 Avril 1926
par*

LES IMPRIMERIES TACHYDROMOS ET DU COMMERCE, RÉUNIES
pour les
MESSAGES D'ORIENT

Livres reçus :

(Editions Bossard, 43 Rue Madame, Paris).

Monsieur Selfridge, Escamoteur, roman, par Eugène Hel-tai, traduit du Hongrois,

Les Possédés, par Dostoïevsky.

Les Larmes du Cobra, légendes Lanka.

(Librairie Orientaliste Paul Geuthner 13 Rue Jacob, Paris).

L'Islam noir, par P. J. André.

Le Khalifat, par C. Bereketullah.

Revue Reçues :

La Nouvelle Revue Française, 3 Rue de Grenelle, Paris.

La Revue Européenne, 6 Rue Blanche, Paris.

La Revue Nouvelle, 2 Rue Dutrenoy (182 bis Avenue Victor-Hugo) Paris.

MESSAGES D'ORIENT

17. Rue Fouad 1^{er}

Alexandrie Egypte

PARAISSENT sous forme de cahiers de 100 à 300 pages, tirage de 1500 à 3000 exemplaires numérotés et consacrés chacun à un pays de l'Orient ou à une œuvre in-extenso.

EXPRIMENT l'Orient par des écrivains, des penseurs, des artistes orientaux.

ETABLISSENT entre l'Orient et l'Occident un rapprochement intellectuel.

GROUPENT dans leurs pages une élite orientale.

ENTREPRENNENT une enquête aux pays de l'Orient pour dégager les divers aspects de la pensée orientale.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT (pour 6 Cahiers)

Europe Continentale et ses colonies : **85** francs français
Egypte : **85** piastres au tarif
Autres pays et ses colonies . . . : **22/-** (shellings)

Notre tirage étant limité, les abonnements partent de chaque cahier à paraître. Le prix de vente de chaque cahier sera établi suivant son importance.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour six Cahiers des Messages d'Orient à partir du Cahier à paraître.

Ci-joint un chèque de

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

Nom

Adresse

A le 192
(Signature)

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad 1^{er}

Alexandrie Egypte

PARAÎTRONT:

Le Cahier Musulman et Arabe,

L'Islam et les principes du pouvoir,

par Cheikh Aly Abdel Razek

Le Cahier Japonais,

Le Livre de Nysane, poèmes, par Ahmed Rassim

Le Cahier Chinois,

Le Cahier Occidental,

De la poésie anté-islamique,

par Taha Hussein, professeur à l'Université du Caire

Le Cahier Hindou,

Enquête aux pays de l'Orient,

Le Cahier Juif,

Le Cahier Alexandrin, etc. etc.

ABONNEZ-VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad I^{er}

Alexandrie Egypte

EXTRAITS DE NOS DÉCLARATIONS

«L'Ouest et l'Est ne sont que les aspects variés d'une même âme que ne séparent point les bordures des frontières et qui forment le pain et le sel de la terre».

«Il ne s'agit nullement d'anticipations, de conjectures, de spéculations ou d'un vain engouement littéraire. L'heure n'est plus au culte des mots».

«Il importe que nos tendances spirituelles et intellectuelles soient remises en pleine lumière, que soit définie notre complexité, qu'une revision de nos valeurs soit établie, non plus par des écrivains occidentaux, mais par ceux qui sont les plus représentatifs de notre élite».

«Que l'Orient s'exprime par des orientaux».

«Destinée à inventorier les valeurs orientales dans ce qu'elles ont de plus vivant et de plus marquant, par des écrivains Orientaux pour que l'Occident saisisse notre âme, cette revue sera répandue surtout hors de l'Orient».

«Ces Cahiers ne sont que des préludes. Ils ne doivent être lus que comme les fascicules d'un vaste ouvrage à paraître que les années compléteront et coordonneront et le lecteur devra nous faire confiance.»

«L'Egypte, par sa situation géographique étant le carrefour où bifurquent toutes les routes spirituelles du monde et Alexandrie ayant déjà une fois réconcilié l'Orient et l'Occident, les «Messages d'Orient» en se détachant des côtes méditerranéennes comme d'une frise, ne feront que remplir la mission qui fut toujours dévolue à ce pays, celle d'être le Lien et la Flamme».

ABONNEZ - VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad 1^{er}

Alexandrie Egypte

Pour paraître en Juillet

LE CAHIER MUSULMAN ET ARABE

Quelques-uns des titres qui figureront au sommaire :

De la poésie anté-islamique, par TAHA HUSSEIN, de l'Université du Caire.

Une qâcida inédite d'Imroulqâïs, suivie d'un commentaire, par HENRI THUILE bey.

La poésie arabe contemporaine, par KHALIL CHEBOUB.

Appel aux jeunes Ismaélites, par HELI-GEORGES CATAULI.

Le Cheikh Mohammad Abdou, réformateur de l'Islam, par Cheikh MUSTAFA ABDEL RAZEK.

L'Islam et les principes du pouvoir (fragments), par Cheikh ALY ABDEL RAZEK.

La Philosophie d'El-Maarri, par ABBAS-EL-AKKAD.

Le Soufisme, par AHMAD GHALWACH.

Les Musulmans d'Egypte et la vie économique, par B. MICHEL.

Les Musulmans Chinois, par FRANCIS BORREY.

Enigmes et Antinomies dans les littératures orientales, par CARRA DE VAUX.

L'évolution de la langue Arabe, par S. SPIRO bey.

Le roman dans la littérature arabe, par ABBAS-EL-AKKAD.

Le mouvement littéraire arabe aux Etats-Unis d'Amérique, par HABIB TEWFIK.

Le mouvement littéraire arabe en Syrie, par TEWFIK-EL-YAZGHI.

Le théâtre arabe contemporain, par HABIB TEWFIK. etc.

Pages de la Rédaction.

ABONNEZ - VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MESSAGES D'ORIENT

17 Rue Fouad 1^{er}

Alexandrie Egypte

Pour paraître prochainement

CHEIKH ALY ABDEL RAZEK

L'ISLAM ET LES PRINCIPES DU POUVOIR

TRADUCTION PAR FOULAD YÉGHEN

Extraits de la Presse

«Nous ne pensons pas que la sentence de l'Azhar ralentisse la marche des idées développées par le cheikh Abdel Razek. Bien au contraire ! Un livre dont toute la presse égyptienne s'est occupée, qui a provoqué une crise ministérielle, pareil livre ne saurait passer inaperçu. La clarté de l'exposition, la modération du ton ne peuvent qu'impressionner favorablement tous ceux qui le liront sans parti pris. Et il s'en rencontre, là où l'on s'y attendrait le moins.

Jusque dans les milieux de l'Azhar souffle un esprit nouveau. Voici que, dans cette citadelle de l'Islam conservateur, où se forment les ulémas, non seulement de l'Égypte, mais du Proche-Orient et des pays africains, un groupe compact d'étudiants réclame la refonte des règlements et des programmes d'enseignement. . . . »

«Le livre d'Abdel Razek leur suggère qu'ils peuvent en sûreté de conscience envisager la refonte d'une législation où leur Prophète n'a eu en vue ni tous les temps ni tous les lieux. C'est ce que pense également une élite musulmane. Que cette élite entraîne ou non la masse des croyants, l'Europe aurait tort de ne pas observer de très près les développements de ce moment. Elle peut y trouver d'utiles suggestions pour une politique musulmane sainement réaliste; quand ce ne serait que pour liquider honorablement la codification des lois musulmanes, impasse où la France africaine s'est laissée imprudemment engager». *Henri Lammens (Etudes, Revue Catholique d'intérêt général 20.1.26).*

ABONNEZ-VOUS CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, Rue Jacob, PARIS (6^e)

CHEIKH MOHAMMED ABDOU

RISSALAT AL TAWHID

Exposé de la Religion Musulmane

TRADUIT DE L'ARABE

AVEC UNE INTRODUCTION SUR LA VIE ET LES IDÉES

DU CHEIKH MOHAMMED ABDOU

PAR

B. MICHEL et le Cheikh MOUSTAPHA ABDEL RAZEK

Cet ouvrage nous donne non pas le tableau d'un Islam figé dans l'histoire, mais d'un Islam vivant tel que le comprennent les Musulmans croyants mais libéraux de nos jours. Ce livre n'est pas seulement l'exposé d'un dogme, mais un acte de foi en même temps qu'une règle de conduite morale.

La *Rissalat Al Tawhid* présente un grand intérêt pour tout homme qui s'intéresse à l'Islam moderne et à l'évolution des peuples Musulmans, car c'est un des rares livres écrit de notre temps (le premier de ce genre traduit en français) où un Musulman s'adressant à ses coréligionnaires expose et apprécie les dogmes de l'Islam.

Le Cheikh Abdou n'est pas un vulgaire assimilateur des idées européennes. Il appartient à cette pléiade de réformateurs qui ont essayé, souvent avec succès, de lancer l'Islam sur des voies modernes; à ce point de vue il est intéressant de savoir comment un homme de sa valeur et de sa tendance trouvera un compromis entre la tradition Musulmane et les exigences de la vie moderne.

Prix 30 frs.

Les CAHIERS du MOIS

ESSAIS, ENQUÊTES
RÉCITS INÉDITS

suivis d'une partie critique et documentaire

Directeurs: François et André BERGE,
Rédacteur en chef: Maurice BETZ.

RÉCEMMENT PARUS:

ESSAIS ET ENQUÊTES:

- 3.—**Hommage à Géricault**, par RAYMOND RÉGAMEY..... 3.50
7.—**Entr'acte**, par M. ARLAND, A. et F. BERGE, Géo CHARLES
(avec une confession inédite de M. PROUST)..... 2.50
9/10.—**LES APPELS DE L'ORIENT** (Enquête)..... 10 fr.
16,17.—**CINÉMA** (Enquête)..... 12 fr.

RÉCITS:

- 4/5.—**Le Crépuscule de M. Dargent**, par ANDRÉ BERGE..... 7 fr.
11.—**Le Bar de l'Amour**, par PHILIPPE SOUPAULT..... 4.50
12.—**Scénarios**, par A. et F. BERGE, M. BETZ, J. BONJEAN,
R. DESNOS, A. DESSON, A. HARLAIRE..... 6 fr.
13.—**Visite d'un Soir**, par EMMANUEL BOVE..... 4.50
15.—**Entrée du Désordre**, par ANDRÉ BEUCLER..... 6 fr.
20.—**L'adieu à l'enfance**, par CESAR SANTELLI.....(sous presse)

LETTRES ÉTRANGÈRES

- 6.—**Busekow**, par CARL STERNHEIM, (suivi de notes sur les Lettres
allemandes)..... 3.50
14.—**Puisque je l'aime**, par TANIZAKI (suivi de notes sur les
Lettres japonaises)..... 8 fr.
18/19.—**L'homme qui devint femme**, par SHERWOOD ANDERSON
(suivi de notes sur les Lettres américaines)..... 9 fr.

ABONNEMENT: pour 12 Cahiers (édition sur papier bouffant):
France et pays à change bas: 40 fr.; Pays à change élevé: 55 fr.

LES CAHIERS DU MOIS forment une Collection à *tirage limité* dont,
à partir du No 16/17 compris, tous les exemplaires sont *numérotés*. Il est fait
en outre, à l'usage des Bibliophiles, des tirages à part sur papier pur fil des
Papeteries Lafuma et sur papier vergé d'Arches.

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, Rue de l'Abbaye Paris (6^e)

L'ESPRIT

Directeur : PIERRE MORHANGE

Six numéros de 160 à 250 pages.

F. RIEDER et C^{ie}, Éditeurs, 7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e

Comptes chèques postaux : PARIS 330.77

Les cahiers de *l'Esprit* continuent l'action de la revue *Philosophies*.

La revue *Philosophies*, par l'ensemble de son effort, et en particulier avec le *Billet de John Brown, où l'on donne le la* (Septembre 1924); *Positions d'Attaque et de Défense du Nouveau Mysticisme* (Mars 1925) et la conférence dite *Ouverture de votre Testament* (Juin 1925), constituait le début d'une nouvelle recherche philosophique et l'esquisse d'une nouvelle conception de la métaphysique et de la mystique.

Les cahiers de *l'Esprit* serviront à conduire vers ce que *Philosophies* recherchait déjà obscurément.

En aimant la vie et la vérité, les jeunes philosophes qui publient *l'Esprit* pourront montrer des directives de vie; une sagesse que les inventions spirituelles produisent dans tous les domaines. Isolés dans la Chrétienté, c'est elle qu'ils auront à combattre; et c'est de la mort intérieure de la Chrétienté qu'ils auront à préserver leur volonté et leur matière.

Dans *l'Esprit* on trouvera donc la genèse et la méditation d'une action qui viendra tôt ou tard.

Publiera dans son premier numéro:

XXX.....Y

HENRI LEFEBVRE: *La pensée et l'esprit*. — GEORGES POLITZER: *Introduction*. — PIERRE MORHANGE: *La Présence*. — GEORGES FRIEDMANN: *Message (Ils ont perdu la partie éternelle d'eux-mêmes)*. — T-S. ELIOT: *La terre mise à nu*. — HEGLE: *La Conscience Malheureuse* (I).

DESCRIPTION DE CE TEMPS

l'Esprit publiera dans le courant de 1926:

Un numéro spécial consacré à la philosophie de M. HENRI BERGSON.
Un numéro spécial intitulé: *Le Christ*.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

aux six premiers cahiers:

France, Belgique Luxembourg.....	30 fr.
Étranger	45 fr.
Provisoirement, pays à change bas	25 fr.
Le numéro: France, 8 fr. — Étranger ..	10 fr.

PRIX: 15 frs.